



Survivre

Une biographie de Jean Rocan

Par Nicole Boudreau

Avant-propos

En 1997, Jean Rocan m'a confié la tâche de rédiger l'histoire de sa vie. Comme j'avais déjà travaillé à ses côtés pendant plus de 14 ans, je fus honorée de me voir confier ce travail.

Nous nous sommes rencontrés à Montréal à plusieurs reprises; Jean Rocan m'a raconté avec philosophie son existence et j'ai procédé à la rédaction du présent document depuis l'enregistrement des propos qu'il m'a confiés.

Il était alors âgé de 86 ans, toujours en pleine possession de sa mémoire et de son jugement. L'histoire de sa vie nous révèle un homme studieux, actif, toujours à la recherche de projets intéressants et maître de lui-même. Il était également un homme doté d'un grand sens de la sociabilité, un homme du monde respectueux, souvent enjoué, aimant la musique et les plaisirs de la fête et recherchant l'équilibre nécessaire entre le travail intellectuel et physique. Il s'est construit une philosophie de vie bien à lui, qu'il a toujours défendue avec conviction et à laquelle il est demeuré fidèle jusqu'à la fin de sa vie. Il a lui-même révisé et approuvé le contenu du présent document.

Il est décédé le 7 juin 2002, à l'âge de 91 ans, à Ham Nord. Au cours des deux dernières années de sa vie, ses forces physiques et mentales ont décliné; il s'est éteint avec sérénité, épuisé par sa vie bien remplie et sans le support médical des allopathes qu'il a tant décriés.

Son enseignement continue de nous inspirer. Mais, ce qu'il faut surtout retenir à mes yeux, c'est que cet homme a fait le bien. Il s'est consacré à améliorer le sort de la santé de ses semblables, souvent avec fougue, parfois au détriment de sa vie de famille.

Je souhaite que chaque lecteur s'inspire de la vie de Jean Rocan pour simplement chercher à mieux vivre.

Bonne lecture,

Nicole Boudreau

Rédactrice et biologiste

La photo de la page couverture : Jean Rocan, à l'âge de 90 ans

Document imprimé en décembre 2005

Table des matières

[La rencontre de mes parents](#)

[La petite enfance](#)

[La confession](#)

[Les jouets inventés](#)

[Je vais à l'école](#)

[J'ai sept ans](#)

[La famille est démantelée](#)

[Le retour sur la rue Garnier](#)

[Mon chien Boule](#)

[L'orphelinat](#)

[Le collège](#)

[La maladie](#)

[Le retour à l'orphelinat](#)

[L'hôpital](#)

[La santé](#)

[La lumière](#)

[Prépare-toi à mourir](#)

[Un accueil plutôt froid](#)

[Papa](#)

[La pharmacie Leduc](#)

[Les vertus de la chasteté](#)

[La trompette](#)

[Gérard Morin](#)

[Je quitte tante Antonia](#)

[Le retour à la campagne](#)

[Une histoire de cinéma](#)

[Mes premiers  mois amoureux](#)

[Je roule en moto](#)

[Je change d'emploi](#)

[Je découvre Shelton](#)

[Jeanne Vanier](#)

[Des visiteurs allemands](#)

[Je me lance en affaires](#)

[La déclaration d'amour](#)

[Le mariage](#)

[La vie continue](#)

[L'industrie de guerre](#)

[Une décision douteuse](#)

[Un avion miniature téléguidé](#)

[Mon premier moulin à scie](#)

[Un moulin à scie à Lachute](#)

[La bombe explose à Hiroshima](#)

[Les années noires](#)

[Un cochon nommé Crésus](#)

[Un nouvel emploi de machiniste](#)

[J'achète la maison sur la rue Quintal](#)

[Je veux étudier la médecine](#)

[Je retourne sur les bancs d'école](#)

[Le refus](#)

[La vie de famille](#)

[Mon père](#)

[La vie est un oignon qu'on épluche en pleurant](#)

[Ma carrière de professeur](#)

[Le Collège St-Denis](#)

[La mort de papa](#)

[Le Collège Marie-Victorin](#)

[L'accident de Jeanne](#)

[La retraite obligatoire](#)

[La mort de Jeanne](#)

[La retraite de l'enseignement](#)

[La maison de jeûne](#)

[Herminie](#)

[Le changement de nom](#)

[La Ferme Rocan prend de l'ampleur](#)

[La mort de Roger Fréchette](#)

[L'enquête du coroner](#)

[Un mort ambulat](#)

[La réussite du travail d'équipe](#)

« Quand je pense à ma vie passée, je me demande parfois si je l'ai vraiment vécu ou si je l'ai rêvée. La vie passe si vite. »

La rencontre de mes parents

C'est l'été 1914; je me balance dans la cour arrière de la maison familiale de la rue Garnier à Montréal, sur une planche de bois attachée par deux câbles à la branche d'un arbre. Les poules caquètent autour de moi et la vache du voisin broute paisiblement.

J'entends soudain un grondement sourd et menaçant qui semble surgir du ventre de la terre sous mes pieds. « Maman, le gros train a passé sous la maison! » dis-je à ma mère en courant à la maison.

« Ce n'est pas le gros train que tu as entendu; c'est un tremblement de terre. La terre a tremblé : le sol a bougé » m'a expliqué ma mère. Puis, elle m'a rassuré, comme elle l'avait fait quand j'avais rêvé qu'une poule se cachait dans le garde-robe en face de mon lit et que j'avais eu très peur.

Herminie, ma mère, une femme brune, altièrre, au visage sévère, se destinait dans son jeune temps à la vie religieuse. Elle avait entrepris son noviciat chez les Sœurs Franciscaines de Marie à Québec, afin de se dévouer à la prière et aux bonnes œuvres. Mais une rencontre foudroyante allait changer ses plans.

Napoléon Hébert, le père de ma mère, avait fondé une fanfare qui se produisait le dimanche après-midi dans les parcs de Montréal. Herminie, en congé du couvent de Québec, assistait au concert de la fanfare paternelle quand son regard se posa sur le cornettiste mince et moustachu qui jouait avec conviction. C'était un homme droit, de petite taille, aux traits réguliers, avec un petit air espagnol tant ses cheveux étaient noirs.

Napoléon Hébert fit les présentations : Hermine Hébert, sa fille novice, et Eugène Bastien, imprimeur et cornettiste, eurent le coup de foudre. Napoléon maugréait : Eugène Bastien était un parti sans lustre et sans fortune.

De retour au couvent, Herminie tomba malade; elle avait rencontré un homme qui lui plaisait, mais était-ce une raison valable pour renoncer à la vie religieuse?

Son médecin confident lui fit une prescription : elle devait épouser l'homme qu'elle aimait.

Napoléon Hébert contesta l'ordonnance médicale : sa fille méritait mieux qu'un imprimeur aux revenus plutôt modestes. Mais la fièvre d'Herminie ne s'apaiserait qu'à genou, devant l'autel.

Le mariage fut célébré à l'église du Sacré-Cœur de Montréal, le 17 mai 1904. Herminie avait dix-huit ans. Eugène, son mari, avait dix ans de plus. Ils s'installèrent dans le « faubourg à m'lasse », un quartier ouvrier de Montréal et c'est dans la maison sise au coin des rues Plessis et de Montigny que naquirent leurs premiers enfants : Antoine, Édouard, Cécilien et moi, Aimé.

Je suis né le 20 mai 1911, à la maison. Le médecin qui assistait maman a annoncé ma venue avec fierté : « Madame Hébert, c'est un garçon en santé, beau et bien pris!

— Un garçon? »

Herminie avait déjà trois garçons et avait prié tous les saints du ciel pour avoir enfin une fille. Elle avait cousu des robes de dentelle pour accueillir sa première fille et se demandait, pendant que le médecin me lavait, ce qu'elle ferait du trousseau de fillette qu'elle avait préparé.

Herminie résolut vite son dilemme : l'esprit de bonté et de charité de sa vie de noviciat l'habitait toujours puisqu'elle était tertiaire de St-François et, sous l'affable influence de son directeur de conscience, le père Aimé, elle me nomma Joseph Ulric Aimé Bastien et m'habilla avec du linge de fille. Ainsi serait honoré

le père Aimé, un saint homme, et serait recyclé le linge du trousseau. Son garçon Aimé deviendrait peut-être franciscain un jour, se consola Herminie.

Mes trois frères aînés, Antoine, Édouard et Cécilien dormaient ensemble dans la chambre commune. Moi, le nouveau-né, je dormais dans un berceau dans la chambre de papa et maman.

La petite enfance

En 1912, papa a construit sa propre maison : en bon fils de menuisier, il a érigé au 757 de la rue Garnier une demeure de quatre pièces : une cuisine, un salon et deux chambres à coucher. C'est dans cette maison que j'ai vécu mon enfance.

Nous vivions aux confins de la ville de Montréal, au nord de la rue Laurier et du petit lac naturel appelé aujourd'hui le parc Lafontaine. Le parc Laurier était à cette époque une carrière : la carrière Laurier.

Notre vie citadine ressemblait en fait à la vie rurale. Nous avions l'eau courante et système d'égouts, fraîchement construit par la ville mais nous n'avions pas le téléphone, la radio, l'électricité, ni la gaz.

Maman faisait un jardin et élevait des poules dans la cour arrière de la maison; elle cousait tous nos vêtements et nous concoctait le meilleur spaghetti en ville. Mon père, imprimeur chez C.R. Corneil dans le bas de la ville, travaillait six jours par semaine; il prenait le tramway tous les matins, son lunch sous le bras, pour se rendre au travail. Nous n'avions pas assez d'argent pour avoir un cheval et une carriole. Sa journée terminée, il revenait pour souper puis repartait, son cornet sous le bras, jouer de la musique dans les parcs publics et les patinoires. Il rentrait tard le soir; nous étions tous endormis, bien couvés par la présence rassurante de maman.

Après ma naissance, maman a mis au monde trois autres enfants : deux filles, Irène et Hermine, et un garçon, Raymond. Les sœurs de maman, surtout Maria, venaient l'aider à chaque accouchement. Or, Maria avait ses idées bien à elle sur l'origine des bébés.

« Ce sont les sauvages qui apportent les bébés » expliquait tante Maria.

- Ils sont méchants, les sauvages? m'inquiétais-je.
- Ils sont très méchants avec les enfants qui ne sont pas tranquilles quand

leur mère va avoir un bébé. Il faut que tu sois tranquille parce que maman va avoir du travail .

- Mais qui fait les bébés?
- Les sauvages fabriquent les bébés : ils l'apportent à ta mère et si tu n'es pas tranquille, ils vont t'emmener avec eux. »

J'avais quatre ans. Ma mère était enceinte d'Herminie et la venue prochaine des sauvages me stressait beaucoup. Herminie s'est annoncée à dix heures du soir. Je dormais profondément et ma tante Maria est entrée en coup de vent dans ma chambre.

« Vite, vite, vite, va-t-en chez tante Irène. Les sauvages arrivent par en arrière. »

Tante Irène demeurait dans la maison voisine, au deuxième. Réveillé en sursaut, j'accourus nu-pied et en jaquette vers la sortie d'en avant pour me précipiter dans l'escalier en colimaçon qui montait à l'étage. La nuit était froide : c'était l'automne et une mince couche de verglas recouvrait les marches. J'étais quasiment arrivé en haut quand mon pied a dérapé. J'ai déboulé en bas.

Les sauvages vont m'attraper, ai-je pensé, le cœur en panique et le souffle court. Meurtri par ma chute, j'ai remonté l'escalier aussi vite que j'ai pu et je me suis réfugié, hors d'haleine, chez ma tante Irène.

Cette fugue des sauvages m'a littéralement terrassé : j'ai souffert d'insuffisance cardiaque pendant des années. Mais à l'époque, les histoires de chou, de cigogne et de sauvages prévalaient sur le gros bon sens. En cachant certaines réalités de la vie, on provoque souvent plus de problèmes qu'on en règle. C'est ainsi qu'une voisine, Yvonne Tousignant, qui, adolescente, se questionnait sur le sexe opposé, a satisfait sa curiosité sur ma personne.

La confession

Yvonne Tousignant avait alors quatorze ou quinze ans. Par un jour d'été chaud et collant, elle m'a proposé de prendre un bain pour me rafraîchir. Comme j'aimais jouer dans l'eau, je l'ai suivie dans le hangar de la cour où se trouvait la cuvette qui nous servait de baignoire.

Yvonne me déshabilla soigneusement et m'immergea dans la cuvette remplie d'eau. Après m'avoir lavé, elle me fit sortir de la cuvette et m'essuya avec grand soin, en reluquant mon anatomie avec intérêt.

De retour à la maison, je racontai l'événement à ma mère; Herminie piqua une

sainte colère et traita la voisine Tousignant de « petite vache ». Immédiatement avertie du méfait, la mère d'Yvonne administra une volée à sa fille pour son péché d'impureté. Quant à moi, j'en fut quitte pour une claque sur le bras car j'avais fait de la peine au petit Jésus.

En fait, Jésus occupait une grande place à la maison. Ne sachant pas trop par moi-même ce qu'était un péché, je me fiais à ma mère pour guider ma jeune conscience encore hésitante. Et quand maman disait que Jésus pleurait à cause de moi, je savais que j'avais fait un péché et que je devais m'en confesser à l'abbé Lessard.

« Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché. Je m'accuse d'avoir oublié trois fois ma prière du soir » avouai-je en espérant que l'abbé serait satisfait de cette torride confession.

« Seulement trois fois? répliquait l'abbé derrière la grille du confessionnal.

— Ben peut-être quatre fois, finalement; et j'ai désobéi à maman aussi. »

Après la fervente exécution de la pénitence, j'estimais que le petit Jésus était consolé. J'avais le cœur très propre de je ne sais trop quelle souillure et Jésus souriait.

Maman rêvait que l'un de nous joigne la communauté des Pères Franciscains. Mon grand frère Édouard, que j'admirais en secret parce qu'il était premier de classe, fut admis au Collège des Franciscains de Trois-Rivières en bas âge. Maman aurait pu se réjouir de l'événement mais elle pleurait en silence ne épluchant des oignons.

Je crois qu'elle s'ennuyait de son préféré destiné à la vie sainte et que les oignons lui permettaient de pleurer sans gêne. Et j'ai toujours détesté les oignons : ils piquent la langue et amenaient la tristesse dans les yeux de maman.

« T'es trop jeune pour comprendre » me répondait maman en mangeant ses oignons frits avec du pain blanc, du thé et un biscuit Village pour dessert.

Moi aussi je m'ennuyais d'Édouard, que je continuais d'admirer même s'il me taquinait souvent. Pour m'agacer, il m'appelait « ti-nègre », parce que je devenais très bronzé l'été et chantait :

« C'était un p'tit nègre

Qui pissait du vinaigre et

Qui jouait du violon

Sur la queue du cochon. »

Il réussissait à me faire fâcher à tout coup.



Ma famille : debout à l'arrière, Irène et moi, Aimé. Assis : Hermine sur les genoux d'Antoine, Édouard et Cécilien.

Les jouets inventés

Édouard parti pour le collège, je devins plus solitaire. Antoine était trop vieux pour qu'on s'intéresse aux mêmes jeux et Cécilien n'était pas sympathique; il refusait de jouer avec moi en prétextant que je ne comprenais rien et m'appelait « ti-nègre », comme Édouard, pour me faire fâcher.

« Mitte nos in Africam » (Envoyez-nous en Afrique), chantait Cécilien.

Moi je ripostais en l'appelant « chiant-culotte », ou « Chicklet », une formé contractée des mots « chiant-culotte », parce que Cécilien souillait encore ses culottes à l'âge de quatre ans.

« La bonne gomme Chicklet, la bonne gomme Chicklet

5 cennes le paquet, Chicklet, Chicklet »

On se criait des noms, comme tous les petits garçons de la terre. Maman se fâchait et lui demandait :

« Pourquoi tu ne m'as pas appelée? »

Elle était découragée par son « laisser-aller ».

Quand j'étais en paix avec Cécilien, je me fabriquais des jouets avec des bouts de bois : c'était l'époque bénie où nous pouvions tout inventer et tout imaginer. Je crois que le gamin qui fabrique son jouet est plus heureux que celui à qui on l'achète.

Avec des rouleaux de fils empruntés à maman, je m'étais fabriqué un treuil avec lequel je soulevais mécaniquement des bouts de bois. L'hiver venu, j'ai dégoté une vieille paire de chaussures que j'ai transformées en patins.

Je me suis présenté au garage du coin avec deux lames de métal et j'ai demandé au soudeur de les rougir pour les courber. Puis j'ai inséré les lames dans le bois sous les chaussures.

« Tu n'iras pas loin avec ça! » avait observé le soudeur.

Le soudeur affable effila malgré tout les lames pour qu'elles glissent. C'est ainsi que je pus patiner sur le rond de glace dans le champ derrière la maison.

« Tu patines avec ça? » me demanda mon père.

Réalisant mon engouement pour le patinage, papa m'a acheté une paire de patins usagés qui m'allaient assez bien.

Il m'amena au rond à patiner de Westmount où il jouait du cornet chaque soir pour détendre les Anglais sur lames. bercé par la musique de mon papa, je patinais. J'étais le fils du monsieur qui jouait de la musique et réchauffait le cœur des patineurs. J'étais un petit garçon heureux.

L'été, on allait à la campagne sur l'île de Montréal. Le dimanche après-midi, après un copieux repas de ragoût de pattes de cochon, on s'alignait derrière papa et on marchait vers l'abondance. On se rendait à St-Michel à pied, au nord-est de la ville, pour aller cueillir des fraises, des cerises, des prunes, des senelles, On allait également à Montjoye, au coin des rues Bélanger et de Lorimier, où s'étaient de belles fermes et des champs de petits fruits.

Montréal était à l'époque un paradis : la terre était riche et tout y poussait. Les Italiens cultivaient déjà la terre dans l'est de la ville, et au nord, sur la rue Papineau. Le chemin de la Côte Ste-Catherine était de toute beauté; Outremont était déjà la ville de la bourgeoisie canadienne-française.

En septembre, c'était la rentrée scolaire. En 1916, à l'âge de cinq ans et demi, j'étais enfin prêt à suivre mes trois grands frères à l'école.

Je vais à l'école

Maman coiffe ma tête d'une tourmaline et me regarde sévèrement :

« Aimé, tu dois être sage et écouter le professeur. C'est très important. »

Au fond de moi-même, je sais que je serai sage; je meurs d'envie d'aller à l'école. Je sais que je vais aimer l'école; j'ai la vocation de l'école.

Je suis assis à mon pupitre; nous sommes soixante enfants dans la classe de première année de l'école St Stanislas de Kostka, au coin des rues Gilford et Delanaudière.

Le professeur entame sa première leçon : il écrit au tableau les cinq voyelles de l'alphabet et demande qui peut lire les lettres qu'il vient d'écrire.

Je lève la main :

« A,E,I,O,U, cher frère.

— Tu connais les voyelles, hein? Voyons si tu connais d'autres lettres. »

Il écrit au tableau quelques consonnes que je connais par cœur et nomme au fur et à mesure qu'il écrit.

Curieux de vérifier mes connaissances, le professeur poursuit sa leçon :

« Un b et un a , ça fait quoi?

- Ba, cher frère.
- Un d et un a?
- Da, cher frère.
- Passons maintenant à la religion, continue le professeur. Peux-tu me réciter l'Ave Maria, garçon?
- En français ou en latin? » ai-je demandé.

Mes trois grands frères m'avaient tout appris; quand ils revenaient de l'école le soir, je m'attablais avec eux et participais à leurs devoirs. La matière de première année n'avait plus aucun mystère pour moi. On me mit en deuxième année un mois plus tard.

J'étais passionné par la connaissance. Je voulais tout savoir, tout comprendre et l'étude me plaisait. Comme me plaisait d'être premier de classe. La discipline scolaire ne me rebutait pas : j'y étais dans mon élément naturel et plus tard, quand ma vie serait bouleversée par la mort de maman, l'école serait ma stabilité, mon lieu de références, mon « alma mater ». Ma classe deviendrait ma seule famille.

J'ai sept ans

En 1918, la guerre se termine. L'aîné de la famille, Antoine, va à l'école du quartier. Il n'est pas vraiment porté vers l'étude; il est un homme de plaisir, toujours en blagues, mais papa insiste pour qu'il continue ses classes.

Édouard est au Collège des Franciscains de Trois-Rivières; maman le pousse à prendre la bure car il semble avoir la vocation et étudie sérieusement.

Cécilien va aussi à l'école du quartier. Son tempérament l'oppose à moi; je suis plutôt réservé, timide, alors que Cécilien sait tout et n'a rien à prendre de personne.

Je fréquente la même école que Cécilien et Antoine; je suis en quatrième année. Hermine et Irène sont âgées respectivement de cinq et trois ans et demeurent à la maison avec maman. Raymond, le bébé de la famille est âgé de six mois.

Les soldats reviennent de la guerre et l'épidémie de grippe espagnole se propage. Comme nous vivons dans un quartier modeste, la grippe sévit sévèrement : nous

l'attrapons tous. Maman nous soigne inlassablement; elle nous veille jour et nuit, désinfecte nos mouchoirs souillés et nous remonte le moral.

Mes frères et sœurs prennent du mieux; moi aussi. Mais maman est fatiguée; elle n'a que trente-six ans mais les nuits blanches passées à notre chevet l'ont épuisée. Fiévreuse à son tour, elle se met au lit tout en surveillant le déroulement des tâches domestiques. Une de ses sœurs nous aide à préparer les repas.

De jour en jour, la grippe de maman s'intensifie. Nous errons, inquiets, autour du lit de maman en soupirant d'ennui. Papa se fâche : il nous menace de sa courroie et nous envoie dans la cour.

« Allez prendre l'air, votre mère est fatiguée » crie-t-il.

Au bout de cinq jours, le médecin vient ausculter maman et décrète que son état est grave. Il doit administrer un traitement de dernier recours : il extirpe une pilule de sa trousse et demande un verre d'alcool à papa.

« De l'alcool? demande papa.

—Oui, du brandy si possible. Vous n'en avez pas? »

Papa ne boit pas. C'est de famille : son père a fondé la fanfare de la tempérance et l'alcool n'a jamais coulé à flot chez les Bastien.

Le visage d'Eugène s'illumine soudain : il se penche et regarde sous le lit. Il en retire une boîte qui contient une bouteille de brandy, un cadeau offert par le parrain lors du baptême du dernier-né, Raymond. La bouteille ne doit être ouverte qu'au mariage de Raymond, mais au diable le mariage, pense Eugène. Hermine doit être soignée.

Le médecin verse le brandy dans un verre et pose la pilule d'arsenic sur les lèvres de maman.

Je suis près du lit et je regarde maman, soulevée par papa, avaler avec difficulté le médicament avec une gorgée de brandy. Quelques secondes plus tard, maman soupire et s'éteint. Elle est morte.

Je reste debout près du lit et j'attends que maman bouge, qu'elle me parle; je ne comprends pas qu'elle est immobile pour toujours, qu'elle ne me sourira plus jamais et que ma vie est brisée.

Papa me prie de sortir de la chambre; il me dit d'une voix blanche que maman doit être tranquille parce qu'elle est morte.

« J'ai vu : c'est la pilule qui a tué maman!

- Ben voyons, petit gars, ce n'est pas cela...
- Mais oui, c'est la pilule, je l'ai vu! » ai-je répété à papa, le cœur brisé.

Je me sens engourdi par un sentiment de solitude, de peine et de révolte.

Le bébé pleure, papa reste stoïque et nous, les enfants, sommes assis en silence dans le salon.

La famille est démantelée

Le cadavre de maman est déposé dans une boîte faite de planches recouvertes de draps noirs. Un tissu blanc orne le rebord du cercueil et nous fixons le visage cireux de maman. Elle est exposée quarante-huit heures dans notre salon.

Puis, une charrette chargée de cercueils s'arrête devant la maison et le cercueil de maman est chargé à bord. Chemin faisant, la charrette ramasse douze cercueils, entassés transversalement pour faire de la place à tous les morts. Nous suivons à pied la charrette mortuaire. La grippe espagnole ravage toutes les familles de la rue et le cortège funéraire s'allonge au fur et à mesure que s'empilent les cercueils.

Les cercueils sont alignés côte à côte dans l'allée centrale et le curé prie le Seigneur d'accueillir en sa demeure les douze victimes de la grippe rappelées à lui.

Eugène, mon père, ne verse aucune larme. Il reste distingué, droit, accepte les condoléances dignement; en fait, il réfléchit à ce qu'il va faire de nous.

Le jour suivant l'enterrement, la famille est démantelée : notre vie familiale est terminée. Antoine, l'aîné, reste à la maison et continuera d'étudier à l'école de quartier. Édouard, l'aspirant à la prêtrise, demeure au Collège de Trois-Rivières; Cécilien va l'y rejoindre.

Moi, le quatrième garçon, je suis mis en pension chez mon parrain Ulric Bastien, marié à tante Antonia. Mes deux jeunes sœurs sont placées au couvent Notre-Dame de Liesse et Raymond, le bébé, est recueilli par sa marraine, tante Maria. Nous ne serons plus jamais réunis sous le même toit; papa a tellement de peine

qu'il éparpille sa famille dans la douleur.

Les aînés de la famille approuvent papa : aucune femme ne doit mettre les pieds à la maison et remplacer maman.

Après l'enterrement, papa, le cœur gros, se rend visiter son père Édouard :

« Pleure, Eugène, autrement tu vas mourir! » lui dit son père.

Eugène éclate en sanglots, laisse aller sa peine pour quelques minutes puis se ressaisit : c'est fini. La vie continue, mais les plans de papa sont bousculés. Ses fils orphelins se rebellent.

Antoine, l'aîné, se fâche contre le professeur et lui lance l'encrier en plein visage. Il est expulsé de l'école. Papa essaie d'arranger les choses et ordonne à Antoine de retourner à l'école.

Antoine refuse.

Papa veut le battre, essaie de le battre, mais ne sait pas comment faire.

Antoine a le dessus : il ne retournera plus jamais à l'école et commence à travailler.

Édouard, au pensionnat de Trois-Rivières, devient têtu et désobéit aux règlements : il se sauve du couvent des Franciscains en sautant par la fenêtre et revient à Montréal, au grand découragement de papa qui accepte à contrecœur de le reprendre à la maison.

Édouard désire poursuivre ses études mais papa rétorque que lorsqu'on se sauve par la fenêtre du pensionnat, on paie ses études soi-même. Édouard se trouve du travail dans une imprimerie trois jours plus tard.

Moi, je vis chez tante Antonia. Elle a de jeunes enfants, dont un bébé de un an, et la mère d'Antonia, une « vieille haïssable » vit aussi chez ma tante.

Les orphelins avaient le dos large à l'époque; ils représentaient le malheur, la malédiction. La mère de ma tante ne m'aimait pas.

« Surveille le bébé, m'ordonne-t-elle sèchement, fais attention : il peut tomber.

— Oui madame » répondis-je en bon garçon.

Puis le bébé s'est mis à pleurer.

« Tu fais pleurer le bébé? » a-t-elle morigéné en me frappant.

Je n'ai rien fait pour que le bébé pleure et la marâtre se défoule injustement sur ma personne.

Je dis à tante Antonia que je veux partir, que je ne veux plus vivre chez elle.

Ma tante appela papa :

« Tu vas rester là, mon garçon , me dit papa.

- Non, je ne peux plus rester : la grand-mère m'a battu!
- Elle t'a battu pour quelque chose, non? »

À sept ans, un enfant refuse l'absurde, fuit d'instinct le mépris. Je ne voulais rien entendre.

Papa me recueillit dans notre maison de la rue Garnier.

Le retour sur la rue Garnier

Je me retrouvai chez papa, le plus souvent seul avec mon chien Boule, à faire le ménage, la popote, le lavage.

Je passais le journal La Presse, allait à l'école et voyait peu mon père qui travaillait d'arrache-pied pour payer les pensions de ses enfants placés un peu partout.

Pour ménager de l'argent, papa avait inventé une façon ingénieuse de chauffer la maison : il a concocté un système de chauffage bi-énergie.

Tous les matins, de très bonne heure, il partait à pied ramasser les résidus de charbon brûlé largués par les locomotives le long de la voie ferrée. Le charbon utilisé par les locomotives n'était pas complètement consumé; papa faisait le tri des tas de charbon et ramenait à la maison le coke, soit le charbon qui contenait encore du combustible. Ça faisait un feu clair dans notre poêle à bois, auquel papa avait ajouté un grillage pour pouvoir y brûler le coke.

Comme papa, Antoine s'absentait de la maison; il travaillait le jour et sortait avec ses petites blondes en soirée. Édouard aussi avait une blonde : sa vocation faiblissait de jour en jour. Mais notre pieuse tante Cécile veillait au grain.

Tante Cécile, une sœur de maman, avait fait la rencontre du Père Taillon, un Oblat de la maison de San Antonio, venu recruter des étudiants dans la belle province de Québec où les bons sujets pullulaient; le clergé glorifiait les mères qui engendraient des hommes d'Église. Ma tante Cécile fit donc part au Père Taillon de ses prétentions : son neveu, un jeune homme studieux qui possédait des lettres et qui avait quitté le collège suite au décès de sa mère, était sûrement une recrue de premier choix.

La rencontre du Père Taillon et d'Édouard fut déterminante : les deux hommes s'entendirent sur le coup et Édouard partit pour le Texas. Il y passera le reste de sa vie.

Mon chien Boule

J'ai fait ma quatrième année, ma cinquième et ma sixième année à l'école St Stanislas. Je me débrouillais tant bien que mal à la maison quand survint un événement bouleversant.

Un vendeur d'assurance s'est présenté un jour à la maison pour solliciter papa. En sortant de la maison, l'homme a trébuché sur le petit balcon du devant et mon chien Boule s'est énervé : il a sauté sur le vendeur et déchiré son beau pantalon.

Insulté, l'homme a poursuivi papa : il réclamait le coût d'un nouveau pantalon, plus des dommages moraux pour le choc de l'assaut par mon chien Boule.

Papa a payé; puis il a téléphoné à la fourrière pour se débarrasser de Boule. Le jour suivant, une charrette est venue chercher Boule. Je me souviens que la porte arrière de la charrette était une grille et je vois Boule s'éloigner de la maison en pleurant, comme moi.

Le départ de Boule a créé un grand vide dans la maison. Par ailleurs, des histoires sordides circulaient dans le quartier. Un voisin, un dénommé Dazé, faisait de la prison. Un autre, Charlemagne Demers, avait monté une tente en plein champ et y amenait les filles.

Esseulé et fatigué de tenir maison, j'ai finalement demandé à papa de partir. Je ne pouvais plus endurer la vie que je menais.

Papa aurait certes pu engager une gouvernante et nous ramener tous à la maison, mais mes frères aînés s'y opposaient. Et puis papa se remettait difficilement de la mort de maman.

Moi aussi je souffrais de sa mort et je me posais des questions; pourquoi maman était-elle morte à trente-six ans après cinq jours de maladie... « soignée par le meilleur médecin en ville ? »

Quand je revenais de l'école à pied, de vieilles dames allongées sur le balcon de leur maison me saluaient; elles étaient là, des mois durant, à regarder les allées et venues des passants. Puis, un corbillard lugubre tiré par des chevaux noirs passait dans la rue.

« Qui est mort? » demandais-je à papa.

- C'est Madame Vaillancourt.
- De quoi elle est morte ?
- Du cancer » répondait invariablement papa.

La vieille voisine ne me saluerait plus : elle était au ciel et ne m'enverrait plus la main.

Pourquoi les vieilles dames pâlottes survivaient-elles des mois alors que maman n'avait été malade que quelques jours?

« C'est à cause des microbes, garçon! »

Mais pourquoi maman était-elle morte alors que nous avons tous eu la grippe et que nous étions toujours en vie? Était-ce parce que papa nous avait envoyé dehors pour que maman reste tranquille?

C'est sans doute de ce questionnement qu'est née ma vocation de biologiste. Et mon dégoût profond par tous les médicaments. J'avais vu mourir maman après qu'elle eut avalé sa pilule. Moi, on ne m'y prendrait pas. Il y a quelque chose qui cloche avec les docteurs. Ils ne savent pas vraiment soigner. Et maman est morte : je suis à jamais immunisé contre la mort et je suis seul.

Je demande à papa d'aller vivre à l'orphelinat.

L'orphelinat

À dix ans, j'ai déménagé mes pénates à l'orphelinat St-Arsène. J'ai pris le tramway avec papa; l'orphelinat, tenu par les Frères St-Gabriel, était situé à Montréal, au coin des rues Christophe-Colomb et Everett.

Un frère nous a accueilli dans le parloir et papa m'a fait ses dernières recommandations :

« Sois sage, garçon, ne fais pas de bêtises!

— Promis, papa »

Et il partit.

Papa se figurait peut-être que je me sauverais par la fenêtre, comme Édouard, quand j'en aurais assez de la vie d'orphelin. C'est vrai qu'à un moment donné, j'aurais eu envie de sortir de l'orphelinat ... pour me laver.

Il n'y avait qu'une douche dans l'édifice, à l'infirmerie. On était quatre cents étudiants qui se lavaient le visage devant les lavabos, mais comme la nudité n'était pas admise dans les salles de bains collectives, on ne se déshabillait pas pour se laver le reste du corps. Alors, on sentait le diable; ceux qui avaient congé de l'orphelinat pour visiter la famille se lavaient. Moi, je ne sortais jamais; je ne suis jamais retourné sur la rue Garnier et j'étais sale. Mon linge aussi était sale et il n'y avait pas de place pour le laver. Je m'ennuyais et j'étais crotté.

Étudier et prier : c'est tout ce qu'on pouvait faire à St-Arsène. On assistait à la messe tous les matins et on avait des classes six jours par semaine.

La bouffe était immangeable. Seul le pain boulangé sur place avait bon goût et la croûte brûlée était l'objet de convoitise de la tablée.

Les fèves au lard me faisaient vomir et le frère me frappait le visage. Aux yeux des surveillants, les orphelins avaient tous besoin d'être redressés : les tapes sur le visage étaient très utiles pour remettre les idées en place à des enfants déroutés, souvent révoltés, par la mort de leurs parents.

Pour survivre, j'étudiais et j'obéissais.

Étudier, c'est tout ce que je savais faire; je voulais être le meilleur. Je ne me laissais pas aller; j'obéissais à mort en me disant qu'un jour, j'aurais mon tour. Mais je m'ennuyais de maman. Je traînais sa mort comme un boulet.

On prenait quand même la clé des champs de temps à autre; alignés deux pas deux, nous étions cent orphelins en rangs serrés qui se dirigeaient vers le village de St-Martin pour y pique-niquer pour la journée.

Un jour, lors d'une sortie de groupe, j'aperçus une camionnette immobilisée au coin des rues Christophe-Colomb et Everett. J'approchai du véhicule et observai le conducteur qui semblait dormir. Je m'approchai davantage et aperçus un filet de sang qui sortait de sa bouche. Le frère surveillant me dit de continuer à marcher et d'oublier ce que j'avais vu. Je sus quelque temps plus tard, que j'avais assisté à l'épilogue du célèbre hold-up « du tunnel de la rue Ontario » qui avait causé quatre morts, dont le détective Moral, vendu à la mafia, et Scraphini, un bandit.

Quelques mois plus tard, en 1922, l'abbé Kieffer, le chapelain de l'orphelinat, me demanda d'aller passer une semaine chez ses deux vieilles sœurs célibataires à Rivière des Prairies qui, à l'époque, était un village très bucolique. J'avais comme tâche de nettoyer leur grand parterre rempli de mauvaises herbes et de fardoques. Arrivé sur place, je fus réveillé à cinq heures du matin par un concert de chants d'oiseaux que je n'avais jamais entendus. J'étais ébloui, rasséréiné par l'allégresse de leurs chants.

Les vacances d'été se déroulaient à l'orphelinat; on allait encore à la messe tous les matins et on jouait au base-ball; ou encore, on se balançait. Une période de la journée était réservée à la lecture et à l'étude. Je ne sortais pas voir ma famille et papa n'avait pas le temps de venir me voir. Il ne m'écrivait pas et je ne correspondais pas davantage avec mes frères et sœurs. J'étais coupé de tout.

Le collège

J'ai vécu deux ans à l'orphelinat. Deux années de trop.

Après avoir terminé ma sixième année à l'école St Stanislas, j'aurais pu être admis au Collège des Franciscains de Trois-Rivières avec mes frères, mais papa avait décidé de me garder à Montréal pas trop loin de lui.

J'ai quitté l'orphelinat à douze ans. J'avais complété ma huitième année et je pouvais maintenant aller à Trois-Rivières faire mon cours classique.

Seul, sale et malade, j'ai pris le tramway avec de l'argent que papa m'avait envoyé par la poste. Je me suis rendu à la gare du Mile End et j'ai pris le train pour Trois-Rivières,

Le collège de Trois-Rivières était surtout destiné à la formation de disciples de St

François. Quand je m'y présentai en 1923, j'avais dans l'idée de prendre la bure à cause de ce que je vivais; les pères étaient en quelque sorte devenus ma seconde famille.

La vie au collège s'est avérée moins difficile qu'à l'orphelinat. La clientèle s'y composait essentiellement de fils de cultivateurs qui désiraient devenir prêtres. Ils avaient les joues roses à la rentrée après avoir travaillé au champ tout l'été et ils étaient moins sombres que mes compagnons de St-Arsène.

Je me sentais plus joyeux; l'ambiance était bonne et j'allais enfin sortir de ma coquille, rire, m'épanouir.

Je rédigeais de la poésie en latin et j'apprenais la musique à la scola cantorum du collège. Mon frère Cécilien pensionnait aussi à Trois-Rivières.; il faisait déjà sa rhétorique. Mais nous avions peu de contacts car nos tempéraments nous opposaient toujours.

Au jour de l'an, nous restions au collège et organisions une fête. En éléments, nous étions trop jeunes et inexpérimentés pour monter une pièce de théâtre; chaque étudiant présenterait donc un numéro, une chanson le plus souvent, pour participer à la fête. Frais émoulu de l'orphelinat, je ne connaissais que des cantiques. Un camarade de classe me suggéra de chanter une chanson légère pour éviter de rabattre les oreilles de mes confrères avec des chants religieux.

Un petit air de la rue Garnier me revint en mémoire et je chantai devant tous les élèves :

« En m'en allant dans l'île gros Bois

Devinez donc ce que j'ai rencontré

Une belle petite fille bien habillée

Devinez donc ce que je lui ai demandé

Je lui ai demandé pour l'embrasser

Savez-vous ce que j'ai attrapé

J'ai eu la joue toute massacrée »

C'était la seule chanson comique que je connaissais; mon frère Cécilien, debout en arrière parmi les grands, secouait sa grosse crinière en signe de désapprobation :

« C'est effrayant, t'es contaminé, tu feras jamais un bon franciscain! » a-t-il rouspété.

Je me sentais un peu piteux. Mon tuteur, le père Alcantara, m'a consolé :

« C'était pas si pire, c'était juste un peu déplacé, c'est tout »

La maladie

Moi, je ne me sentais pas contaminé par la rue Garnier mais par la maladie. Mon état de santé se détériorait même si je me plaisais bien au collège.

En quelques semaines, je suis devenu broncho-asthmatique. Je toussais tout le temps. Je me réveillais la nuit pour tousser; le dortoir résonnait des saccades de toux que je ne parvenais pas à étouffer.

La bouffe du collège ne battait en rien la bouffe de l'orphelinat; les Franciscains avaient fait vœu de pauvreté et on mangeait chichement au pensionnat. Si papa avait été plus fortuné, il aurait pu déboursier les sous supplémentaires requis pour avoir du lait. Mais je ne pouvais pas boire de lait.

Le retour à l'orphelinat

À la fin de la première année de collège, j'ai pris le train et je suis retourné à l'orphelinat : c'est là que je passerais mes vacances d'été.

Pendant l'été, j'y faisais de la surveillance pour payer ma pension de 10\$ par mois. Ainsi en avait décidé papa. J'étais devenu grand et les frères de St-Gabriel me sollicitaient :

« T'es instruit, tu fais ton cours classique, tu pourras devenir frère ».

Entre deux quintes de toux, je leur répondais que j'allais y penser. L'ordre des Franciscains m'attirait davantage.

Pendant quatre ans, j'ai fait la navette entre l'orphelinat et le collège. Ma vie de pensionnaire semblait interminable. Je ne mettais jamais les pieds dans une maison ordinaire, avec une cuisine, un salon, des enfants qui jouent et des

parents autres qu'imaginaires. Je voyais rarement mon père; je côtoyais Cécilien mais nos relations n'étaient pas toujours chaleureuses.

L'hôpital

Ma vie d'orphelin et de collégien ne me profitait pas; j'étais asthmatique, rhumatisant, bronchitique; de retour à l'orphelinat pour l'été, après trois ans de collège, je fus pris de violents maux de ventre.

Le frère Maximilien me répétait que je me plaignais pour rien et il me fit avaler de l'huile de ricin.

Sans résultat.

J'étais incapable de faire des selles. Il s'entêta, malgré mes gémissements, à me traiter avec des pilules purgatives : sans succès.

Je lui demandai de téléphoner à mon père pour avoir de l'aide. J'étais profondément souffrant et très inquiet. Le frère me répondit :

« Bon, si c'est ça que tu veux... »

Alerté, mon père flaira la gravité de la situation :

« Appelez l'ambulance immédiatement : je vous l'ordonne! »

Le diagnostic tomba à l'hôpital Ste-Jeanne d'Arc : appendicite et péritonite.

On m'opéra sur le champ. Vu la détérioration de mon état, on a gardé la plaie ouverte pendant deux semaines avec un drain pour évacuer le pus.

Tousser le ventre ouvert est très douloureux mais j'étais bien soigné. Une infirmière changeait mon pansement tous les jours. Elle découvrait délicatement le bas de mon ventre et s'affairait autour de la plaie. Un jour, elle découvrit mon ventre un peu trop bas :

« Cache ça, ta petite affaire » me dit-elle en ramenant le drap plus haut; mais ce faisant, elle toucha mon membre sensible avec sa main : j'ai éjaculé promptement. L'infirmière s'est tue en faisant semblant de n'avoir rien vu. Moi non plus je n'avais rien vu; j'étais tellement gêné.

Je me suis « dégêné » malgré moi le jour où elle a arraché mon pansement d'un coup sec : j'ai sursauté et attrapé ses deux seins avec mes mains. L'infirmière a reculé, s'est ressaisie et a continué son œuvre pudique.

Ce sursaut n'était pas prémédité; je me suis excusé : j'étais rouge et confus.

Mon voisin de chambre était un cancéreux. Il avait été opéré et ses médecins se questionnaient sur ses chances de survie.

Son cousin américain est venu un jour lui faire ses doléances.

« Tu sais, t'aurais pas dû te faire opérer; je connais un endroit à New York où les gens qui ont le cancer se font traiter; ils ne mangent rien, crèvent de faim pendant plusieurs semaines et leur cancer crève avant eux. Ils se débarrassent comme ça de leur cancer et ils recommencent à se nourrir avec des fruits. C'est un dénommé McFadden qui fait faire ça. »

J'écoutais d'une oreille distraite les propos rocambolesques du cousin américain de mon voisin. Crever de faim pour faire mourir un cancer : dans le fond, si le traitement fonctionne, pourquoi pas, me disais-je.

La santé

Après l'hospitalisation, j'ai repris mes cours au collège. Parfois, nous sortions à Trois-Rivières sur la place publique pour aller à la messe paroissiale ou pour faire une promenade sur le terrain de l'exposition. C'est pendant la messe que j'ai commencé à regarder les filles plus attentivement.

Le père Alcantara, mon directeur de conscience, a recueilli mes premières confessions de garçon pubère.

« Mon Père, j'ai péché contre le sixième commandement .

- Ça veut dire quoi?
- À la messe de 10h, j'ai regardé trop longtemps le buste d'une fille; je l'ai presque mesuré.
- C'est pas un péché d'admirer la nature » m'a répondu le père Alcantara.

Ah bon, le père admirait-il la nature aussi?

Je n'ai pas osé lui demander, mais j'ai découvert que le père Alcantara connaissait

les bienfaits de la nature : c'est ce qui m'a sauvé la vie.

Je me remettais tant bien que mal de l'opération et je continuais de tousser jour et nuit. Parfois, je perdais la vue pendant quelques heures. Ou bien je paralysais; ma faiblesse n'augurait rien de bon.

« Prépare-toi à mourir , me dit le docteur du collègue. Ta santé ne s'améliore pas; tu ne vivras pas vieux »

Maman était morte à trente-six ans, j'en avais seize. On ne vivait pas vieux dans la famille. J'ai terminé ma versification pieusement : la messe, les vêpres, les leçons de latin, de grec, les confessions à mon directeur de conscience qui, tanné de me voir tousser, m'a fait une proposition :

« Écoute Aimé, mon frère a une ferme aux États-Unis, dans les montagnes du Massachusetts. Le grand air pourrait te faire du bien. Je vais lui écrire et lui demander de t'accueillir pour l'été. Qu'en penses-tu? »

Voyager, sortir du couvent, aller respirer le grand air : j'étais ému. J'allais enfin échapper à cette routine crevante de prière, d'études et de bouffe malsaine. J'étais écœuré de manger des bouillons de tête de poule et des « chiards » de carcasse de bœuf trop cuit.

Mon père donna son accord : puisque les Franciscaïns le recommandaient...

À la fin des classes, j'ai passé les examens au Séminaire de Trois-Rivières pour obtenir ma première immatriculation junior, à l'Université Laval, de Québec.

Puis, j'ai pris le train pour Fitchburg, le patelin où résidait Monsieur Dion, mon hôte.

Je me sentais un peu égaré à bord du train. Bien que je sache écrire l'anglais, je le parlais avec difficulté. Mais je remarquai quelques rangées en avant de moi un homme avec un col romain qui, m'ayant remarqué, s'est approché de moi. L'homme ne parlait pas français; je lui demandai alors en latin où il allait. Le prêtre me sourit et me répondit en latin. Le latin, langue d'église, m'a sauvé de la solitude en ce jour béni où je me suis laissé porter vers le jardin d'Eden.

La lumière

À Fitchburg, j'ai découvert la lumière, la nature et la santé. Je travaillais aux champs pour payer ma pension mais mon hôte, averti de mon état de santé piteux,

me laissait dormir le matin.

J'ai dormi douze heures par nuit pendant deux semaines et ma toux a disparu.

Le jour, je dévalais les pentes de la ferme en cueillant des prunes, des poires, des cerises, des pêches et des pommes. Je me régalaï sans retenue et je buvais du lait cru. Je travaillais au grand air toute la journée et j'ai refait mes forces.

Après un mois de ce régime de vie, j'étais un homme neuf. Fini l'asthme, le rhumatisme, la toux, la perte de vision, les paralysies et le scorbut.

Cette expérience m'a fait découvrir le pouvoir de la nature sur la santé de l'être humain; j'y ai découvert le fondement de ma pensée scientifique.

La nature, c'est la vie, c'est ma vie.

À la fin de l'été, je remerciai Monsieur Dion avec effusion et repris le train pour Trois-Rivières pour faire mon année de belles-lettres.

Prépare-toi à mourir

Le retour au collège fut joyeux : j'avais passé des vacances formidables et j'avais fait le plein de soleil et d'énergie. Mais après deux mois de vie au collège, j'étais à nouveau malade : tous mes malaises étaient réapparus. Le docteur m'a répété sa litanie :

« Prépare-toi à mourir, t'es pas capable de reprendre le dessus! »

Je ne voulais pas mourir.

« Va-t-en, je ne veux plus te voir la face. Je vais mourir mes bottines dans les pieds » lui ai-je crié.

De toute évidence, la vie au collège me minait, me tuait à petit feu.

J'ai écrit à papa pour lui annoncer que je devais quitter le collège. J'étais heureux au collège, mais pas au point d'y laisser ma santé.

Un accueil plutôt froid

En pleine année scolaire, j'ai quitté Trois-Rivières. Papa m'attendait à la sortie du

train. Il m'a amené au restaurant où ça coûtait trente sous pour un repas. J'ai dit à papa que je voulais finir ma belles-lettres comme externe, pas comme pensionnaire.

Papa m'a répondu ce qu'il avait dit à mon frère Édouard après sa fugue du collègue :

« Garçon, tu vas travailler et payer tes études toi-même. Je suppose qu'en attendant, je vais t'avoir sur les bras pendant un an? »

C'était en 1928 : la crise commençait et la vie à Montréal était dure. Il n'y avait pas de travail.

« Papa, je charrierai de la merde, je balayerai les planchers s'il le faut, mais vous ne m'aurez pas sur les bras. Vous allez voir. »

J'avais de la peine; j'étais profondément blessé par la méfiance de mon père.

Papa

Papa était sévère avec moi mais je le comprenais, je ne lui en voulais pas. Il voulait qu'on s'instruise mais notre condition de vie nous contraignait à la débrouillardise. Papa était fier que ses enfants en sachent plus que lui car il était un homme curieux. La chose publique l'intéressait; son travail d'imprimeur l'amenait à lire toutes sortes de textes et il lisait le Devoir tous les jours; son homme, c'était Henri Bourassa.

Le sort des canadiens-français lui tenait à cœur; un de ses ancêtres, Noël Rocan, avait participé à la rébellion de 1837. Mais Eugène demeurait discret; il n'aimait pas se mettre en vedette et extériorisait peu ses sentiments.

Il demeurait un homme très discret et très poli. À chaque fois qu'il croisait une femme enceinte dans la rue, il levait son chapeau et la saluait. Mais il savait aussi nous réjouir le cœur. Quand je demeurais avec lui, il me réveillait en chantant :

« Qu'il fait bon d'aller en promenade

Qu'il fait bon sauter sur le gazon

Qu'il fait bon d'aller en promena, a, de

Ah qu'il fait bon sauter sur le gazon »

Papa avait un côté cabotin qui le rendait attachant. Il prenait parfois un air sévère pour que ses enfants l'écoutent mais que serions-nous devenus si papa n'avait pas été sévère?

On devait se débrouiller, comme j'ai appris à le faire quand, ma valise sous le bras, je suis arrivé tout seul de Trois-Rivières. Ça trempe le caractère, comme disaient les vieilles dames. Mais ça, on le découvre après.

La pharmacie Leduc

Papa vivait en chambre et il ne pouvait me prendre avec lui. Il s'était lancé dans les affaires immobilières. Un ami notaire lui refilait les listes des maisons à logements à vendre pour mauvaises créances et papa achetait ce qui lui convenait. Il les retapait tant bien que mal mais ces maisons gardaient toujours leur allure de taudis.

Il avait vendu la maison de la rue Garnier et vivait en pension chez l'un de ses locataires. Mon foyer n'existait plus. Papa a donc décidé de me loger chez ma tante Antonia, sur la rue Mentana. Le jour même de mon arrivée chez ma tante, j'ai acheté La Presse pour me chercher un emploi. Je n'avais aucune expérience : ça risquait d'être compliqué. Mais j'étais prêt à faire n'importe quoi.

On demandait un homme à la quincaillerie Ravary sur la rue Ste-Catherine. Je m'y suis présenté : à 7\$ par semaine, douze heures par jour, je devais placer le stock, rentrer de la brique, charrier du bois. La paie était mince et le travail était dur.

Après ma première journée de travail, je suis retourné, crevé, chez tante Antonia et j'ai déniché une autre annonce : « Jeune homme demandé pour laver les planchers, sortir les vidanges, placer le stock, à la pharmacie Leduc, 1410 Bleury »

Les boîtes de pilules devaient être moins lourdes que les briques. Je me suis présenté le jour suivant à la pharmacie pour offrir mes services.

« T'as pas l'air trop robuste! a remarqué Monsieur Cusson, le pharmacien.

- Je sors du collège, Monsieur, et j'ai pas d'expérience.
- Où es-tu rendu dans tes études?
- J'ai fini ma versification et je veux faire ma belles-lettres.
- Eh ben, un étudiant. Es-tu fort en latin? C'est commode des fois, on en a besoin !

- Je connais bien mon latin, monsieur .
- Bon, T'es le soixante-dixième que je vois depuis ce matin mais je te prends, même si t'es pas costaud » décida le pharmacien.

J'étais content. Les choses s'arrangeaient pour moi. J'étais en ville, j'étais libre et je gagnerais mes études.

Pour fêter l'événement, je me suis payé un spectacle d'opérette : une troupe de Paris jouait Cyrano de Bergerac au théâtre St Denis.

En revenant de chez tante Antonia, je fus soumis à un interrogatoire soutenu.

« Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui, Aimé? me demanda ma tante.

- Je me suis trouvé un emploi à mon goût, à la pharmacie Leduc, sur Bleury. Je commence demain.
- Ton père va être content. Tu n'as rien fait d'autre de la journée?
- Non, rien de spécial. »

Ma tante Antonia me regardait sévèrement. Elle laissa tomber sèchement :

« Aimé, je veux que les choses soient claires : je t'interdis de sortir. Après ton travail, tu rentres à la maison. Je ne veux pas que tu flânes en ville. As-tu compris?

— Bien, ma tante » ai-je acquiescé à contrecœur.

Je n'étais finalement pas plus libre qu'au pensionnat en me pliant aux exigences de ma tante et je me demandais pourquoi elle me traitait de la sorte. Mais je devais obéir : sa maison était pour le moment mon seul point d'ancrage.

Tante Antonia était une femme sévère, intègre, altière. Elle avait huit enfants et se serrait la ceinture pour nourrir son monde. Les portions étaient comptées d'avance, même si nous mangions à notre faim.

Un jour, mon frère Cécilien, sans le sou et affamé, vint cogner à la porte de ma tante.

En quittant le collège de Trois-Rivières, Cécilien était parti au Texas pour rejoindre comme Édouard la communauté des Oblats. Mais Cécilien séchait ses cours de théologie pour pratiquer ses gammes sur l'orgue de la chapelle; il avait la vocation de la musique, pas celle de la théologie, avaient conclu les pères Oblats.

Tante Antonia l'accueillit amicalement. Après tout, c'était dimanche, jour de visites familiales et de « roast beef ». Ça embaumait le bœuf saignant dans tout le logis et Cécilien soupirait en attendant que l'heure du souper arrive.

D'habitude, on soupait à six heures; mais cette fois, tante Antonia a étiré la conversation jusqu'à sept heures, retardant impunément l'heure de passer à table. À sept heures, Cécilien, encore sur son appétit, comprit qu'il était temps qu'il s'en aille.

« Bon, je crois que je vais y aller » dit-il.

Ma tante se leva pour le conduire, lui ouvrit la porte et lui souhaita bonne chance. Rendu sur le trottoir, Cécilien fit un dernier signe :

« Bonjour là, ma tante ! »

Tante Antonia lui répondit;

« Si t'avais voulu rester à souper... »

Cécilien était déjà rendu sur le trottoir : l'invitation arrivait trop tard. Il poursuivit son chemin l'estomac sur les talons en maugréant contre la pingrerie de ma tante.

La phrase d'Antonia est restée célèbre dans La famille. Même aujourd'hui, quand on reçoit de la visite chez les Bastien et que la visite part, on répète toujours :

« Si t'avais voulu rester à souper... »

C'est devenu un classique en quelque sorte.

Les vertus de la chasteté

Le travail à la pharmacie était captivant et, ma foi, fort instructif : la pharmacie Leduc siégeait dans un quartier qui comptait seize bordels dont nous étions très affairés à servir les clients.

Quelques jours à peine après avoir commencé mon travail d'entretien, un homme se présenta au comptoir des prescriptions :

« Aie, Boucher, donnes-y à manger! » lança le client.

Il tenait dans sa main son pénis affublé d'un chanvre syphilitique à vif.

Le pharmacien connaissait son client; il lui enduisit le membre d'une crème à base de calomel.

« Qu'est-ce que c'est ça ? »

- Tu connais pas ça ?
- Ben, je sors du collège »

Le docte pharmacien me prêta un livre sur la syphilis et me dit :

« Quand tu auras fini, je t'en passerai un sur la gonorrhée. »

Ce que je lus et vis dans ces livres me convainquit plus sûrement des bienfaits de la chasteté que les interdictions de tante Antonia. Les prostituées des bordels d'alentour fréquentaient aussi la pharmacie; l'une d'elles, venue se procurer du rouge à lèvres, m'offrit un dépucelement en règle.

« Ma tante ne veut pas que je sorte avec les filles ! »

- T'as pas besoin de lui dire où je travaille, répondit la fille.
- Non, non : je finis de travailler à minuit et je dois être chez ma tante à minuit et vingt tapant. Je n'ai pas le choix. »

La fille était belle mais moi, je me méfiais des maladies comme la peste.

Après quinze jours de travail, mon patron me fit monter en grade : j'ai troqué le balai pour la fontaine à soda. Il s'agissait de revêtir une chemise blanche et un tablier et de servir des rafraîchissements aux clients assis sur des tabourets au comptoir à sandwiches. Un nouvel employé très peu zélé s'occupait désormais des planchers.

« T'es pas aussi bon que celui qui était là avant toi ! » lui disait le patron en me faisant un clin d'œil. Et c'était vrai : le gars travaillait mal, se traînait les pieds et cassait tout sur son passage.

Moi, je lavais la vaisselle en regardant les filles servir les clients. C'était pas trop dur.

« Tu connais le stock ? Tu vas remplacer le commis de pharmacie à l'heure du

dîner, me dit Monsieur Boucher. Sers ce que tu connais; tu m'appelles si tu ne connais pas »

Je savais dénicher les 222, les Kotex, les aspirines, les condoms (un objet dont je découvrais l'existence) et autres produits vendus sans ordonnance. Je faisais de plus en plus d'heures comme commis et je me suis fait un ennemi,. Gérard Morin.

Gérard Morin étudiait en médecine; il était belliqueux, prétentieux et surtout « faiseur de troubles ».

Son statut de futur médecin lui montait à la tête; dès sa première année d'études, il se faisait appeler « docteur » et fomentait des tours pendables. Il se présenta un matin avec une main de squelette cachée dans sa poche. Il nous serrait la main en sortant de sa poche cette effroyable main. Chacun sursautait de dégoût : la farce était de mauvais goût.

Quand j'ai commencé à faire le travail de commis, Morin l'a pris comme une insulte. Était-il jaloux? Je l'ignore. Il me haranguait toujours avec un ton narquois :

« Hé, toi, le laveur de vaisselle » me criait-il.

Nos relations se détérioraient de jour en jour. Sa présence m'horripilait.

Malgré ces inimitiés, je devais gagner ma croûte : j'avais repris mes études de belles-lettres au Collège pré-universitaire fondé par Fernand Girard, une institution pour externes fondée par des laïques. Mon intérêt pour la prêtrise s'amenuisait de jour en jour. La vie de séminariste était trop dure pour ma santé.

Côtoyer les malades à la pharmacie me faisait réfléchir : les mêmes clients revenaient inlassablement acheter les mêmes pilules qui ne les guérissaient de rien. C'était un véritable cercle vicieux. Le client syphilitique a fini par crever et le même traitement continuait d'être proposé aux nouveaux clients contaminés dans les bordels. Je cherchais à comprendre le corps humain. La biologie m'attirait.

Quand à ma santé personnelle, j'en prenais soin. Je dormais, je mangeais mieux qu'au couvent même si je mangeais de la viande tous les jours et je prenais l'air en ces années de grâce où l'air de la ville de Montréal était encore pur. Je ne buvais pas et ne fumais pas.

« À chaque cigarette que tu fumes, tu enfonces un clou dans le couvercle de ton cercueil, nous avertissait papa. Quand tu auras planté des clous tout le tour, tu

mourras et on t'enterrera. »

La trompette

Pour me distraire du travail et de l'étude, je faisais de la photographie avec mon cousin Eugène. Tante Antonia ne pouvait qu'approuver : on s'amusait à la maison et on photographiait la famille.

C'est ma cousine Antonia, la fille de ma tante du même nom, que je me plaisais à photographier. Ma cousine, une femme châtaine aux yeux bruns, m'attirait : elle représentait pour moi la femme idéale par son tempérament, sa douceur. Elle aussi me vouait une grande amitié. N'eût été notre relation de cousins, nous serions sans doute devenus des amoureux; mais notre relation restait chaste et pure.

Les appareils photographiques étaient très rudimentaires à l'époque. On mesurait approximativement le temps d'exposition à la lumière et c'est par expérience qu'on arrivait à faire des photos acceptables. Notre sujet devait rester figé pendant trente secondes pour qu'on discerne son visage sur la pellicule. J'avais installé une chambre noire dans le sous-sol de la maison pour développer mes films. Je développais aussi les films d'un client de la pharmacie, le directeur de la régie des liqueurs, qui résidait à Oka.

Outre la photo, j'apprenais la trompette. Mon père venait à chaque semaine me donner une leçon. Il m'enseignait la méthode Arban, du nom d'un célèbre trompettiste belge. Papa m'a dit :

« Quand tu sauras jouer la dernière leçon de cette méthode, le Carnaval de Venise en sept variations, sans aucune faute, tu pourras aller jouer dans un orchestre. »

Je pratiquais assidûment chez tante Antonia. Je jouais dans ma chambre, avec une sourdine et un chapeau pour épargner les oreilles de mes hôtes. J'ai travaillé fort.

Quand j'eus joué sans erreur le Carnaval de Venise, papa m'a dit :

« Garçon, tu peux aller plus loin mais moi je ne peux plus t'en montrer; c'est tout ce que je sais. Je t'ai montré la théorie, le rythme, la technique mais je ne connais pas l'harmonie. »

La maîtrise de la méthode Arban me permettait de jouer en public de la musique populaire. J'ai donc commencé à jouer en orchestre avec mon frère Cécilien dans les clubs ouvriers de la rue Ste-Catherine, là où commençaient tous les musiciens à l'époque. Les clubs ouvriers étaient les précurseurs des unions ouvrières; les

ouvriers payaient des redevances à leurs représentants qui louaient des salles et faisaient danser le monde.

Notre orchestre se composait d'un piano, d'une trompette, de deux saxophones, un alto et un ténor, d'un tambour et d'une basse à cordes. On était payé 1\$ par musicien pour jouer de la musique de Paul Whiteman, la vedette des années 30. C'était peu, mais la musique me procurait une grande détente.

Gérard Morin

À la pharmacie Leduc, l'ambiance commençait à tourner au vinaigre. Gérard Morin me harcelait sans répit. Il m'insultait, me gênait constamment dans mon travail. J'ai donc décidé de quitter la pharmacie.

« Je donne ma démission, je vais travailler ailleurs, ai-je annoncé au gérant de la pharmacie.

- Pourquoi? T'es un bon homme, on t'a formé. Tu peux encore avancer.
- Ma décision est irrévocable, Monsieur » ai-je répondu.

Le jour suivant, Morin m'apostrophe :

« Tu partiras pas sans que je te batte, Bastien. Depuis le temps que j'en rêve. »

Le concierge lavait les planchers qui étaient glissants comme une patinoire.

« Écoute, ça va être dangereux pour toi; la tuile est glissante. Je veux pas me battre, je veux de bonnes références .

— T'en auras pas de bonnes références » répliqua Morin en me frappant au visage.

J'ai appelé un des pharmaciens, Monsieur Boucher.

« Écoutez Monsieur, il veut me battre et moi je ne veux pas me battre; et pis là, il m'a maudit une claque et ça m'a fait mal. Je vais me battre mais je veux que vous soyez témoin que j'ai été provoqué. »

Monsieur Boucher a essayé de nous séparer. Morin lui a crié de s'ôter de là.

Pauvre Morin! Il aurait dû renoncer à se battre : il ne savait pas se battre. Moi, j'avais suivi des cours de boxe auprès d'un étudiant de l'Université McGill qui

enseignait la boxe au service des loisirs de la ville; je ne voulais pas devenir boxeur, mais je voulais apprendre à me défendre en cas d'attaque.

Le professeur de boxe m'avait montré le b-a-ba de la boxe en trois leçons. Première leçon : endurcir le grand droit, le muscle qui protège l'estomac et le ventre. La leçon consistait à se laisser frapper sur le grand droit afin d'apprendre à le contracter pour le durcir.

Deuxième leçon : la feinte. Tu fais comme si tu allais cogner la gueule de ton adversaire avec ta main gauche; l'adversaire lève les bras en l'air pour se couvrir le visage et se met à découvert; alors tu frappes le thorax avec l'autre poing : bang!

Troisième leçon : je ne m'en suis pas servi.

J'ai fait la feinte : Morin n'a rien vu venir et s'est écroulé par terre.

« Tu vas me payer ça en maudit! » m'a-t-il promis en se relevant.

Le matin suivant, il s'est présenté au travail avec un pansement sur l'œil. L'histoire de la bataille avait fait le tour de la pharmacie et les filles se moquaient de lui.

« As-tu frappé un poteau? T'as eu un accident? » demandaient-elles à un Morin de plus en plus enragé.

Quelques jours plus tard, Morin est arrivé à la pharmacie avec seize étudiants en médecine qui voulaient me battre.

« Tu fais du trouble à notre chum Gérard? T'en prends-tu ben des hommes comme ça, toi? me lança l'un d'eux.

— Un après l'autre, peut-être, mais pas tous ensemble, hein? Vous n'auriez pas grand mérite. »

Les gars me regardaient et hésitaient; en gang, ils étaient comme des loups, mais quand tu parles à un seul d'entre eux, il lambine. C'était pas des gars très costauds, juste des étudiants en médecine.

Ils se sont apaisés : mon attitude pacifique ne les incitait pas à se réchauffer le sang suffisamment pour se battre.

J'ai donc quitté la pharmacie Leduc avec soulagement : je ne voulais plus jamais de ma vie rencontrer Gérard Morin; mais le sort allait en décider autrement.

Je quitte tante Antonia

De retour à la maison, je racontai à ma tante mes mésaventures à la pharmacie. Cette dernière m'avait confié des billets de tombola que j'avais promis de vendre à mes confrères de travail. Or, celui qui devait acheter mes billets tardait à le faire; si bien qu'en quittant la pharmacie, j'avais toujours en mains les billets invendus. La tombola approchait à grands pas et tante Antonia était embêtée.

Mon oncle Ulric se fâcha :

« Comment, t'as encore rien vendu?

- Ben, celui qui m'avait promis d'acheter les billets m'a remis ça.
- Et ta tante qui se dévoue pour faire quelqu'un de toi, tu lui mens? T'es un hypocrite, un menteur » me cria-t-il en pompant férocement l'air raréfié de la cuisine.

Mon oncle pensait que je mentais, que je n'avais rien tenté pour vendre les billets. Et oncle Ulric était mauvais. Je l'avais vu un jour frapper sa fille avec hystérie parce qu'elle ne comprenait pas la leçon de piano qu'il lui enseignait. Homme vaillant, autoritaire mais impatient, il était chef cuisinier au Ritz Carlton. Un jour, un sous-chef avait rouspété contre l'un de ses ordres :

« Qui que tu penses que t'es, toi! a dit le sous-chef à mon oncle, le bon Dieu, pour nous faire travailler comme des esclaves? »

Mon oncle l'a frappé en plein thorax avec son talon et le gars est mort. Le sang lui était monté à la tête et il avait perdu la raison. C'était un homme raide, pas costaud mais très énergique. Il s'amusa depuis toujours à planter son talon au plafond comme Jos Monferrand. Et il avait tué un homme.

Constatant la grande colère qui l'habitait à cause des billets de tombola invendus, j'ai fait ma valise le soir même. Je suis sorti de la maison sans bruit et je me suis retrouvé dans la rue. J'ai appelé papa :

« Je pars de chez ma tante, papa .

- Ben voyons, garçon, qu'est-ce qui arrive?

- Mon oncle s'est fâché après moi : j'ai peur de lui!
- Ulric est un bon garçon, me dit mon père.
- Tante Antonia m'a dit qu'il avait tué un homme au Ritz!
- Tu sais ça toi... » a répliqué papa.

Mon père ne pouvait pas me convaincre de rester chez mon oncle. Et puis, comme je payais moi-même ma pension, j'estimais que j'avais le droit de décider de mon sort. J'étais en prison chez ma tante et papa n'avait rien fait pour me faciliter la vie.

Le retour à la campagne

Je n'avais pas un sou en poche; je suis parti à pied sans trop savoir où aller. Je me sentais trahi par les événements : la bataille à la pharmacie, la méchanceté de mon oncle, la sévérité de ma tante, le laisser-faire de mon père.

J'ai marché vers Ahuntsic, en espérant me rendre à la campagne pour travailler sur une ferme. Le grand air me régénérerait peut-être l'esprit.

Je pensai alors au client de la pharmacie dont je développais les photos et qui demeurait à Oka. Ce client était aussi propriétaire du traversier entre Comeau et Oka. C'est là que je pourrais le trouver.

J'ai marché plusieurs heures. Il commençait à se faire tard et j'étais fatigué. Parvenu à Ahuntsic, j'avisai un cottage sur le boulevard Gouin et je frappai à la porte. J'avais besoin d'eau, de repos, d'argent.

Une dame bien mise m'ouvrit :

« Bonsoir Madame, je m'excuse de vous déranger. Je vais à Oka et je n'ai pas d'argent pour m'acheter un billet de train. Pourriez-vous m'aider? bafouillai-je avec gêne et fatigue.

- Ah, pas d'affaires comme ça! répondit-elle avec agacement.
- D'abord, me permettez-vous de dormir sous votre galerie ?
- T'es rendu à ce point-là? »

Pour se débarrasser de mon indésirable présence, elle me donna un billet de tramway pour Cartierville, le village voisin.

Je lui répétai mille mercis et après avoir atteint Cartierville, j'ai continué sur le pouce et à pied jusqu'au traversier.

L'homme que je cherchais était là. On a jasé une couple d'heures et je lui ai décrit ma situation.

« Je veux travailler, c'est pas la charité que je veux. Vous devez connaître des habitants qui engagent dans le coin.

— Oui, je connais des fermiers à Comeau qui traversent souvent. Ils vont te prendre : je vais leur parler. »

Arrivé à Comeau, je me présentai à la ferme décrite par l'homme du traversier.

« You're not very big, but I'll take you" me dit l'écossaise qui employait les hommes. I'll provide board, room and food and I'll give you 50 cents for your expenses.

— Anything" ai-je répondu.

La paie était chiche mais pour le moment, j'avais besoin d'un toit. La dame me montra ma chambre et m'interdit d'errer ailleurs dans la maison, surtout pas dans le salon.

Quand vint l'heure du repas, je me présentai à la cuisine.

« First of all, I sit myself and I don't get up for any reason. You've got everything you must eat on the table."»

Je regardai les plats étalés sur la table : essentiellement des patates et des légumes. Un menu végétarien peu généreux pour des employés de ferme. J'ai mangé sans me rassasier les patates sans goût et je suis monté à ma chambre.

Après deux jours de travail chez la dame écossaise, j'avais faim et je me sentais exploité : 50 cents par semaine, c'était la misère.

Je me suis donc présenté dans une ferme voisine pour trouver un autre emploi : une dame d'origine québécoise m'a engagé sur le champ. Deux autres employés plus costauds que moi y travaillaient déjà. On faisait les foins, trayait les vaches à la main, nettoyait l'étable. La tâche était ardue.

Le samedi soir, comme de coutume à la campagne, mes confrères de travail allaient au bar d'Oka pour boire et rencontrer des femmes. Ils voulaient que je les accompagne.

« Viens avec nous, me dit l'un d'eux. On va te présenter des filles.

- Non, je veux pas, je suis fatigué .
- Allez, viens, tu vas t'amuser; t'as pas peur des femmes?
- Je veux pas pis ça finit là. Merci et bonne soirée. »

Les deux gars ont bu toute la nuit. En fait, ils sont rentrés à quatre heures du matin, à l'heure du train. Quand je suis arrivé dans l'étable, ils étaient saouls, vulgaires et hargneux. J'avais refusé de les suivre et ils se sont mis en tête de me déniaiser. L'un d'eux m'a attaché après une colonne, a baissé mon pantalon et enduit mon pénis de crème. L'autre est allé chercher un veau. Quand j'ai vu le veau s'approcher de moi, j'ai pensé mourir; je me suis débattu avec tant d'énergie que j'ai réussi à éloigner le veau et à me détacher.

Les deux gars riaient mais moi, j'étais humilié, désespéré. Je suis sorti de l'étable pour aller, séance tenante, faire mes bagages. Ma patronne a engueulé ses hommes mais je suis tout de même parti, en furie et révolté.

Je suis revenu à Montréal à temps pour l'enterrement de mon grand-père Édouard. Toute la famille endeuillée était au salon pour prier pour le salut de mon grand-père paternel.

Antonia, ma cousine, s'est alors approchée de moi.

« Sais-tu pourquoi maman n'avait pas confiance en toi? Ne me dis pas qu'elle te l'a pas dit?

- Mais non, elle n'a rien dit. Y avait une raison particulière?

— Tu te rappelles, le premier jour, quand tu t'es trouvé une job? T'étais au théâtre St-Denis; t'as assisté à l'opérette Cyrano de Bergerac. On était en arrière de toi; tu pouvais pas nous voir. Nous, on voulait voir Eugène (le frère d'Antonia) jouer du violon dans l'orchestre. Quand t'es revenu à la maison, tu n'as pas dit à maman que tu étais au théâtre, mais elle t'avais vu là. »

Je me souvins alors de l'inquisition à laquelle ma tante m'avait soumis ce soir-là. Il aurait fallu que je lui dise que j'étais au théâtre, mais je craignais qu'elle me chicane car j'étais sorti sans sa permission.

« Antonia, pourquoi tu ne me l'as pas dit?

— J'ai jamais eu une chance de te parler seul à seul. Tu comprends? »

Me voyant de retour en ville, mon oncle Ulric m'a offert gentiment de revenir vivre chez lui. Tante Antonia était d'accord. Mais ma cousine est intervenue :

« Je ne veux pas qu'il revienne! a-t-elle éclaté en sanglots.

- Ben voyons, pourquoi tu pleures? demanda Ulric.

— On s'aimait tous les deux, mais il ne s'est rien passé! » a déclaré ma cousine, désespérée à l'idée de vivre à nouveau dans la même maison que moi, son cousin intouchable.

— Ah, c'est pour ça que vous étiez toujours ensemble, a renchéri ma tante. C'est pour ça qu'Aimé prenait des photos de toi tout le temps! »

Notre histoire d'amour a fait le tour de la famille; je l'ai entendue amplifiée et déformée à maintes reprises.

Mon frère Antoine m'a finalement offert l'hospitalité; c'est chez lui que j'allais vivre pendant les deux prochaines années.

Une histoire de cinéma

Je n'avais plus d'emploi. Pour échapper aux aléas de la vie d'employé, je rêvais de fonder une entreprise, de faire des affaires. Un type m'offrit alors de faire un investissement que je jugeai fort intéressant : il s'agissait d'acheter un triplex composé d'un grand logis au rez-de-chaussée et de deux petits logis à l'étage. Le prix : 5 000\$. Le comptant à donner : 500\$.

J'avais déjà les 500\$ dans un compte d'épargne que j'avais ouvert pour déposer mes économies; mais j'avais besoin de la signature de tante Antonia, ma tutrice, pour retirer l'argent de ce compte. Je fis part de mon projet à mon père : si j'avais l'accord de papa, ma tante Antonia signerait pour moi.

Mon père refusa net.

« Garçon, fais pas ça! T'es pas assez habitué. »

Papa ne voulait rien entendre. J'ai amèrement blâmé ce refus par la suite car je suis certain que, si j'avais investi dans l'achat d'un triplex, je serais rapidement

devenu prospère.

En désespoir de cause, je dégotai une affaire dans La Presse : « *Offre d'affaire dans le cinéma. Bonne réussite, faible investissement requis.* »

Je m'enquis aussitôt de la nature de cette offre : un dénommé Paradis m'informa qu'avec un investissement de 500\$, j'achetais un projecteur de films et je me baladais à la campagne, de paroisse en paroisse, pour projeter un film. Les gens de la campagne qui ne viennent jamais se divertir à la ville seraient certes intéressés à assister à une projection dans leur patelin. De connivence avec le curé avec lequel je partageais les profits, j'avais la possibilité de projeter le film dans la salle paroissiale.

À ma grande surprise, mon père accepta que je me lance dans cette affaire, bien que le cinéma constitue un investissement bien moins tangible que l'immobilier.

Je partis donc, mon projecteur sous le bras, à la conquête de la fortune. Mon premier arrêt : le village de Labelle, dans les Laurentides. Le curé m'y fit un bon accueil et me fit une publicité convaincante à la chaire :

« Un bon jeune homme est de passage au village pour nous présenter un film irréprochable. Si vous assistez à la représentation, vous encouragerez la paroisse! »

Le soir de la projection, la salle était comble. Les ouailles endimanchées avaient répondu à l'appel. Moi, j'étais l'homme de cinéma, l'homme d'avant-garde qui présente des histoires de rêve à des cinéphiles en herbe. Le sujet du film : une histoire de forçat qui purge une sentence de prison après avoir fait un mauvais coup. Tout à fait dans le ton pour l'œuvre morale du curé.

Je commençai la représentation à l'heure prévue : le silence était si dense qu'on aurait pu entendre une mouche voler. L'écran s'anima et des personnages d'un autre monde envahirent la paroisse de Labelle. Les paroissiens subjugués observaient des créatures muettes et sans relief peiner dans un baignoire quand soudain, le film prit feu.

Les flammes consumaient la pellicule du film. J'ai réagi promptement : il fallait que la projection continue sinon, je perdais tout. Je saisis un vieux linge pour éteindre le feu. Puis, j'ai attrapé avec mes doigts les deux extrémités de la pellicule fumante scindée par le feu et j'ai recollé les deux bouts gluants ensemble. En séchant, les deux bouts fondants se sont soudés un à l'autre et j'ai pu reprendre ma projection.

Ouf! Je m'étais sorti du pétrin, mais j'étais en sueur et j'avais les doigts brûlés. Le curé vint me voir pour s'assurer que tout était correct; je le remerciai et l'invitai à retourner à sa chaise la tête tranquille.

Ma première projection se solda par un maigre profit; le partage des recettes avec le curé et les frais de déplacement réduisaient considérablement mes profits. Puis, l'incident du feu m'avait découragé : le projecteur était un appareil peu sécuritaire. Je m'étais fait avoir.

Pour mettre fin à cette triste aventure, j'ai renvoyé le projecteur par train à Montréal et je me suis embarqué pour Québec. Je me sentais désœuvré, je ne voulais pas remettre les pieds à Montréal.

J'avais un ami de collègue à Québec, Adalbert Trudel, devenu journaliste au journal Le Soleil. Je décidai d'aller le rejoindre pour lui demander de m'aider à trouver un emploi. Le hic, c'est que j'avais peu d'argent en poche. J'avais juste assez de sous pour me rendre à Cap-Rouge.

Rendu à Cap-Rouge, je me suis informé de la distance à parcourir pour aller à Québec : trente milles.

Je n'avais pas le choix : j'ai marché toute la journée, pendant huit heures. Arrivé au bureau du journal, j'ai demandé à parler à Adalbert Trudel.

Il n'étais pas au journal; il était chez lui, à Charlesbourg.

« Charlesbourg? Où est-ce?

— Dans la banlieue de Québec, sur le chemin de l'île d'Orléans! »

Fatigué, épuisé, j'ai marché les quelques dix milles qui me séparaient de la maison de mon ami. Enfin arrivé à sa maison, j'ai sonné et, oh miracle!, Adalbert est apparu dans le cadre de la porte.

« Aimé? Qu'est-ce que tu fais ici? Que je suis donc content de te voir! Quel bon vent t'amène? »

J'étais ravi, soulagé. J'allais lui répondre quand il rajouta :

« Justement, je m'en allais faire une promenade à pied pour prendre l'air. Viens marcher avec moi! »

Marcher?

J'avais les pieds en feu et les jambes en compote. J'expliquai à mon ami que j'avais marché depuis le matin pour arriver chez lui.

Adalbert s'excusa et me fit entrer dans la maison familiale. Il mit la table pour moi et on m'offrit un lit confortable.

Après un repas copieux, je demandai enfin à Adalbert s'il avait des contacts pour m'aider à trouver un emploi. Il me fit rapidement comprendre qu'il n'y avait pas grand-chose dans le coin: c'était la crise et le travail se faisait rare. Il valait mieux que je retourne à Montréal pour vivre avec les miens et y travailler.

Comme mon ami avait bon cœur, il me donna 40\$ pour que je prenne le train, me fit l'accolade et me souhaita bonne chance.

Quelques années plus tard, alors que je vivais chez mon frère Antoine, on a frappé à ma porte : c'était Adalbert.

Mon ami filait un mauvais coton. Son père était mort depuis peu et la maison familiale avait été saisie : sa famille s'était retrouvée à la rue. Puis Adalbert avait perdu son emploi au Soleil. La seule solution envisageable pour lui et sa famille était de s'installer à Montréal où les perspectives d'emploi étaient plus reluisantes qu'à Québec.

Mais les premières semaines à Montréal étaient pénibles : je lui ai donné de l'argent. Il s'est confondu en remerciements, me promettant de tout me remettre et s'excusant de me déranger. Je lui ai répondu que je refusais qu'il me rembourse car j'étais garçon, je n'avais personne à charge. Je lui ai souhaité bonne chance. Adalbert était heureux d'avoir de l'aide mais moi, j'étais plus heureux que lui. Je pouvais enfin le gratifier pour l'aide qu'il m'avait précédemment accordée.

Grâce à la générosité d'Adalbert, je suis retourné à Montréal en train. J'ai tenté de récupérer ma mise fonds de 500\$ auprès de la compagnie qui m'avait vendu le projecteur, mais cette compagnie avait fait faillite. J'étais dérouté : toutes mes économies étaient englouties.

J'ai encore une fois décroché la Presse et scruté les offres d'emploi; on recherchait un commis avec expérience à la pharmacie Robinson, à Outremont, au coin des rues Bernard et Outremont. Je m'y suis précipité : cette offre me seyait à perfection et je fus engagé sur-le-champ.

La pharmacie Robinson était sise dans un environnement fort différent de celui de la pharmacie Leduc; je servais les familles fortunées de la société outremontaise.

Des anglaises de bonne famille qui faisaient leurs emplettes chez Robinson étaient intriguées par mon prénom Aimé :

« Amy? But it is a girl's name » répondaient invariablement les clientes.

Fatigué d'être affublé d'un prénom équivoque, j'ai répondu un jour que je m'appelais Paul. Et tout le monde s'est mis à m'appeler Paul, un prénom bilingue sans sous-entendu.



« Vous vous appelez Paul? » me demanda André Berthiaume, un client fortuné de la pharmacie.

« Oui monsieur! »

André Berthiaume était le petit-fils de Tréflé Berthiaume, le fondateur de La Presse. Il ne travaillait pas puisqu'il disposait d'une rente substantielle et flânait

souvent à la pharmacie avec son ami Maurice Chevalier, le fils d'un commerçant de fourrure de la ville.

Messieurs Berthiaume et Chevalier aimaient jaser avec moi; ils me posaient toutes sortes de questions et s'amusaient à me taquiner. Comme je cherchais toujours à avoir réponse à tout et à tout savoir, André Berthiaume m'affubla amicalement du surnom de Télescope.

Mes premiers émois amoureux

Pour me rendre à la pharmacie Robinson, je devais emprunter quatre lignes de tramway différentes. Or, l'un des chauffeurs de tramway ne respectait pas l'horaire de son trajet et je n'arrivais pas à faire le transfert de lignes à temps pour arriver à l'heure au travail. Le chauffeur délinquant, toujours pressé de partir, ne nous attendait pas.

Un jour, j'ai descendu du tramway encore en marche et j'ai couru pour attraper le tramway qui partait toujours trop vite. En courant vers ce tramway qui repartait, j'ai frappé à la vitre avec mon poing et je l'ai cassée.

Le chauffeur s'est arrêté : il avait l'obligation de faire un rapport sur ce genre d'incident. Il m'a copieusement harangué; j'ai rétorqué que c'est moi qui allait faire un rapport contre lui parce qu'il n'attendait pas ma ligne de tramway pour que je fasse le transfert.

J'ai fait le rapport contre lui mais j'étais tanné de le voir. Le même jour, j'ai fait l'acquisition d'une bicyclette. Fini le tramway!

Et c'est en circulant à bicyclette matin et soir à heures fixes pour me rendre au travail que j'ai rencontré ma première blonde.

Matin et soir, au coin de la rue Villeray, je remarquais une jeune femme assise sur le balcon de la maison familiale. Elle me regardait pédaler, arrêter, tourner le coin et repartir. Un jour, j'ai regardé son visage plus attentivement et elle m'a souri. C'était une femme brune, d'origine italienne, au visage très expressif.

J'ai répondu à son sourire et j'ai poursuivi mon chemin.

Le soir, sur le trajet du retour, son sourire était encore plus radieux. J'ai grimacé un sourire de gêne et j'ai encore une fois poursuivi ma route.

Quelques jours plus tard, elle m'a fait signe : elle m'invitait de la main à la

rejoindre. J'ai poliment rangé ma bicyclette et je suis monté chez elle. Elle s'appelait Rosalina.

Rosalina parlait français couramment. Nous avons jaté des joies de la bicyclette, des oiseaux et de la température. Elle m'a introduit dans la maison pour me présenter à ses parents, qui ne parlaient pas français et étaient sans doute déçus que je ne sois pas italien. Mais Rosalina joua à l'interprète avec ravissement.

Le jour suivant, elle me fit encore signe de m'arrêter. Ses parents étaient absents.

On s'est assis dans le salon et Rosalina, impatiente, a pris les devants : elle s'est approchée de moi et m'a enlacé. Sans plus discuter, elle m'a embrassé à pleine bouche en insérant une main à l'intérieur de la ceinture de mon pantalon.

J'étais puceau et les caresses de Rosalina firent effet; j'explosai dans mon pantalon et Rosalina, souriante, me serra dans ses bras.

Le crime était commis. Nous étions habillés tous les deux mais j'avais répandu ma semence.

Elle dit :

« Que c'est donc perdu... »

Je bafouillai, ne sachant si je devais dire merci ou m'excuser.

Pâle et légèrement essoufflée, mon hôtesse me sourit. Elle me parla d'elle.

Elle me guettait tous les jours depuis des semaines et elle voulait me connaître. Elle était pressée de me connaître car la tuberculose la rongait et elle mourrait bientôt.

En fait, elle est décédée quelques temps plus tard.

Bien que sensible aux charmes féminins, je n'avais pas le temps d'avoir une blonde. Le travail, les études et la musique me laissaient peu de temps libre.

J'ai terminé mes belles-lettres comme étudiant extra-collégial à l'école pré-universitaire Fernand Girard; j'étudiais également les matières de la rhétorique à l'école privée d'Herma Bastien, un docteur en pédagogie.

La formation académique pour un étudiant extra-collégial comportait de nombreux obstacles. Je cheminais par moi-même, suivant les cours qui concordaient avec mon horaire de travail. Je n'appartenais pas à un groupe en particulier. Je tentais de couvrir toute la matière du cours classique afin de me présenter, après l'année de rhétorique, aux examens universitaires pour l'obtention du petit baccalauréat ès lettres.

Entre deux séances de pratique d'orchestre, j'étudiais. En revenant de la pharmacie, j'ouvrais un livre et je lisais. Je voulais réussir.

J'ai entrepris la rhétorique et commencé à enseigner. J'enseignais le latin et le grec, des matières que je maîtrisais bien, aux élèves de l'éducation aux adultes du collège pré-universitaire où j'étudiais; c'est ainsi que je payais mes cours.

Avoir une tribune pour me faire entendre, moi, l'élève obéissant des pensionnats, c'était une récompense à laquelle j'étais destiné. J'adorais l'enseignement : ayant la vocation de l'école, je me sentais aussi bien dans la peau de l'enseignant que dans celle de l'élève.

J'eus tôt fait d'enseigner d'autres matières que les langues anciennes; on m'a confié l'enseignement des mathématiques, de la philosophie, de l'anglais. Je donnais aux étudiants les cours que je recevais. J'enseignais au même niveau que j'étudiais.

Un jour, mon frère Édouard exilé au Texas depuis l'âge de seize ans est revenu à Montréal. Le petit orphelin de la rue Garnier parlait maintenant difficilement le français; ça faisait près de quinze ans qu'il était parti. Il portait la soutane des Oblats et prenait son rôle au sérieux.

Édouard a chanté la messe à la paroisse St-Stanislas de Kostka; toute la famille s'est réunie pour assister à l'événement. Mon frère m'a béni et m'a offert la communion.

Je l'observais du coin de l'œil en constatant que, devenu un adulte mûr et responsable, Édouard semblait à la fois très proche et très loin de nous. J'envisageais autrefois de devenir prêtre mais Édouard se montrait plus doué que moi pour la vie religieuse; je demeurerais laïc et fort heureux de mon sort.



Je roule en moto

En 1931, j'avais 20 ans et je gagnais bien ma vie. Mon patron à la pharmacie, Monsieur Matteau, m'aimait beaucoup. L'ambiance était bonne.

Je pédalais toujours pour me rendre au travail quand, un beau matin, j'ai vu un homme se balader sur une motocyclette. Je me suis pris à rêver : pourquoi pas moi? Ça semblait tellement grisant de chevaucher une moto rutilante les cheveux au vent. Mais il fallait d'abord que j'obtienne mon permis de conduire. Déjà, en 1931, le ministère des transports nous obligeait à passer des examens de théorie et de pratique pour avoir la permission de conduire.

Mon frère Antoine, camionneur de son métier, m'a initié à la conduite sur son gros Mack à la carrière Martineau. Ces mastodontes roulaient à train d'enfer. C'était plus difficile de peser sur l'accélérateur que de peser sur le frein. Par ailleurs, la conduite automobile se compliquait à l'époque d'une foule de

mimiques, car les clignotants et les lumières de freinage n'étaient pas encore inventés. On signalait avec le bras bien tendu son intention de tourner à gauche et, sur certains modèles, les essuies-glace fonctionnaient à la main. Et les transmissions automatiques n'existaient pas.

Mon permis en poche, j'ai trouvé la moto de mes rêves : une Indian deux cylindres. J'ai oublié la lassitude de mes six années de pensionnat en parcourant les rues de la ville avec mon engin. Les soirs de pleine lune, je me rendais dans les Laurentides et je conduisais ma moto dans les courbes sinueuses de la campagne sous l'éclat idyllique de la lune ronde. J'ai éteint ma soif de liberté et de romantisme en moto et j'exultais ma jeunesse en jouant de la trompette.

Je change d'emploi

Un beau matin, j'ai défilé en moto devant André Berthiaume et Maurice Chevalier venus faire leurs achats à la pharmacie.

« Aie, Télescope, tu as une moto maintenant ? »

- Mais oui, pour voyager au travail, à l'école. C'est bien pratique !

— André, Télescope te ferait un bon chauffeur ! suggéra Maurice Chevalier. Ta mère veut justement que t'en prennes un ! »

André Berthiaume était un fêtard et ses libations nocturnes lui avaient valu la confiscation de son permis de conduire. Il parla à sa mère de sa trouvaille : Télescope avait un cours classique, dit-il à sa mère, et était une personne distinguée. Madame s'empressa de m'engager. Son fils ne devait plus conduire et elle était rassurée de le savoir en compagnie d'un homme plus sobre.

J'ai accepté l'emploi de chauffeur pour une raison bien simple : étant un oiseau de nuit, André Berthiaume se couchait tard, dormait jusqu'à trois heures de l'après-midi et commençait à remuer sa carcasse vers le début de la soirée. J'avais le champ libre pour suivre les cours de jour à l'école pré-universitaire. La paie était équivalente à celle de la pharmacie, mais j'avais un avantage de plus : j'étais nourri et logé chez les Berthiaume, dans leur vaste résidence du chemin de la Côte Ste-Catherine.

La voiture d'André Berthiaume était une Chrysler Imperial décapotable longue comme un corbillard et dotée d'une transmission semi-automatique, une nouveauté dans le merveilleux monde de la mécanique automobile; je n'avais jamais conduit d'engin de la sorte.

À la veille de commencer chez Berthiaume, j'ai appelé Lionel Langlois, un ami :

« Je commence demain matin, chauffeur privé pour André Berthiaume! ai-je annoncé.

- T'es pas sérieux?

— Je dois chauffer une Chrysler Imperial avec, tiens-toi ben, une transmission semi-automatique; j'ai jamais touché à un engin comme ça!

— Une transmission semi-automatique? Je connais pas ça mais on peut te faire pratiquer quand même! Prépare-toi, on va t'arranger ça! »

Langlois est venu me chercher et on s'est rendus sur le boulevard Curé Labelle qui venait juste d'être construit à Cartierville. J'ai eu droit à une leçon d'une heure : avance, tourne, recule, tourne vers la gauche à reculons, arrête, repart, accélère, ralentit, stationne-toi et repose-toi. Ouf!

Le lendemain, André Berthiaume m'a remis mon costume de chauffeur; je n'étais plus Telescope mais Paul Bastien, son chauffeur. Mon patron me vouvoierait désormais et je répondrais à ses ordres sans sourciller. Mais je ne voulais pas m'asservir corps et âme à un patron, quelque soit l'épaisseur de son porte-feuille.

« Paul, j'aimerais que vous me fassiez un salut quand vous me croisez! » me demanda André Berthiaume.

« Un salut? Non, André, pas à ce point-là. Je te respecte mais je te servirai sans me courber! » lui ai-je répondu.

C'est la dernière fois que je l'ai appelé André. Je l'appellerais désormais Monsieur André.

« Bon, ça va, me dit-il. Pour vous faire la main avec la voiture, voulez-vous aller changer l'huile au garage de la rue Bernard?

— Oui Monsieur! »

Je l'avais échappé belle : je craignais plus que tout au monde d'avoir à conduire Monsieur André en ville dès ma première sortie. Je me suis donc assis au volant et j'ai démarré tranquillement, sans changer de vitesse. J'ai tourné au premier coin de rue pour ne plus être vu et j'ai stationné la voiture : à l'abri des observateurs,

j'ai étudié la transmission semi-automatique de la Chrysler.

André Berthiaume buvait beaucoup, mais ça ne paraissait pas. Quand sa mère était absente, il emmenait ses conquêtes à la maison pour la nuit.

En hiver, je devais recouvrir les jambes de ses escortes d'une couverture lorsqu'elles s'assoiaient sur le siège arrière de l'automobile. J'avais aussi comme tâche de sonner aux portes pour Monsieur afin de l'annoncer, d'ouvrir la portière de ses passagères et de les escorter jusqu'à la porte de leur demeure. Bref, un lot de mondanités, un travail léger, sans fêruler autoritaire pour me contrôler. J'ai même eu le privilège un jour de me voir offrir une dame pour la nuit.

André ramenait à la maison une dame anglaise, bien moulée, « un beau patron de femme ». Arrivé à la maison, mon patron, un peu éméché, a fait les présentations :

« Là, mon Paul, je te présente Béatrice. Béatrice, it is Paul!

- Merci André, répondis-je. Puis me tournant vers la dame, je rajoutai :
- I am sorry, Miss, but I can't sleep with you.
- Come on! insista André.
- I'm sorry, really!
- André, what kind of man is he? demanda Béatrice.

— He's a monk. Il a étudié chez les moines. Ça me fait de la peine, je pensais qu'il voudrait. En te voyant, qui pourrait résister? »

Les danseuses ne m'intéressaient pas plus que les prostituées du quartier de la pharmacie Leduc. J'avais hâte de connaître les choses de l'amour mais je patientais. J'attendais la bonne personne. À l'époque, on se mariait puceau.

Je découvre Shelton

Le domaine de la santé continuait de m'intéresser. Je discutais ça et là de naturisme et d'alimentation avec des amis ou des collègues quand un jour, un ami me fit cadeau d'un bouquin :

« Toi, avec tes histoires de carottes, tu devrais lire ça : ça parle de jeûne et de la vie naturelle; ça va t'intéresser. Moi je l'ai lu pis je tiens pas à la garder. »

Je regardai le livre : son auteur était McFadden, celui qui faisait crever les cancers de faim. Dans son bouquin, McFadden décrivait l'hygiénisme, une science de la

santé entièrement basée sur les lois de la nature. Ce que McFadden expliquait me semblait logique et simple. Il parlait également du jeûne et écrivait qu'advenant des cas difficiles, il faisait appel à Herbert Shelton. Ce Shelton était donc l'expert en hygiène naturelle et en jeûne : c'était l'homme à connaître.

Je mis donc la main sur deux livres de Shelton, *Orthotrophy* et *Orthogenetics*, que je lus avec un vif intérêt. Tout ce que disait Shelton m'apparaissait juste et sensé et correspondait à l'expérience que j'avais moi-même vécue. J'avais trouvé mon maître à penser

La découverte de la pensée de Shelton m'incitait à poursuivre mes études : je voulais prouver scientifiquement que l'homme se guérit lui-même et que les lois de la nature prévalent sur toute forme d'allopathie. J'avais enfin un rêve à réaliser : avec la connaissance et la compétence que j'allais acquérir, j'allais démontrer comment le docteur aurait pu sauver maman.

J'ai travaillé pour André Berthiaume jusqu'à la mort de Monsieur Aubry, le chauffeur de Blanche Berthiaume, la mère d'André. Monsieur Aubry, âgé d'une soixantaine d'années, était décédé après une courte maladie et sa mort avait pris tout le monde par surprise.

Madame Berthiaume m'a réclamé à son service; elle me connaissait et appréciait déjà mon travail. Je me mis donc à fréquenter les grands magasins de Montréal : finies, les randonnées avec André et ses admiratrices.

Je conduisais Madame chez Simpson ou Eaton et j'attendais, un livre à la main, qu'elle ait complété ses emplettes. C'est ainsi que j'ai complété mon année de rhétorique pour me présenter aux examens du petit baccalauréat à l'Université de Montréal. Dans un collège affilié, le Collège Grasset, nous devions en trois jours subir les examens qui couvraient les seize matières des six années du cours classique. Ces examens comprenaient entre autres une dissertation en français, un thème et une version latins et une version grecque.

On se préparait à l'aide des questions d'examens des années précédentes. La dissertation en français portait toujours sur l'histoire du Canada; il s'agissait en fait de savoir à l'avance quelle période de l'histoire serait en vedette pour se préparer. J'ignorais malheureusement l'époque qui serait le sujet de la dissertation et j'ai échoué en français. Mon sujet n'était pas suffisamment étoffé même s'il était rédigé dans un français impeccable.

J'ai quand même passé mon « petit bacc » à la condition que je finisse ma philosophie un jour ou l'autre avec une note supérieure à 60%.

Ma promotion « avec distinction » m'a valu d'être photographié dans la Presse, avec tous les autres promus de l'année. J'avais 22 ans. La famille Berthiaume était bien fière de son chauffeur « émérite et distingué » : comme André n'avait pas réussi à passer les examens de la première année du cours classique....

André Berthiaume avait une sœur, Marie, qui avait un ami de cœur : le dentiste Gabriel Lord, le dentiste de sa mère. Mais Marie m'aimait bien. Elle avait le béguin pour moi. Un jour, elle m'a prêté un livre : *John, chauffeur russe*. C'était l'histoire d'une femme russe fortunée qui s'était éprise de son chauffeur. Malgré leurs différences sociales, ils s'étaient mariés.

Marie discutait souvent avec moi; elle avait fini par m'avouer que, dès que j'entrerais à l'université, on pourrait sortir ouvertement ensemble.

Sa proposition m'a profondément blessé. Si elle m'avait dit :

« Que tu entres à l'université ou pas, je t'aime comme tu es! » j'aurais été attentif à son amour. D'ailleurs, dans le roman qu'elle m'avait fait lire, le chauffeur restait un chauffeur; il n'avait rien à prouver. En snobant mon statut, Marie révélait un aspect antipathique qui m'aurait fait hésiter à la marier. Je rêvais d'un mariage d'amour et de respect, pas d'un mariage d'affaires. Et puis, à force de recueillir les confidences des femmes qu'André m'avait fait reconduire chez elles en fin de soirée, j'étais désillusionné sur la « haute ». Je rencontrais plus souvent des femmes malheureuses, apeurées qu'on les aime pour leur argent mais quand même dédaigneuses du pauvre monde.

En fait, je cherchais une femme simple, sans manières, avec un cœur grand comme une montagne. Cette femme vivait déjà dans mon entourage; elle travaillait comme moi chez les Berthiaume et s'appelait Jeanne. Je la connaissais, je la croisais presque tous les jours dans la vaste demeure de mon employeur, mais je ne pensais pas du tout au mariage.

Jeanne Vanier



Jeanne Vanier était dame de compagnie. Elle gérait le personnel préposé au lavage, au repassage, à la couture et à la cuisine, en plus de faire les achats relatifs à la maison avec Madame Berthiaume.

La première fois que je l'ai rencontrée, j'ai remarqué qu'elle était plus âgée que moi, qu'elle était une femme très propre et qu'elle avait un bon visage. Elle avait une peau fraîche, une peau de satin.

En veillant à ce que tout tourne rondement dans la maison, Jeanne s'occupait aussi du bien-être des pensionnaires de la maison. Elle était même très maternelle avec moi. Elle me refilait les bas qu'André ne portait plus pour remplacer mes bas usés impossibles à raccommoder et me gardait un repas au chaud si je rentrais tard. Nos rapports, basés sur les vicissitudes de la vie quotidienne, demeuraient cependant sérieux et dignes.

Jeanne travaillait chez les Berthiaume depuis l'âge de 15 ans. Elle connaissait bien sa tâche et ne flirtait pas avec les employés. Après quatre ans au service de la maison, j'étais moi-même devenu très familier avec mon environnement et je me plaisais à taquiner Jeanne sans arrière-pensées.

Jeanne aimait se bercer dans la cuisine pendant ses heures de repos. Comme je devais traverser cette pièce pour me rendre à ma chambre, elle me saluait

poliment, inlassablement, à chaque fois que je passais près d'elle. Je lui répondais par un sourire un peu machinal car les civilités m'ennuyaient.

Un jour, en passant près d'elle, je lui lançai :

« Bonjour, là, Madame Vanier! » et je fis semblant de l'embrasser.

Jeanne ne dit rien. Elle jugea sans doute que la blague était anodine et ne s'en formalisa pas. Je n'étais pas en amour avec elle; je ne pensais qu'à la taquiner.

Mais une bonne fois, je l'embrassai pour vrai : je me penchai vers elle et la gratifiai sans préavis d'un bec sur la bouche.

La prude dame Vanier me donna une claque en plein visage. J'avais dépassé les bornes.

« Jeanne, ça va te coûter cher cette claque-là! ai-je répliqué.

— Qu'est-ce que ça veut dire : coûter cher? »

Je n'ai pas répondu. Mais par la suite, je me suis mis à chercher Jeanne, à me préoccuper d'elle, à penser à elle.

Quelques semaines plus tard, je croisai Jeanne occupée à ranger de la vaisselle dans les armoires d'un passage étroit. Comme je devais passer et que l'espace était restreint, Jeanne s'accota contre le mur pour me faire de la place. Arrivé à sa hauteur, je me suis collé à elle : je l'ai embrassée et j'ai explosé dans mon pantalon.

« Ça, c'est pas correct, c'est pas correct! » a sermonné Jeanne.

Mes élans restaient sans réponse, Jeanne demeurait sur ses gardes. Quoiqu'il en soit, je ne voulais pas me marier; j'avais tellement de choses à faire et je commençais à peine à jouir de ma liberté après tant d'années de pensionnat et de vie rangée.

Des visiteurs allemands

En 1936, un magnifique bateau allemand, le EMDEM, a fait escale au port de Montréal. C'était un navire-école de la marine allemande dont le mât était garni du drapeau de la croix gammée.

Avec un ami, je suis allé voir ce bateau. Des officiers allemands reluisants se baladaient dans le port.

« Bonjour. Est-ce que vous parlez français? ai-je demandé.

- Certainement! répondit l'un d'eux.
- Aimerez-vous visiter la ville? » dis-je.

Les deux Allemands étaient enchantés par notre offre. Dans mon « Ford » convertible tout à fait approprié pour les visites touristiques, on leur a montré Westmount, le « faubourg à m'lasse », les monuments, la montagne...

Puis, je les ai emmenés chez Ménard, un restaurant d'Outremont où se rassemblaient les artistes et les intellectuels à l'époque.

Les officiers parlaient peu de politique. Je les informai tout de même de mon intérêt pour l'actualité et de mes connaissances sur l'échiquier politique de l'Europe.

Un accoutumé juif du restaurant se leva et sortit; il ne pouvait pas supporter la présence des officiers allemands.

Après les avoir reconduits au bateau, je suis resté songeur. La puissance allemande n'était plus pour moi une fiction et les rumeurs de guerre allaient bon train. Les Allemands seraient sans doute bien armés pour y faire face.

Je me lance en affaires

En 1937, après cinq années au service des Berthiaume, le travail de chauffeur ne me convenait plus. Je désirais être mon propre maître, avancer et je rêvais toujours de me lancer en affaires. J'ai alors demandé à ma patronne la permission de solliciter un contrat de livraison au journal la Presse.

La direction du journal confiait à des sous-contractants la livraison du quotidien d'une ville à l'autre. En obtenant un contrat, je ne travaillerais plus que six jours par semaine, environ quatre heures par jour.

« Ça arrive que vous ayez besoin de chauffeurs? demandai-je au gérant, Monsieur Turmel.

— Ça arrive. Surtout si on ouvre de nouvelles lignes; mais j'ai déjà une longue

liste de candidats. Mais toi, qu'est-ce que tu fais? D'où tu sors?

- Je suis le chauffeur de Madame Berthiaume
- Quoi? Le chauffeur de Madame Berthiaume? »

Un mois plus tard, le journal a ouvert une nouvelle ligne de distribution à Joliette. Pour plaire à la famille Berthiaume, Monsieur Turmel m'a offert le contrat de livraison. Le contrat en poche, je me suis acheté une camionnette Chevrolet flambant neuve au coût de 800\$ et j'ai quitté les Berthiaume.

Au volant de mon Chevrolet, j'ai découvert la campagne de Joliette. Je me levais très tôt le matin, mais j'étais libre le reste du temps pour étudier, jouer de la musique et enseigner au collège pré-universitaire où je poursuivais mes études de philosophie.

Je pensionnais à nouveau chez mon frère Antoine.

La déclaration d'amour

Quelques semaines plus tard, Jeanne Vanier m'a téléphoné. Elle voulait me voir.

Je me rendis chez Berthiaume.

Jeanne était en larmes.

« Qu'est-ce qui se passe? lui ai-je demandai, tout surpris.

- Je ne suis plus capable de manger, de dormir, dit Jeanne.
- Mais pourquoi?

— Je m'ennuie depuis que tu es parti. Je suis en amour avec toi! me lança-t-elle, l'œil larmoyant, le visage tiré.

- Pas tant que ça? » ai-je dit.

Jeanne se mortifiait. Elle ne vivait plus depuis que j'avais quitté les Berthiaume.

J'étais profondément touché par ses aveux. J'ai décidé de me marier. J'avais 26 ans.



Le mariage

On ne s'est même pas fiancés. Ça ne servait à rien d'étirer l'attente. Jeanne n'en souffrirait que davantage.

Notre mariage a été célébré le 7 juillet 1937 à l'Église St-Viateur d'Outremont.

« Jeanne Vanier, est-ce que vous acceptez de prendre pour époux Aimé Bastien, promettez de lui être fidèle, lui jurez obéissance et amour, pour le meilleur et pour le pire, jusqu'à la fin de vos jours? »

— Oui , dit Jeanne.

— Aimé Bastien, acceptez-vous de prendre pour épouse Jeanne Vanier, promettez de lui rester fidèle et d'en prendre soin jusqu'à se que la mort vous sépare? »

Je ne dis rien. J'ai hésité. J'ai regardé Jeanne attentivement et j'ai enfin dit oui.

On a célébré la noce chez les Berthiaume. Toute ma famille, sauf Édouard, assistait à la fête : mon père, revêtu d'un vieil habit, Antoine, l'aîné, avec sa femme Florence, Cécilien, devenu docteur en musique après avoir abandonné la vie de missionnaire, Hermine et Irène, étudiantes en sciences infirmières à l'hôpital Ste-Justine, et Raymond, en congé de l'Institut Nazareth, où il avait été placé en bas âge après être devenu aveugle.

Nous sommes partis en voyage de noces au lac Paquin, dans la résidence d'été des Berthiaume, avec le coupé de Marie Berthiaume. Pendant quinze jours, nous avons flâné, mangé, dormi. C'étaient de vraies vacances, les premières de ma vie. J'étais marié : j'allais enfin m'installer, avoir un chez moi, moi qui errait depuis la mort de maman de pension en pension.

À mon mariage, j'étais puceau, mais je connaissais les choses de l'amour. J'avais mis la main sur un livre, *Le droit à l'amour pour la femme*, écrit par un avocat français, un dénommé Petitjean, qui décrivait avec menus détails ses aventures avec sa bonne. L'avocat avait fini ses jours en prison parce que ses aventures extra-conjugales l'avaient amené à coucher, sans le savoir, avec sa propre fille illégitime. Il s'agissait d'une histoire vraie et, ma foi, fort éducative.

Comme il se devait, ma femme Jeanne, âgée de 31 ans, était pucelle; nous avons choisi de faire la chose progressivement, en douceur. Nous avons mis un mois entier à accomplir l'acte intégralement.

Un ami mal informé sur l'amour a mis sept ans à déflorer son épouse, Albert n'avait aucune instruction et ignorait tout de la sexualité. Il répandait sans doute sa semence en se frottant contre sa femme. Mais cette méthode ne sied guère à qui veut fonder une famille. Après sept ans d'infertilité, Albert et sa femme firent une visite chez le médecin de famille. Sa femme allongée sous la lumière, le médecin a montré à Albert le sexe féminin.

« Regarde comme c'est bien fait, a insisté le médecin. C'est ici que tu introduis ton pénis ».

La leçon a porté fruit : Albert et son épouse eurent quatre beaux enfants forts et intelligents.

Ainsi se passait la vie dans le temps où tout était caché.

La vie continue

Au retour de notre voyage de noces, nous nous sommes installés, Jeanne et moi,

sur la rue Christophe Colomb.

Jeanne était le genre de femme que j'aimais. Elle était réservée, douce, simple, tout en étant très ouverte. Elle n'avait pas fait son cours classique mais c'est peut-être pour cette raison que nous pouvions nous compléter au lieu de nous confronter en d'éternelles discussions.

Nos rapports d'époux demeuraient basés sur le respect et le gros bon sens. Il était hors de question que Jeanne continue à travailler. Elle avait déjà travaillé quinze ans au service des Berthiaume et un repos lui serait certes salutaire. Nous avons donc attendu deux ans avant de fonder une famille.

Je continuais à livrer les journaux à Joliette six matins par semaine; le soir, je jouais de la trompette à l'hôtel Lapointe de St-Jérôme avec l'orchestre de Bob Séguin. Dans le jour j'étais libre de poursuivre mes études et de donner des cours privés. J'avais en quelque sorte une vie bien remplie.

Après un an, nous avons déménagé sur la rue des Carrières, où est né notre premier enfant le 18 mai 1939, après deux ans de vie commune. Nous avons baptisé notre fils aîné Jean-Paul.

Jeanne s'épanouissait dans sa maison et se révélait une mère formidable. Comme j'étais souvent absent de la maison, je sentais que ma famille était en sécurité avec ma femme et je poursuivais mes activités en assumant ma responsabilité de pourvoyeur comme c'était de mise à l'époque.

Un an après la naissance Jean-Paul, nous avons déménagé sur la rue St-Charles, à Ahuntsic; notre deuxième enfant est né le 28 juin 1940 : c'était Aline.

Puis nous avons déménagé à St-Paul de Joliette, dans la première maison que j'ai construite avec l'aide d'un menuisier, sur un terrain sis au bord de la rivière Ouareau.

Notre troisième enfant, Marguerite, est né à St-Paul de Joliette, le 18 août 1941. Nous menions une vie paisible et riieuse au bord de la rivière Ouareau quand la guerre de 1939-1945 a bouleversé notre vie.

L'industrie de guerre

Le Canada a participé activement à la guerre de 1939 : le gouvernement a réquisitionné toutes les ressources du pays pour l'industrie de guerre. L'essence et les camions neufs étaient rationnés et le transport privé devenait de plus en plus

compliqué. J'ai dû abandonner mon contrat de livraison de la Presse à Joliette.

Sans emploi et avec trois enfants à charge, j'ai cherché du travail là où j'avais le plus de chance d'en trouver : comme machiniste dans la fabrication de matériel de guerre. Mais voilà : je n'avais aucune expérience dans ce métier spécialisé.

Mon coffre d'outils à la main, je me présentai tout de même par un beau matin à la Canadian Locomotive Work pour solliciter un emploi de machiniste. La Canadian Locomotive Work fabriquait des locomotives mais avait obtenu un contrat de General Electric pour fabriquer des obus.

Monsieur Clark, un Irlandais qui chiquait, m'a reçu en entrevue.

« Avez-vous de l'expérience en outillage?

— Oui, j'ai travaillé chez Delisle à St-Jérôme »

Monsieur Clark décrocha le téléphone et appela chez Delisle.

« Connais-tu un nommé Bastien, Aimé Bastien?

— Ben oui, on a travaillé ensemble à la Presse, pis y'a travaillé chez nous à part ça.

- Il a travaillé chez vous?
- On a un garage mais on a un sous-contrat : on fait des boulons.
- Combien de temps a-t-il travaillé chez vous?
- Cinq ans, quatre-cinq ans. »

Clark a raccroché le combiné.

« Écoute, t'as un coffre à outils au moins?

- Ben sûr, j'suis machiniste!
- Montre-moi ton coffre! »

Clark ouvrit le coffre et étala les outils sur son bureau.

« Jésus-Christ! C'est un marteau de menuisier, ça! C'est pas un marteau de machiniste! »

Je regardai le marteau : j'avais oublié à la dernière minute que le marteau du menuisier est différent du marteau du machiniste.

« J'ai oublié le marteau chez mon frère, m'excusai-je.

Oui, oui, oui, pis t'as travaillé cinq ans en outillage? »

J'étais confus; ma petite mise en scène avait des ratés. Je m'étais arrangé avec mon ami Delisle pour qu'il raconte que j'avais de l'expérience en outillage. Puis je m'étais procuré deux livres sur l'outillage, dont *The Tool Maker*, édité par Ford, pour étudier les grands principes de l'outillage. Mais Clark avait décelé ma ruse.

Il décida alors de me mettre à l'épreuve.

« Bon, va donc m'aiguiser ce ciseau-là sur l'affûteuse! »

J'étais nerveux mais je jouais le gars sûr de lui.

J'ai démarré la machine. Puis j'ai trempé le ciseau dans l'eau, tel que je l'avais lu dans les livres, mais j'ignorais l'angle à donner à l'affûteuse. Mon inexpérience devenait flagrante.

J'ai exécuté la tâche et j'ai échoué : l'angle n'était pas correct, ou j'ai affûté trop longtemps, mais le ciseau était brûlé.

« Cinq ans tu me dis? ajouta Clark en examinant le ciseau. T'es un menteur! »

Tout était perdu.

« Écoutez Monsieur, lui dis-je en déposant mes deux livres sur la table, je connais la théorie, j'ai des mathématiques, de la physique aussi. Si vous me gardez, dans une semaine d'ici je vais vous en montrer. Vous allez voir : vous, vous n'avez pas la théorie. Moi, j'ai étudié à l'université.

- Toi tu vas m'en montrer dans une semaine? Ben voyons!
- Oui, je vais vous montrer des choses que vous ne connaissez pas!

— Bon, t'as du front. Je te garde. Mais viens m'en montrer dans une semaine, sinon c'est dehors. As-tu compris?

- J'accepte » ai-je répondu.

Il m'a gardé.

J'ai quitté le bureau en sueurs. J'étais stressé mais joyeux. J'avais convaincu un homme de m'engager, sans expérience, dans un métier spécialisé.

« Tu vas commencer par nettoyer les obus quand ils sortent de la presse. Tu vas pouvoir te familiariser avec ce qui se passe dans l'usine. Après, on verra! »

Les obus étaient fabriqués à partir de cylindres rougis puis pressés pour leur donner la forme d'une ogive. Avec une masse, je débarrassais l'obus des débris de métal produits par le pressage. C'était un travail de bras mais j'étais content de faire ça. Il fallait bien que je commence quelque part; par ailleurs, le travail physique ne m'a jamais rebuté. J'ai toujours cherché l'équilibre entre le travail manuel et le travail intellectuel.

Le lendemain, Clark m'apostrophe :

« Il y a un boulon dont la tête est cassée et on ne peut pas le dévisser. Prends un poinçon pour essayer de le dévisser. »

Je savais comment faire ça. J'ai pris le poinçon et j'ai réussi à dévisser le boulon. Puis j'ai mesuré le boulon : je découvrirais peut-être pourquoi il refusait de sortir de l'écrou. Le boulon avait 11.5 filets au pouce. Tiens, tiens, c'était la seule mesure avec une demi.

J'allai voir Clark pour lui montrer le boulon de 11.5 filets.

« Voyons, ça n'existe pas des demi-mesures » me dit Clark.

J'allai au magasin de l'usine pour demander un boulon de 11.5 filets et je revins au bureau de Clark avec l'inspecteur.

« Comment t'as trouvé ça? me demanda l'inspecteur.

- Avec mon micromètre, Monsieur Clark.
- C'est quoi ton c.v? me demanda-t-il tout de go.
- J'ai un bacc ès arts.
- Ah ben, moi qui me cherche un adjoint! » a répliqué l'inspecteur.

Clark assistait à la scène, ébahi.

Le jour suivant, j'étais nommé inspecteur junior avec une augmentation de salaire. Clark n'en croyait pas ses oreilles.

Une semaine plus tard, il vint me voir; il demeurait sceptique et voulait me tester.

« Bastien, l'inspecteur, viens icitte! me lança-t-il. On a reçu une machine de Suisse et on a du trouble. T'es un inspecteur, à c't'heure, tu dois savoir comment nous sortir du pétrin! »

J'allai de ce pas voir la machine suisse : un machiniste s'affairait justement sur l'engin.

« Je mets des millièmes de pouce pis ça marche pas pantoute. Regarde le morceau que ça donne!

- C'est certain que c'est pas bon, lui dis-je.
- Pourquoi?

— C'est des millimètres que tu dois mesurer, pas des millièmes de pouce. Les Suisses utilisent le système métrique »

Clark me dévisageait avec incrédulité. Il fit venir l'inspecteur en chef.

« Monsieur Bastien a raison » dit-il.

Puis, s'adressant au machiniste, il rajouta :

« Ça va te prendre un inspecteur pour surveiller ton ouvrage. Tu fais un morceau et tu le fais inspecter. Avec le rapport de l'inspecteur, tu pourras faire d'autres morceaux. »

Une fois de plus, la théorie l'emportait : grâce à mes études, j'ai empoché une autre augmentation de salaire. L'inspecteur en chef m'a félicité :

« Continue, ça va bien mon gars. Tu vas tout le temps trouver le trouble! »

Ma carrière d'inspecteur était lancée.

J'aimais mon travail mais la Canadian Locomotive Work était une usine sombre et poussiéreuse. Je surveillais les annonces pour tenter d'améliorer mes conditions de travail. C'est ainsi que je me retrouvai à Canadair, qui fabriquait pendant la guerre

des avions amphibies, les PBY; ces avions pouvaient atterrir sur la terre ferme ou amerrir sur l'eau et étaient très populaires pendant la guerre.

L'inspection des avions présentait un défi très captivant. Les PBY avaient 100 pieds d'envergure (d'un bout à l'autre des ailes). Le montage de cet avion s'effectuait à partir d'une ligne imaginaire horizontale longue de cent pieds, suspendue sur toute sa longueur à six pieds du sol, avec une tolérance de dénivellation de deux millièmes de pouce. Quelque soit l'endroit où on prenait des mesures, la ligne imaginaire devait, en tout point de sa longueur, se trouver à six pieds plus ou moins deux millièmes de pouce du sol.

Les matrices, qui servaient à localiser et à supporter les pièces de l'avion, étaient montées sur des échafauds installés tout au long de la ligne imaginaire. Le moteur de l'avion était posé en plein centre et graduellement, le montage de l'avion s'effectuait à partir de la ligne centrale « tracée dans le beurre ».

Comment donc travailler avec une ligne imaginaire si longue et si parfaite?

En prenant des mesures à répétition, jusqu'à ce que l'imaginaire devienne aussi tangible qu'une mesure réelle.

J'étais le visionnaire de la ligne imaginaire. J'étais responsable de la qualité des travaux et on m'appelait à chaque trou percé, que je mesurais pour qu'il soit aligné correctement. Mais un problème survint : au fur et à mesure que le montage de l'avion progressait vers le centre, la dénivellation augmentait : près du centre de la ligne, là où serait posé le moteur, la dénivellation atteignait 3 millièmes de pouce. Or, la dénivellation admise était de deux millièmes de pouce. Quelque chose clochait.

Je répétais mes mesures : mesurée depuis chaque extrémité de l'avion, la ligne était droite. Il n'y avait aucun doute là-dessus. Mais le centre de la ligne imaginaire était dénivelé. Je soupçonnais le plancher d'être la cause du problème.

« Prouve-nous que tu as raison! » me dit le patron.

Pour tout refaire les mesures, j'avais besoin d'aide. Le dimanche suivant, nous étions quatre hommes à faire des mesures en temps supplémentaire.

On a mesuré minutieusement le plancher : il était croche. Et la dépression du plancher correspondait au centre de l'avion, là où nos mesures montraient un écart inadmissible de trois millièmes de pouce.

À partir de cette constatation, il a fallu tout reprendre les mesures de la ligne imaginaire en tenant compte de la dépression du plancher.

Mon flair m'a valu une grosse augmentation de salaire et un surnom honorable : Euréka. J'étais devenu « Monsieur Euréka ».

Une décision douteuse

J'aimais mon travail chez Canadair; mais, même surnommé Monsieur Eureka,, je faillis un jour perdre mon emploi : trois avions amphibies vendus à Santa Monica, en Californie, avaient atterri sur le ventre, sans que les roues se déploient pour supporter l'appareil au sol. Les dommages étaient considérables et la réputation de Canadair fortement écorchée.

Le train d'atterrissage situé sous le ventre de l'avion était actionné par un mécanisme hydraulique et moi, quand on m'a demandé pourquoi les roues du PBY ne s'étaient pas déployées, j'ai avoué que je connaissais la cause de l'accident.

Le boîtier et les roues du train d'atterrissage étaient fabriqués hors de l'usine par un sous-contractant. Lorsque nous avons reçu les boîtes hydrauliques de ce sous-contractant, je les ai inspectées : elles n'étaient pas conformes au dessin de l'ingénieur et je les avais rejetées. J'en avais avisé l'inspecteur chef.

« Monsieur, la tige mobile qui actionne le déclencheur est en acier chromalibdénum chromé au lieu d'être en acier inoxydable; la tige chromée s'écaille et rouille et le mécanisme hydraulique ne fonctionnera plus. »

L'inspecteur décrocha le téléphone pour parler au sous-contractant qui avait fabriqué la tige.

« As-tu vu la dernière commande que tu nous a apportée? demanda-t-il à son interlocuteur. Les tiges ne doivent pas être chromées mais faites en acier inoxydable. Mon inspecteur les rejette. »

L'interlocuteur se défendit comme il pouvait à l'autre bout de la ligne, puis l'inspecteur raccrocha.

« Écoute, me dit-il, c'est mon frère qui a fabriqué les tiges des boîtes hydrauliques. Il s'est trompé. Ce n'est sûrement pas grave, tu n'as qu'à les accepter .

— Je ne les laisse pas passer, je suis désolé. On va avoir des problèmes si on laisse passer ça.

— Écoute : ne fais pas tant de zèle; je t'ordonne de les accepter. Je suis certain qu'il ne s'ensuivra aucun problème .»

Je saisis mon rapport et écrivis :

Accepté par l'inspecteur chef qui m'a dit de les accepter et qui endosse l'entière responsabilité de sa décision.

Je fis signer mon patron et je quittai son bureau la tête tranquille.

Mais c'est mon numéro d'inspecteur, A-20, qui était estampé sur le rapport d'inspection et sur les boîtes hydrauliques. Je fus donc mis en cause dans l'atterrissage sur le ventre des trois avions amphibies.

« Êtes-vous Bastien? » me demanda l'inspecteur de Santa Monica venu enquêter sur place.

« Oui, je suis Paul Bastien » me suis-je empressé de répondre.

— Sais-tu comment ça va coûter les trois accidents qui se sont produits? 2,400,000 \$ à cause de ta négligence. Et ça va te coûter ton emploi à Canadair! »

Je sortis mon livre d'inspection et répliquai :

« J'ai accepté les roues parce que mon chef m'a dit de les accepter. Regardez! »

Je montrai à l'inspecteur la signature de mon chef qui prenait en charge toutes les responsabilités liées à sa décision d'accepter les boîtes et les tiges chromées.

« Qui est-ce? »

— L'inspecteur chef » ai-je répondu.

Quelques jours plus tard, je reçus une lettre d'appréciation de Santa Monica. Je pouvais garder mon emploi et de plus, j'étais honoré.

Quant à l'inspecteur chef, il a aussi gardé son emploi. Il a sans doute plaidé l'erreur. Mais ce sont surtout ses origines et ses allégeances qui lui ont valu de

conserver son emploi; monsieur était franc-maçon et anglais. Si un canadien-français avait commis la même erreur, il aurait été congédié sans pitié.

J'ai cependant clarifié ma position à mon supérieur : je ne reviendrais jamais sur mes décisions; quand je rejetterais un produit, ma décision serait irrévocable.

Un avion miniature téléguidé

L'emploi d'inspecteur requérait beaucoup de connaissances mathématiques, mais aussi de l'ingéniosité et de la perspicacité. Les problèmes à résoudre n'étaient jamais les mêmes et chacun présentait un défi.

J'arrivais même à inspecter des courbes françaises dessinées sur des plaques d'aluminium limées à la main par des spécialistes et qui donnaient leur forme aux ailes des avions. Les courbes françaises, en forme d'un S très allongé, présentaient un défi à mesurer : elles n'étaient pas des courbes régulières. Je faisais appel à des notions de géométrie pour dessiner les courbes en respectant la tolérance de 5 millièmes de pouce impossible à évaluer à l'œil nu.

Puis, un jour, pour nous distraire de la production de gros avions, nous avons fabriqué un avion miniature en tout point identique au PBY de Canadair. Notre PBY miniature avait six pieds d'envergure et volait : nous y avons incorporé un système de téléguidage tout à fait révolutionnaire en 1945.

Le cœur battant, j'ai assisté au lancement de l'avion miniature que j'avais conçu avec deux collègues de travail. L'avion s'est envolé et les curieux qui assistaient à l'envolée ont applaudi : nous manipulions l'appareil par radio, grâce à l'antenne placée sur sa tête.

Nous étions fiers de notre jouet et la compagnie nous a félicités.

Chez Canadair, on travaillait en anglais. Le personnel de direction était anglophone, de souche juive ou anglaise. Les Canadiens français occupaient surtout les jobs de journaliers. J'étais l'un des rares francophones à avoir accédé à un poste supérieur. On me croyait franc-maçon, mais je ne l'étais pas. J'avais l'emploi que je méritais, c'est tout.

Un jour, la Gazette, le quotidien anglophone de Montréal, a publié la nouvelle suivante :

Un juif accuse le pape d'avoir collaboré avec Hitler et Mussolini.

L'un des juifs qui travaillait dans mon bureau interpella Johnston, l'un de mes collègues :

« Hé! Johnston, as-tu lu la Gazette?

- Non.
- Le pape. Il a collaboré avec Hitler et Mussolini ! »

Johnston répondit :

« Ce damné pape, je vais le tuer de mes propres mains! »

J'entendis clairement la conversation et je répliquai calmement :

« Si tu tues le pape, tu devras d'abord passer sur mon cadavre »

Johnston me regarda. On aurait pu entendre une mouche voler.

Plus un mot.

Le silence.

Mon premier moulin à scie

Malgré les frictions qui pouvaient survenir au travail, le climat était davantage à la bonne entente et à la coopération qu'à la confrontation.

Deux inspecteurs de Canadair, Papineau et Grégoire, sont devenus des amis; on discutait ensemble de nos affaires, de nos projets, de nos rêves.

Nos échanges ont porté fruit : nous nous sommes découverts un intérêt commun pour le bois et avons acheté ensemble un moulin à scie installé sur un grand terrain à St-Janvier, dans les basses Laurentides.

Le moulin était actionné par un vieux moteur diesel à un cylindre, une véritable antiquité : on allumait l'engin en rougissant par le feu une tige de métal que l'on introduisait dans une section du moteur où tombaient des gouttes de diesel : au contact de la tige rougie, les gouttes de diesel explosaient et le moteur se mettait en marche avec moult bruits et pétarades apocalyptiques.

Grégoire, le plus vieux de nous trois, sciait le bois que les bûcherons nous

amenaient ou nous vendaient. On se relayait de sorte que l'un de nous trois soit toujours présent sur le chantier de sciage. Outre le sciage, il fallait trier, empiler le bois.

Notre aventure a duré un an. L'aîné du trio, Grégoire, a pris sa retraite de Canadair et a acheté mes parts et celles de Papineau. Il s'occuperait désormais du moulin à plein temps.

Comme j'avais aimé l'aventure du sciage de bois, j'ai acheté seul un autre moulin à scie portatif, que j'ai installé sur un chantier à Ste-Anne des Plaines où on m'avait octroyé un contrat de sciage.

J'ai alors engagé un homme de 80 ans, un scieur d'expérience, pour actionner le moulin. C'est de cet homme que j'ai appris, par inadvertance, le secret des scieurs.

Ce secret, un authentique mystère transmis de père en fils, était sans doute le secret le mieux gardé à cette époque où l'homme, plutôt que la machine, manœuvrait la scie. Il s'agissait de l'angle à donner à l'axe de la scie qui découpe les billots. La scie devait entamer le bois avec un petit angle de dénivellation pour que la coupe soit réussie.

Quand mon employé de 80 ans ajustait sa scie, il nous chassait loin du moulin afin de protéger son secret. En revenant près du moulin après l'ajustement, j'ai calculé, grâce à la trigonométrie, l'angle de la scie en me basant sur la longueur du chariot. Ça donnait 1/16 de pouce au pied.

Mon scieur s'est fâché quand je lui ai révélé l'angle qu'il avait mesuré.

« T'as triché! m'a-t-il lancé.

- Mais non; je n'ai fait que calculer, c'est tout!
- Moi, ça m'a pris vingt ans pour découvrir ce secret-là » me dit-il, furieux.

Le contrat de sciage de Ste-Anne des Plaines a duré un an : on a découpé sept cent billots, puis j'ai vendu le moulin.

Un moulin à scie à Lachute

Mon contrat à Ste-Anne des Plaines terminé, j'avais de l'expérience et je connaissais désormais le fameux secret des scieurs : je pouvais désormais scier par moi-même.

Je me suis procuré à Terrebonne un moulin doté d'un vieux moteur Buick six cylindres. Le tout pour 300 \$.

Le moulin était placé sur un terrain exposé à tout vent depuis trois ans, enseveli sous la neige l'hiver, cuit par le soleil l'été. J'ai réussi à faire démarrer le moteur après avoir remplacé la batterie et les bougies, nettoyé le carburateur et versé du gaz dessus.

Le moteur tournait bien : j'étais satisfait.

J'ai amené le moulin sur une terre à bois d'un mille carré, achetée à Lakefield, à quelques milles de Lachute et j'ai engagé deux bûcherons pour bûcher le bois que je scierais et revendrais avec profit. L'un des bûcherons s'appelait Roland. Il insista auprès de moi pour que j'engage aussi son oncle, un dénommé Guitard, un homme costaud et expérimenté dans la coupe de bois. J'étais d'accord.

Les hommes étaient des déserteurs qui s'étaient réfugiés dans le bois pour éviter la guerre. En ce temps-là, c'étaient les seuls hommes disponibles pour travailler. Pendant la semaine, mes hommes coupaient du bois et l'empilaient près du moulin. Ils étaient payés 10\$ du mille pieds scié, une somme rondelette à l'époque. Je me pointais à Lakefield le jeudi soir pour payer mes hommes et scier les billots pendant le week-end.

Pendant les deux premières semaines, tout a marché rondement. À la troisième semaine, je suis arrivé comme d'habitude au chantier en gravitant avec mon camion le petit chemin étroit et verdoyant qui menait à la terre. En stationnant mon camion, j'aperçus Roland qui frappait avec rage son oncle étendu par terre. Il lui labourait les côtes avec ses lourdes bottes de chantier et l'oncle rossé gisait sur le sol sans plus se défendre.

Je débarquai du camion en courant.

« Qu'est-ce que tu fais là, Roland, t'es en train de tuer ton oncle!

— Euh...euh...Mettez-moi pas... Ôtez-vous de là que je le rachève! » dit Roland, la voix pâteuse. Ses yeux exorbités projetaient un regard terrifiant.

« Roland, si tu fais ça, ton contrat est fini. Compris? Tu lui as donné une volée et tu lui as certainement cassé des côtes. Laisse-le comme ça. Il en a assez. Il a eu sa claque. C'est ça que tu voulais? Fais-en pas plus. Laisse-moi faire à c't'heure » lui dis-je d'un ton ferme.

Je soulevai son oncle pour l'embarquer dans le camion.

« Où que vous allez? demanda Roland, la bave sur les lèvres.

- Je l'amène à l'hôpital. Il va mourir c't'homme-là. Comprends donc : vas-tu être mieux avec un meurtre sur le dos? Ça n'a pas de bon sens. Laisse-moi faire!
- Oui mais, faut pas que la police le sache » dit Roland, apeuré.
- La police le saura pas. J'm'en vais directement à l'hôpital. Je vais dire que c'est un accident qu'il a eu, qu'un billot lui a rentré dans le corps !
- Certain? dit Roland en me défiant du regard.
- Roland : est-ce que je t'ai déjà trompé moi?
- Non.
- Bon, laisse-moi faire! »

Je repris la route et me rendis à Lachute, au cabinet du médecin de la place.

« Côtes cassées? me demanda ce dernier.

- C'est un accident qu'il a eu dans le bois, lui dis-je.
- Je ne vous connais pas, vous! me dit le docteur d'un ton suspicieux.
- J'ai une terre à bois à Lakefield. Cet homme travaille pour moi.
- Couche-le la-dessus : je vais revenir » dit le médecin.

J'aidai l'oncle à s'allonger sur la table d'examen.

Le docteur revint et se mit à examiner soigneusement l'oncle blessé. Il me posait toutes sortes de questions, me faisait parler de l'accident.

Soudain, la police surgit dans le bureau.

Le médecin avait appelé la police : il n'avait pas le choix.

« Écoute, me dit-il, j'étais obligé d'appeler la police; c'est un cas d'hôpital. Je touche pas à ça. Excuse-moi . »

En fait, il a probablement pensé que c'était moi qui avait battu l'oncle.

La police a commencé son interrogatoire.

« Qui a fait ça?

- Ben... Roland! ai-je répondu.
- Roland qui?

Je donnai le nom du coupable. Le policier répliqua :

— Ça fait quatre mois qu'on cherche ce gars-là. Il a déjà trois causes contre lui. Aie! On a le fameux Roland, dit-il à son confrère. Il va y goûter. Où êtes-vous? ajouta-t-il en se tournant vers moi.

- Je ne suis pas supposé vous rapporter ça! dis-je au policier.

— Que tu le dises ou pas, on va te suivre, répondit le policier. Ne t'inquiète pas même s'il finit par le savoir. On va le coffrer; tu peux être tranquille! »

Les policiers m'ont suivi jusqu'à la terre. J'arrivai en premier et allai trouver Roland.

« Roland, ton oncle a quatre côtes cassées et il fallait qu'il aille à l'hôpital. J'ai pas averti la police.»

Mais pendant que je lui parlais, les deux policiers sont arrivés.

« Comment ça va, Roland? » demanda l'un d'eux.

- Mon hostie de tabarnak! cria Roland en me regardant.
- Fais pas le fou, aggrave pas ton affaire! lui dis-je.

Les policiers l'amenèrent; il me dévisageait d'un air menaçant.

Je dis à l'oncle que j'avais ramené de l'hôpital :

« Ils vont le coffrer!

— Ils disent toujours ça. Gages-tu qu'il va revenir? commenta l'oncle avec découragement.

— Ben voyons! Moi, de toute façon, j'vends toute l'affaire. J'veux plus rien savoir!

— Pis moi, j'ai pas une maudite cenne, rajouta l'oncle. Est-ce que je pourrais faire quelques billots? J'ai besoin d'un peu d'argent!»

Comment a-t-il trouvé le courage de travailler?

Il en arrachait; et moi, j'avais la cuisse blessée par un clou de six pouces que je m'étais enfoncé quelques jours auparavant.

On a scié pour 80\$ de bois. On a chargé ça dans le camion pour l'amener à Lachute. Puis on est revenu au chantier prendre nos affaires.

Roland était là, une hachette à la main et un revolver dans l'autre main.

Un autre de ses oncles l'accompagnait, le frère de celui qui avait été battu.

« Ça n'a pas de bon sens, dis-je à Roland. Qu'est-ce tu veux? »

Roland, passablement dégrisé, répondit :

« Je me calme à une condition!

- Quelle condition? lui demandai-je.
- Que tu me donnes de l'argent!
- Tu as déjà été payé! lui dis-je.

— Donne-moi de l'argent pis je sacre mon camp, ou ben on va continuer à faire du bois, toi, mon oncle, pis moi! insista Roland.

- Je vends la terre et tout l'équipement. C'est fini, fini, fini!
- Donne-moi de l'argent! répéta Roland.
- C'est pas correct! » dis-je.

Il avait la hache et son revolver dans les mains.

« Je suis cassé. Tout ce que je peux te donner, c'est un chèque. »

Je n'avais pas le goût de discuter avec lui; je voulais m'en débarrasser au plus sacrant!

« Je vais le prendre! » dit Roland.

Je lui ai donné un chèque de 100\$, une somme équivalente à 1000\$ aujourd'hui.

J'ai mis la terre et le moulin en vente. Mais une quinzaine plus tard, alors que j'étais absent de la maison, Roland et un de ses acolytes se sont introduits dans ma maison de St-Léonard en forçant la serrure de la porte d'en arrière.

Ma femme a eu peur.

« Si vous partez pas, vous allez avoir un mauvais quart d'heure! a t-elle dit aux deux hommes. Vous êtes mieux de vous en aller. Si vous avez quelque chose à demander à mon mari, appelez-le. Il va vous répondre mais appelez-le! »

Ils sont partis.

Ils voulaient avoir la caméra que je leur avait montrée lorsqu'ils travaillaient au chantier. Mais ma femme ne s'est pas laissée impressionner. Elle se demandait toutefois s'ils allaient un jour me laisser en paix.

Finalement, on a plus jamais entendu parler d'eux.

La bombe explose à Hiroshima

La guerre s'est terminée après le lancement de la bombe nucléaire sur Hiroshima le 6 août 1945. Cent quarante milles japonais sont morts sur le coup. Des milliers d'autres sont morts des séquelles des rayons nucléaires dans les années qui ont suivi.

J'étais choqué. Le nucléaire, c'est la destruction de l'atome, qui est l'unité structurale de tout ce qui existe dans le monde. La désintégration de l'atome se fait en chaîne : quand ça commence, il n'y a rien pour l'arrêter. C'était pour moi le commencement de la fin.

Avant sa mort, Einstein lui-même a dit regretter d'avoir résolu le problème de la fabrication de la bombe atomique; il avait réalisé que l'homme allait s'en servir pour se détruire.

Quand la guerre a pris fin, Canadair a cessé de fabriquer les avions amphibies et j'ai perdu mon emploi d'inspecteur « B » payé 0,80\$ l'heure. On a démantelé la charpente des matrices et l'équipe a été dissoute.

C'est l'économie de guerre qui faisait vivre Montréal. Une fois la guerre terminée, ce fut la déroute. Commencèrent alors les années noires.

Les années noires

À la fin de la guerre, ce fut la débâcle : il n'y avait plus d'emplois à Montréal. Je demeurais à St-Léonard où mes quatrième, cinquième et sixième enfants étaient nés : Roland, né le 13 septembre 1942, Louis le 12 novembre 1943 et Hélène, le 25 mars 1945.

J'avais des bouches à nourrir et il fallait que je travaille.

On demandait un homme pour creuser et installer des réservoirs d'essence souterrains pour les stations-services dans la rubrique d'emploi de la Presse. Je me présentai.

« As-tu de l'expérience? » me demanda un gros homme en chemise sombre.

- J'suis capable de donner un coup sur la pelle! lui dis-je.
- C'est quoi ton background? demanda encore l'homme obèse.
- Bah! écris B.A.
- T'as travaillé pour British American?

— Ah, laisse faire, passe-moi une pelle que je me mette au travail! » laissai-je tomber sans plus d'explications.

Je pelletais et j'étais en sueur. Il fallait creuser un immense trou pour loger un réservoir de la compagnie Esso. Deux ou trois autres gars piochaient avec moi la terre rocheuse.

L'inspecteur de la compagnie se présenta pour inspecter nos travaux.

« Monsieur Bastien, qu'est-ce que vous faites là ? s'exclama-t-il.

C'était l'un de mes anciens étudiants de l'école pré universitaire.

« Comme tu vois, je travaille au pic pis à pelle » lui répondis-je d'un ton badin.

- Ça n'a pas de bon sens, pas de bon sens! répéta-t-il.

— Ben c'est comme ça. Faut pas arrêter de travailler, pis y'a pas d'ouvrage nulle part. Alors c'est ça, jusqu'à nouvel ordre!

- Ah ben, j'vas vous sortir de là!

— Non. Non, non, je vais me sortir tout seul, inquiète-toi pas! » lui répondis-je.

Moi, j'étais heureux de travailler; je savais bien que cet emploi était temporaire et qu'il n'y avait pas de quoi s'affoler.

Mais mon ex-étudiant s'en est mêlé. Il est allé plaider ma cause auprès de mon employeur. Après quinze jours, le contremaître de la compagnie est venu me voir.

« Veux-tu remplacer l'assistant-chef?

— Ben certain! » ai-je répondu.

Le travail au pic a fini là. Mon patron trouvait bien comique qu'un gars au pic et à la pelle devienne son assistant du jour au lendemain. Car voilà que j'avais désormais des problèmes mécaniques à résoudre. Je dessinais des cercles parfaits sur des blocs avec mon équerre et mon compas. L'affûteur pouvait par la suite tailler le bloc pour en faire un hexagonal parfait.

Tout allait bien mais le travail ne présentait pas de grands défis à résoudre et je cherchais un emploi plus intéressant. Quelques semaines se sont écoulées et on m'a demandé de remplacer le contremaître qui partait. J'allais accepter quand on m'appela pour un emploi de statisticien que j'avais sollicité au bureau des statistiques du gouvernement fédéral.

Les conditions étaient alléchantes : on n'offrait qu'un emploi de quelques mois mais je me suis dit qu'une fois à l'emploi du gouvernement, il serait facile d'y décrocher d'autres contrats.

J'ai donc œuvré comme statisticien pendant quelques mois. Mais à la fin de mon contrat, mon rêve de fonctionnaire s'est écroulé : je n'ai pas trouvé à me nicher dans la fonction publique. J'ai consulté la Presse : on offrait des contrats à des routiers. Qu'à cela ne tienne : je me suis acheté un vieux camion pour charrier du sable et de la roche.

Mais le camion ne fonctionnait pas bien. À chaque déversement, la boîte restait coincée. Je m'en suis débarrassé pour m'acheter un camion de deux tonnes, sans boîte, au coût de 300\$. Je transportais du ciment, des matériaux de construction pour des compagnies telles que Lasalle Builder, sur la rue Beaubien. Mais ce n'était pas payant. Il n'y avait pas assez d'ouvrage.

Je suis alors allé travailler dans l'asphalte à St-Henri avec les Noirs et les Polonais.

Je me rendais sur les chantiers à quatre heures du matin avec mon vieux camion pour allumer le four qui réchauffait l'asphalte durcie pendant la nuit. Mon vieux camion n'avait plus de freins et les portes s'ouvraient toutes seules mais j'arrivais à l'heure; j'étais fiable, jusqu'au matin où mon camion a pris feu dans le tunnel Wellington. Je crois que je ne me suis jamais senti si misérable.

Quand j'ai vu les flammes surgir du capot, j'aurais dû me sauver et laisser flamber le camion. Mais j'avais peur que quelqu'un arrive dans le tunnel et emboutisse le camion en flammes. Comme je ne pouvais plus avancer, j'ai ouvert le capot et j'ai éteint le feu avec des chiffons de fortune. J'aurais pu péter comme un coq mort. Mais j'ai contrôlé le feu avant qu'il n'atteigne le réservoir d'essence. Ouf!

Ma carrière de camionneur a pris fin abruptement.

Un cochon nommé Crésus

J'ai emprunté 1 000\$ à Marie Berthiaume pour nourrir mes enfants et je me suis lancé dans la fabrication de mannequins et de statues en plâtre et en papier mâché, en association avec un étudiant des beaux-arts que j'avais rencontré, un dénommé Leblanc. Dans ma cour à St-Léonard, j'avais un garage que j'ai transformé en atelier. Puis, j'ai demandé à Leblanc de concevoir un moule pour fabriquer des cochons, en m'inspirant de tirelires que j'avais vues aux États-Unis.

Leblanc connaissait bien les matériaux d'art et il a conçu un cochon que j'ai appelé Crésus, du nom d'un riche roi de l'histoire antique. Notre devise était :

Tu vas devenir riche comme Crésus en mettant tes cennes dedans.

J'ai aussi appelé mon entreprise Crésus et j'ai engagé un vendeur. Les commandes de cochons s'empilaient et tout allait bien. Leblanc fabriquait également des mannequins pour mettre dans les vitrines des magasins.

Tant qu'à faire des affaires, aussi bien les faire comme il faut : je me suis inscrit à des cours de comptabilité par correspondance auprès d'IBM, une compagnie d'envergure internationale.

Je continuais à donner des cours privés à des étudiants en difficulté; j'ai aussi commencé ma carrière de conférencier en hygiène naturelle à l'Académie Christophe Colomb. Chaque mois, j'expliquais les règles de l'hygiène naturelle à des auditoires intéressés au végétarisme et au jeûne.

Le domaine de la santé m'intéressait toujours car j'étais un survivant que la nature avait sauvé. En 1947, lors d'un voyage au Mexique chez mon frère missionnaire Édouard, j'ai visité Herbert Shelton au Texas. J'avais bien hâte de rencontrer l'homme qui m'avait confirmé les bienfaits de la voie naturelle.

Shelton ne m'a pas déçu. Malgré sa grande science, il s'est montré d'une grande simplicité. Bien que végétarien, il avait la stature des Texans friands de bifteck; il était un homme costaud muni de grandes mains, chauve, avec une vue très aiguisée. Je lui ai raconté que j'avais dévoré ses livres et qu'au fond, il n'y avait aucune contradiction entre la médecine conventionnelle et ses écrits.

« Pourquoi? me demanda-t-il.

— Guyton, un auteur fort prisé par la gent médicale, dit carrément que les médicaments détruisent le système immunitaire qui est notre système de défense. On n'a alors plus rien pour se défendre et on peut attraper toutes sortes de maladies. »

Shelton souriait; il m'a invité à suivre ses cours à l'institut qu'il avait mis sur pied.

« Je viendrai prochainement jeûner chez vous! » ai-je confirmé.

Mon voyage au Mexique m'a emmené chez Édouard, mon frère malade, inquiet de ne pouvoir poursuivre son œuvre. Il fumait comme une cheminée et était broncho-asthmatique; il ne mangeait que de la viande, en prétextant que les fruits « c'est pour les oiseaux ».

J'étais triste de voir Édouard dans un tel état. Mais il ne voulait rien entendre de mes conseils sur la santé. Il voulait de l'argent, pas des prescriptions de fruits et légumes. En fait, il voulait recevoir son héritage à l'avance afin de construire une église et un centre communautaire pour sa paroisse.

Mais Hermine, notre sœur qui gérait les affaires de papa, était catégorique : papa n'avait pas d'argent à léguer, pas même pour les bonnes œuvres de son fils missionnaire.

Édouard m'a alors demandé de lui prêter 1 000\$.

Je n'étais pas capable de lui prêter cet argent; j'avais d'abord à nourrir les miens et j'y arrivais « à la sueur de mon front ».

Pendant toutes ces années où je changeais d'emploi de mois en mois, j'ai toujours

nourri ma famille. Je ressentais une certaine insécurité, comme tout le monde à l'époque de l'après-guerre. Le marasme économique était stagnant et il fallait s'en accommoder coûte que coûte. Mais il y avait toujours du pain sur la table.

Une année, à la veille du jour de l'an, j'ai marché deux milles à pied dans la tempête, m'enfonçant à chaque pas dans la neige, une poche de nourriture sur le dos, pour que mes enfants fêtent l'arrivée de la nouvelle année comme il se doit.

Voir mes enfants heureux et en santé : c'était ma récompense en ces années de grande instabilité.

Espérant toujours améliorer mon sort, je consultais la rubrique de l'emploi à tous les jours dans la Presse.

Ma patience a porté fruit.

Un jour je lus l'annonce suivante :

« Chauffeur demandé, avec classe et distinction, pour famille aisée »

J'appelai au numéro indiqué : c'était la famille du sénateur Raymond, le propriétaire de la compagnie de confitures et de mayonnaise de la rue Panet.

J'ai rencontré l'avocat Jean Raymond, le fils du sénateur, qui gérait l'usine de la famille.

« J'ai déjà des dizaines de demandes pour l'emploi de chauffeur! » me dit-il.

- O.K, je ne vous ferai pas perdre de temps!
- Attends! Décris-moi ton expérience...
- Je suis bachelier ès arts, Monsieur.

— Tiens, tiens, ma mère qui veut avoir un chauffeur avec du standing. Elle aimerait sûrement te rencontrer! »

Avec l'expérience que j'avais acquise chez les Berthiaume, j'étais le candidat idéal pour la famille Raymond.

Je devins donc le chauffeur de Madame Raymond, la mère, une femme diabétique et malade, qui se déplaçait en chaise roulante la plupart du temps.

Le travail était facile et relaxant. Je retrouvais une vieille routine et j'avais du temps pour m'occuper de Crésus, mon atelier de fabrication de tirelires, et de donner des conférences sur l'hygiène naturelle.

Madame Raymond et l'infirmière qui veillait sur elle m'aimaient bien. Je discutais généalogie avec elles, un hobby passionnant que j'avais entrepris.

Le temps passait doucement. Madame Raymond projetait même d'aller passer l'hiver en Floride et de m'emmener avec elle. Son infirmière était toute excitée à la perspective de ce long voyage : je crois qu'elle avait le béguin pour moi. Mais à la veille de partir pour la Floride, en 1951, je lus dans la Presse que la Sorel Industries de Longueuil recherchait des inspecteurs en outillage.

J'ai évidemment présenté ma candidature : on m'a engagé sur le champ.

Les années noires prenaient fin. Une nouvelle vie commençait pour moi.

Un nouvel emploi de machiniste

La Sorel Industries, une propriété de la famille Simard, s'était lancée dans la fabrication de canons à radar pour abattre les avions. Les Simard avaient acheté d'un inventeur suédois les plans et devis à partir desquels ils fabriquaient et assemblaient les canons.

À mon premier jour de travail, on m'envoya explorer l'usine pour que je me familiarise avec les procédés de production.

« Tiens, notre nouvel inspecteur ! » me lança un des machinistes.

— Je fais juste regarder, je n'inspecte pas ce que tu fais ! lui dis-je.

— En tout cas, si t'aimes les problèmes, y'en a pour toi icitte. Y'a un problème qui traîne depuis six mois sur les tablettes, pis y'a pas un maudit chat qui est capable de le régler. Pas même les ingénieurs !

— Qu'est ce que c'est, le trouble ?

— C'est un montage avec un tuyau d'échappement à angle. C'est dessiné correctement sur le papier, mais on arrive pas à le monter en trois dimensions pour avoir cette distance-là du début à la fin du tuyau.

— Je vais regarder ça. C'est assez facile!

— C'est facile?

— Certain. Je vais te faire ton montage. Mais demain.

— Tu vas faire ça toi! » commenta le machiniste.

Je suis allé demander au patron la permission de sortir les dessins de l'usine pour les emmener chez moi afin de les étudier la tête tranquille. Ces plans étaient ultra-secrets mais on a accepté de me les confier.

En fait, pour solutionner le problème, il fallait faire appel à des notions de trigonométrie. On pouvait alors établir l'angle du tuyau d'échappement pour l'intégrer au montage de la pièce. La résolution du problème m'a valu une grosse augmentation de salaire. Ma réputation grandissait.

Je poursuivais toujours la fabrication de cochons et de mannequins dans mon atelier de St-Léonard. Puis, un jour, un commerçant juif de la rue St-Laurent m'a donné deux commandes. En réalité, ce commerçant avait acheté mes mannequins pour en faire des copies; il les avait emmenés chez un artisan qui lui avait fait un moule pour en imiter la fabrication.

Il a eu le culot de me passer une troisième commande qu'il n'a par ailleurs jamais payée.

J'ai décidé de fermer boutique. J'avais un emploi satisfaisant à la Sorel Industries et la fabrication de mannequins ne s'avérait pas très payante.

J'ai en même temps décidé de quitter St-Léonard. Voyager de St-Léonard à Longueuil matin et soir s'avérait long et coûteux.

Ma sœur Hermine m'a offert un loyer dans l'une des maisons de papa. Il y avait deux loyers libres : un beau sept pièces sur la rue Chateaubriand et un autre sur la rue Bordeaux, beaucoup moins propre.

Hermine s'est mêlée de la location : elle a prétendu que je n'avais pas les moyens de gréer le loyer de la rue Chateaubriand; à ses yeux, j'étais un « tout nu ». Elle a donc recommandé à papa de me louer le « taudis » de la rue Bordeaux. À mon grand désarroi, papa a écouté Hermine. C'est mon frère Antoine, avec ses quatre enfants, qui a obtenu le loyer de la rue Chateaubriand.

Moi, bon garçon, j'ai cédé : je ne voulais pas de chicane de famille. J'avais une famille de sept enfants à nourrir : Pierre, le bébé, était né le 1er juillet 1947. Je n'arrivais pas à prendre le dessus pour m'acheter une maison et me fixer pour de bon.

J'ai travaillé de nuit pendant quelques mois à la Sorel Industries. J'arrivais du travail à 7h du matin. Quand tous les enfants étaient partis pour l'école, je me couchais.

Quinze minutes plus tard, le voisin d'en haut commençait à jouer de l'accordéon en tapant du pied juste au dessus de mon lit.

C'était horrible. J'ai passé des journées entières sans dormir. Et je maudissais le sort qui m'avait fait échoir dans ce taudis.

Une bonne journée, j'apostrophai mon patron :

« Monsieur, est-ce que je peux prendre des parts dans la compagnie ?

— Mon Dieu! Quelle idée!

— J'suis décidé. Je veux que vous preniez 4% de mon salaire à chaque semaine. Gardez-le, gardez aussi les intérêts, jusqu'à ce que mon contrat se termine .

— Et si ton contrat dure longtemps ?

— Pas d'importance! » lui dis-je.

J'achète la maison sur la rue Quintal

J'ai travaillé à la Sorel Industries jusqu'en 1956. J'y ai relevé de bons défis; l'un de mes exploits fut de sauver la vente de dix-sept canons que l'acheteur américain avait retournés en prétextant qu'ils comportaient une erreur de dimension.

Cet acheteur prétextait qu'un angle des canons ne correspondait pas au plan de fabrication. Je fis la démonstration que la tolérance admise, ainsi que le montage final du canon, étaient conformes au plan établi et que l'acheteur n'avait aucune raison de retourner les canons.

La direction de l'usine m'a félicité pour cette démonstration.

Mais à la fin du contrat, la Sorel Industries a démantelé son usine à canons. J'ai moi-même mis la clef dans la porte de l'usine et je suis allé chercher le montant de mes économies. Le montant de 4% soustrait à toutes les semaines de mon salaire totalisait 3 000\$.

J'ai empoché l'argent et j'ai décidé d'acheter une maison à Laval-des-Rapides qui était, en 1956, un village tranquille.

L'agent d'immeubles qui avait le mandat de me trouver une maison m'a fait visiter des endroits inhabitables; moi, je recherchais une maison avec une cave sèche et un minimum de trois chambres à coucher.

Il m'a finalement montré la maison de la rue Quintal, qui était flambant neuve et n'avait jamais été habitée. Le plancher était droit et la cave bien finie, tout en ciment.

« Combien d'argent à donner comptant? demandai-je.

— Deux milles dollars et la maison t'appartient! » me dit le vendeur.

La vente était conclue.

J'avais enfin une maison pour loger ma famille; en 1956, Pierre, le plus jeune, avait déjà 9 ans et Jean-Paul, le plus vieux, fréquentait assidûment sa future, Jacqueline Derouin.

Après la Sorel Industries, j'ai travaillé chez Pratt et Whitney. Mais à 46 ans, j'ai compris que je ne voulais pas être inspecteur toute ma vie. Il était plus que temps que je réalise le rêve de ma vie : pratiquer la médecine sans médicaments et enseigner la voie hygiéniste.

Je veux étudier la médecine

Quand j'étais garçon, vers l'âge de 21 ans, je jouais de la musique avec Armand Frappier, un violoniste, au restaurant Kerhulu, au coin des rues St-Denis et Ste-Catherine.

Frappier était étudiant en médecine à l'époque. En 1957, il était devenu doyen de la faculté de médecine de l'Université de Montréal.

Je décidai d'aller le voir pour lui demander conseil : je voulais étudier la médecine

à 46 ans.

Le bureau d'Armand Frappier était somptueux. Il m'accueillit plutôt froidement.

« Jouez-vous encore du violon? » lui ai-je demandé.

Il me regarda, intrigué.

« Comment ça se fait que tu sais ça? répliqua-t-il.

- On a joué ensemble, vous ne vous en souvenez pas?
- Quoi?
- Chez Kerhulu, sur St-Denis, précisai-je.
- J'ai joué là mais je ne me souviens pas de toi!

— Tu ne te souviens pas de Bastien la trompette? Tu te rappelles d'Henri Quesnel? Pis y'avait ton frère à la contrebasse !

— Mon Dieu Seigneur. Mais c'est quoi qui t'amène? Tu viens pas me demander de faire de la musique?

— Bien non. Je viens faire application pour étudier la médecine à l'Université de Montréal!

— Écoute, t'es plus vieux que moi! dit Frappier.

Ça me surprenait; mais je lui dis :

— Je ne veux pas pratiquer la médecine; je veux simplement avoir le titre de M.D. pour mettre au bout de mon bacc et de mes maîtrises.

— Écoute, t'es bien trop vieux. Passé 30 ans, on ne prend personne.

Je restais silencieux.

— Oui mais, quelles sont tes études jusqu'à maintenant?

— J'ai un B.A., incomplet, avec au moins les deux-tiers des crédits par les examens extra-collégiaux.

— Faudrait que tu fasses ta philosophie-sciences. Écoute, va dans un collège

affilié à l'Université de Montréal pour faire ta philosophie-sciences et reviens avec une note au dessus de 70%; on va considérer ton cas, me dit Frappier.

— C'est une promesse?

— Il faut que tu réussisses ta philosophie-sciences à ton âge, ce dont je doute! déclara le docte doyen.

— Inquiète-toi pas; j'ai étudié toute ma vie!

— À part ça, tu ne veux pas pratiquer la médecine? Qu'est-ce que tu fais? Es-tu un charlatan? Essaies-tu de réveiller les morts? Faut pas croire aux miracles; prends comme moi : j'suis plein d'arthrite et je suis plus jeune que toi.

— Tu pourrais venir quelque part. Pis au bout d'un mois, ça serait fini! lui dis-je.

— Ah! Te v'là rendu charlatan! » s'écria le doyen.

J'avais trop parlé. Mais je m'expliquai :

« Je suis sérieux. Il y a des moyens!

— Bon, va faire ta philosophie-sciences et reviens me voir » conclut-il.

Il me demandait cela parce qu'il croyait que c'était impossible à mon âge, avec sept enfants déjà adolescents, de retourner aux études.

Il se trompait.

Je me suis présenté à l'externat classique de Longueuil pour être admis au programme prescrit par le doyen.

C'est le Père Flavien, un franciscain qui m'avait enseigné à Trois-Rivières, qui avait bâti ce collège. Et j'avais donné 100\$ pour ériger ce collège lors d'un souper de fèves au lard auquel tous les anciens du Collège Séraphique avaient été conviés.

Les deux jeunes pères qui m'ont accueilli avaient des lettres : l'un était docteur en physique, l'autre avait une maîtrise en biologie. Mais ils étaient plus jeunes que moi et se sont faits les avocats du diable :

« Vous êtes un homme de 47 ans et nous avons des étudiants de 17 à 19 ans! »

Craignaient-ils que je me laisse séduire par la jeunesse de mes confrères de classe?

« Mon cher ami, croyez-vous véritablement que ça puisse être un problème pour moi? C'en est peut-être un pour vous mais pas pour moi. J'ai une femme que j'aime, qui est mon épouse et ma maîtresse et la mère de mes enfants. Si vous acceptez ma candidature, je me présenterai strictement aux cours. J'arriverai dix minutes avant le début et, le cours terminé, je prendrai dix minutes pour sortir du collège. Je ne me mêlerai pas aux jeunes étudiants »

Les pères étaient convaincus : ils m'ont admis au collège.

Je retourne sur les bancs d'école

J'ai fréquenté l'externat classique pendant deux ans à temps plein. J'étais le seul adulte dans ce collège fréquenté par des adolescents qui, essayant de me faire rire, me surnommaient « Ti-mé », du nom du célèbre Survenant, un personnage incarné par Jean Coutu à la télévision. Mais je ne réagissais pas; je restais stoïque.

Je demeurais poli, silencieux, attentif, sans jamais essayer d'en montrer à quiconque.

Les professeurs étaient souvent d'anciens confrères de classe; je me souviens d'un dénommé Côté, qu'on taquinait souvent au Collège Séraphique et qui était maintenant mon professeur.

Pendant deux ans, je n'ai jamais manqué un cours, même le samedi. Je faisais de la musique western à St-Gabriel de Brandon, avec Roger Miron, le vendredi soir. Je revenais à Montréal le samedi matin pour les classes du samedi. Puis je retournais à St-Gabriel pour jouer de la musique le samedi soir. Un vrai « nono ».

Pendant mes études, j'ai travaillé chez Pratt et Whitney. Mon horaire était chargé : l'étude le jour, le travail de 16h à minuit, la musique la fin de semaine. J'ai même pris une chambre à Longueuil car je n'avais pas le temps de retourner chez moi, à Laval-des-Rapides, en semaine. Ma femme était d'accord avec ça. Elle souhaitait me voir réussir et m'aidait à réaliser mon rêve.

Les professeurs de l'externat craignaient que j'échoue mais je suis arrivé premier en biologie. J'étais un homme en forme et j'avais les idées claires.

Pour la graduation, il fallait réciter un travail sur un sujet donné devant tous les élèves du collège. Les élèves invitaient tous leurs parents à écouter leur exposé

mais moi, j'ai pensé que papa ne serait pas intéressé à m'entendre. J'avais 48 ans, je n'étais plus un enfant.

Dans mon exposé, *Asymptote*, je révélais ma façon de voir les choses.

Papa a eu de la peine quand il a compris que je ne l'avais pas invité. J'étais ému et triste de constater cela.

Le refus

Mon diplôme de philosophie-sciences en poche (en 1959), j'ai demandé à être admis à la faculté de médecine de l'Université de Montréal. Je ne suis pas retourné voir Armand Frappier; je préférais suivre la voie normale.

Les postulants en médecine de ma classe ont été convoqués en groupe pour l'entrevue devant les administrateurs de la faculté.

Armand Frappier était là, son frère, Jean Frappier, aussi médecin, et ...Gérard Morin.

Gérard, celui-là même que j'avais battu à la Pharmacie Leduc, me dévisageait :

« Toi, Bastien, je ne mourrai pas sans t'en maudire une bonne! » pouvais-je lire dans son regard chargé d'animosité. J'ai alors compris que mon admission en médecine était plus que douteuse.

Les étudiants du groupe ont été interrogés, tour à tour; ils proclamaient tous désirer être médecins pour faire du bien au monde. « Bullshit ».

« Et vous, Monsieur Bastien, pourquoi désirez-vous être admis à la faculté de médecine? »

— Pour apporter ma quote-part à la société, pour améliorer la situation de quelque façon; je ne veux pas pratiquer la médecine; je veux le titre parce que j'écris des volumes. »

J'ai été franc. Armand Frappier me connaissait.

Un mois plus tard, j'ai reçu une lettre : j'étais refusé. Mon retour sur les bancs d'école à l'âge de 47 ans se soldait par un échec. Ça m'a donné un coup.

Mais ce n'était pas la fin de mon rêve. J'ai changé de corridor : je suis allé en biologie. Et je me suis inscrit au programme de pédagogie où on m'a accepté sans discuter de mon âge.

J'ai complété mon baccalauréat en pédagogie en 1960. Comme j'avais déjà un B. A., ce fut rapide. Je ne travaillais plus chez Pratt et Whitney; je gagnais ma vie en faisant de la musique.

Mon bacc en pédagogie en mains, j'ai commencé à enseigner les mathématiques et la biologie au Séminaire Ste-Croix, à St-Laurent.

Tout en enseignant, j'ai poursuivi mes études universitaires pour obtenir une licence en psycho-pédagogie, option sciences. Puis je me suis inscrit au Bacc ès sciences, option biologie, pour ajouter des titres à mon curriculum vitae.

La vie de famille



Ma femme et mes enfants : Jean-Paul, Aline, Marguerite, Roland,

Louis, Hélène et Pierre.

J'avais de bons enfants. Je donnais carte blanche à ma femme pour les éduquer car elle avait la capacité de le faire. Les enfants aimaient leur mère et l'écoutaient.

Malgré mon absence, je faisais figure d'autorité mais ça me manquait de ne pas voir mes enfants plus souvent.

Pour leur faire plaisir, je les amenais à la plage l'été. La familiale chargée de victuailles et d'amis, on partait pour Plattsburg pour la journée.

J'amenais un livre pour étudier, parfois une dactylo portative, et j'écrivais des pages de généalogie ou de biologie en rêvassant devant les vagues du lac Champlain. À toutes les deux ou trois heures, je plongeais dans l'eau pour me détendre et nager avec mes enfants.



La rangée supérieure : Hélène sur les genoux de Jeanne, mon épouse, moi, enlacé par ma fille Marguerite.

À l'avant : Roland, deux amies de mes enfants, et Aline, à droite.



À l'arrière : Marguerite, Aline et deux amies

Rangée du centre : Jean-Paul et Roland

À l'avant : Pierre, Hélène, Louis

Comme je prônais le végétarisme et le naturisme, j'avais parfois de la difficulté à convaincre mes enfants de suivre la même voie que moi. Ils se sont mis à fumer, à mon grand désarroi, et à manger du fast food. Il y a un âge où c'est toujours meilleur au restaurant qu'à la maison.

J'ai défoncé trois portes : Bang! Le jour où Margot est venue me dire qu'Hélène fumait en cachette. Bang ! le jour où une de mes filles s'est outrageusement maquillée (elles étaient si belles, mes filles, le maquillage les rendait laides). Bang! Le jour où un médecin est venu à la maison, à mon insu, pour crever une

amygdale infectée d'Hélène.

Mais j'ai finalement compris qu'il fallait laisser les enfants libres de faire leur vie. Je constate qu'une fois adultes, ils se sont intéressés davantage aux valeurs que je prônais.

Mon père

Mon père continuait de vivre en pension chez l'un de ses locataires. Il s'occupait de ses maisons tant bien que mal. Et il se croyait malade.

Combien de fois suis-je allé rassurer papa, qui déclarait solennellement qu'il ne passerait pas la nuit et que sa dernière heure était arrivée.

« Mon cancer, mon cancer! » s'écriait-t-il en se frappant l'estomac.

« Papa, vous n'avez rien; c'est un ulcère à l'estomac que vous avez, pas un cancer! lui disais-je.

— Ouvre la fenêtre, je manque d'air! répliquait papa.

— Voyons papa, vous n'avez pas besoin de ça, vous allez mourir cette nuit! le taquinais-je.

— Garçon, fais pas de farces avec ça! »

Papa mangeait mal. Je lui disais de lâcher la viande mais les conseils diététiques de ma sœur Hermine, infirmière à Ste-Justine, l'emportaient toujours.

Hermine a pris en mains le sort de papa; elle l'a pris en pension chez elle pendant quelque temps mais les enfants d'Hermine étaient trop turbulents pour que papa s'y repose.

Hermine a donc placé papa et l'a fait interdire. Elle gérait désormais exclusivement ses biens en se payant une prime assez substantielle.

Pour le distraire, j'ai initié papa à la généalogie, un passe-temps qui l'a occupé longuement.

Je gardais contact avec lui car je lui vouais un grand respect et une grande affection.

Mon frère Édouard, missionnaire au Mexique, ne se portait guère mieux. Il continuait à fumer comme une cheminée et à travailler d'arrache-pied pour convertir les Mexicains. Il m'écrivait de longues missives tapées à la dactylo dans lesquelles il relatait ses aventures de missionnaire. Il espérait que je publie un jour ses mémoires, afin qu'un hommage soit rendu à l'œuvre lointaine qu'il menait auprès des Mexicains.

Ses lettres étaient tapées sur du papier mince, recto verso, à simple interligne et étaient très difficiles à lire. En exil depuis de nombreuses années, mon frère ne savait plus écrire le français; il écrivait en anglais dans un style lourd, sans ponctuation, ressemblant davantage à de l'écriture automatique qu'à de la littérature. Il réitérait à chaque page sa grande foi envers la Sainte Vierge qui le protégerait même s'il marchait sur des charbons ardents.

Je lui suggérais plutôt de s'aider lui-même :

« Aide-toi et le ciel t'aidera » lui ai-je répété bien inutilement.

Mais Édouard était trop cérébral pour s'attarder à ce qu'il mangerait ou à ce qu'il fumerait. La Vierge Marie le protégeait de toute façon. Il est mort du cancer, dans la jeune soixantaine. Et je n'ai jamais eu le temps de publier ses écrits.

La vie est un oignon qu'on épluche en pleurant

Mes frères Antoine et Cécilien fumaient aussi passionnément qu'Édouard. De plus, Cécilien buvait souvent un verre de trop.

Ils sont morts tous les deux en bas âge : Cécilien, docteur en musique, s'est éteint à 48 ans d'un cancer du poumon; quant à Antoine, il a pratiqué son métier de camionneur toute sa vie et s'est éteint aussi dans la jeune soixantaine, du cancer du poumon.

Mes sœurs Hermine et Irène étaient infirmières.

Hermine s'est mariée et a mis au monde quatre enfants dont l'un, Jean, mourra du cancer des os dans la jeune vingtaine.

Raymond, qui était aveugle, est devenu un grand musicien; il avait appris la musique en braille et il avait l'oreille parfaite. Il s'amusait à donner une note à tous les sons qu'il entendait, que ce soit un bruit de moteur ou un coup de marteau. Il était organiste dans les églises et chantait des messes. Il s'est marié

avec une très jolie femme, qui l'a trompé abondamment tout au long de leur mariage. Raymond savait tout mais se résignait.

Depuis la mort de maman, je regarde les gens mourir autour de moi et je me sens immunisé. J'ai de la peine mais je sais que la vie continue pour ceux qui restent, comme elle continue pour ceux qui trépassent. Je crois à l'au delà.

Et puis, j'observe le mode de vie des gens qui vivent dans mon entourage. C'est mon école de vie de regarder vivre et mourir les gens en me penchant sur l'influence que leur style de vie peut avoir sur leur santé et sur la durée de leur vie.

L'étude de la biologie que je poursuivais à l'Université de Montréal me démontrait les causes profondes de la maladie, que j'analysais toujours en appliquant la vision hygiéniste : il n'y a pas de maladie, il n'existe que des personnes malades et intoxiquées. La mort de mes trois frères du cancer du poumon ne me surprenait donc pas. C'était malheureusement prévisible.

Ma carrière de professeur

En 1960, je poursuivais mes études en biologie et j'enseignais la biologie et les mathématiques aux jeunes aspirants à la prêtrise du Séminaire de Ste-Croix. J'enseignais en syntaxe à de jeunes coqs de 10 et 11 ans arrivés à la période troublante de la prépuberté. Quelques uns d'entre eux avaient besoin d'être remis à l'ordre.

L'un d'eux, rebuté par les calculs de trigonométrie, m'apostropha en pleine classe :

« Moi, monsieur, je suis un fils de cultivateurs; je travaille avec mon père et nous avons un moulin à scie; je ne vois vraiment pas pourquoi j'apprendrais la trigonométrie. Ça ne me servira pas à grand'chose de savoir calculer des sinus et des cosinus »

Je lui révélai alors comment j'avais découvert le secret des scieurs.

« Tu vois, toutes les sciences sont connexes; tu peux faire des calculs même en sciant du bois! »

Mon élève écoutait d'un œil méfiant la fabuleuse histoire de ce secret.

Quelques jours plus tard, il vint me voir.

« J'ai révélé le secret à mon père, monsieur, papa ne le connaissait pas »

Il était fier d'avoir montré quelque chose d'important à son père; il n'a plus jamais dénigré la trigonométrie.

En fait, la curiosité à l'âge prépubère se porte davantage vers les mystères de la reproduction que vers les mathématiques.

La sexualité étant toujours un sujet fort discret en 1960, ce sont les histoires de fleurs, d'abeilles et de pollen qui servaient à illustrer la reproduction humaine.

« Chez les fleurs, les anthérozoïdes de la partie mâle sont disséminés par le vent, par les abeilles, voire par l'homme, et fécondent l'ovule de la fleur caché dans le pistil .

— Monsieur, est-ce que c'est vrai pour les hommes et les femmes?

— Chez l'homme, ce sont les spermatozoïdes qui remplacent les anthérozoïdes; chez la femme, c'est l'ovule, comme chez la fleur, dis-je.

— Oui mais qui met les spermatozoïdes dans l'ovule de la femme, monsieur? continua le rouquin avec un petit air malicieux.

— Tu viendras me voir après la classe et je vais t'expliquer de long en large. Pour le moment, ce n'est pas le sujet du cours.

— Oui mais...

— J'ai dit! » rajoutai-je sur un ton sans appel.

Je voulais bien révéler le secret des scieurs à mes élèves de syntaxe mais je préférais qu'ils apprennent le secret des alcôves de la bouche de leurs parents.

J'avais à cœur d'être un professeur calme, qui se fait respecter naturellement de ses élèves. Mais il m'est arrivé au séminaire de m'impatienter.

Je dictais un postulat de mathématiques en classe en insistant pour que chacun l'inscrive dans son cahier de notes :

Deux quantités égales à une même troisième sont égales entre elles

Je remarquai qu'un rouquin assis dans la première rangée n'écrivait rien.

« L'as-tu écrit? » lui demandai-je.

Il me fit signe que oui en me dévisageant avec un grand sourire niais.

« Montre-le moi le donc! » lui dis-je en m'approchant de son pupitre.

Il me montra son cahier dont les pages étaient toutes blanches. Il montra également le cahier vierge à son voisin et se mit à rigoler.

« Écoute : tu ne riras pas longtemps de moi. Je vais dicter le postulat encore une fois et tu vas l'écrire! »

Je dictai à nouveau le postulat.

Mais le rouquin écrivait avec son efface. Il avait tourné son crayon à l'envers et faisait semblant d'écrire la mine en l'air.

« As-tu écrit le postulat? répétai-je.

— Oui! » dit-il avec un grand sourire.

Je regardai son cahier : il n'y avait rien.

Ma colère m'a emporté : je l'ai giflé sur la joue devant toute la classe.

Il est devenu jaune, puis rouge, puis de toutes les couleurs.

« Bon, vous avez vu ce qui s'est passé? dis-je au groupe. Toi, rajoutai-je en regardant la victime, tu vas aller voir le directeur et lui dire ce qui s'est passé.

— J'irai pas. Je veux pas y aller. J'ai compris monsieur » dit l'élève fautif.

Je recommençai la dictée du postulat.

Deux quantités égales à une même troisième sont égales entre elles

« L'as-tu écrit?

— Oui monsieur, dit-il en me montrant son cahier.

— Eh, une belle écriture à part ça. C'est bien écrit » lui dis-je pour l'encourager; mais j'avais le cœur en compote.

En fait, j'étais stupéfait. Je n'avais jamais frappé un élève de ma vie.

Je revis cet étudiant six mois plus tard alors que je jouais au tennis au parc Jarry avec ma fille Hélène. En courant chercher la balle près de la clôture du court, je le vis, debout, en train de m'observer.

« Qu'est-ce que tu fais là?, le saluai-je amicalement.

— Je vous regarde jouer!

— Qu'est-ce que tu fais de bon?

— Ah, je vais bien. Pis c'est grâce à vous. Vous m'avez donné la leçon qu'il me fallait. Je vous remercie. »

Puis il s'évapora; je le perdis de vue. J'étais très ému.

J'ai bien par la suite envoyé quelques étudiants chez le directeur pour qu'il soient punis de leur indiscipline mais je n'ai plus jamais frappé un étudiant. Les leçons que l'on inflige à ses élèves nous servent aussi de leçons personnelles.

Le Collège St-Denis

Concurremment à mon travail au Séminaire Ste-Croix, j'enseignais la physique et la chimie au Collège St-Denis. En fait j'enseignais à temps plein dans les deux institutions car chaque tâche ne représentait que treize heures de

classe par semaine. Il fallait bien sûr ajouter les heures de préparation et de correction mais j'étais un habitué du travail à temps double.

L'ambiance au Collège St-Denis était bien différente de celle du séminaire. À St-Denis, j'avais affaire à des jeunes de familles riches qui avaient été renvoyés des collèges standard. Les frais de scolarité étaient exorbitants : 3000\$ par année, en 1960, ça représentait une fichue somme. Mais le Collège St-Denis se targuait

d'offrir un enseignement personnalisé. Et pour cause : les classes ne comprenaient que quatre ou cinq élèves. L'ambiance était donc relaxante, bien que les étudiants soient plutôt turbulents et enclins à répéter « Je vais le dire à mon père » à chaque fois qu'ils se sentaient frustrés.

1960, c'étaient les premiers frémissements de la révolution tranquille. Un jour, un de mes élèves s'est pointé en classe avec un revolver, un Browning 22.

« La bourse ou la vie! » me cria-t-il en me plantant le revolver dans les côtes.

Je saisis prestement le revolver et je sommai le bouffon d'aller le porter chez le directeur.

« Je vais le dire à papa! » se défendit-il.

— Non, tu vas le dire au directeur » lui répondis-je.

Une semaine plus tard, il revint en classe avec un fusil à l'eau; par la fenêtre du deuxième étage, il s'amusait à arroser les filles qui se baladaient en bas sur le trottoir de la rue St-Denis.

Je lui demandai encore son fusil.

« C'est un fusil à l'eau, c'est pas un vrai! » argua-t-il.

—Il y a une morale sociale à respecter : on n'arrose pas les passants comme tu le fais. Donne-moi ton fusil!

—Vous brimez mes droits; je vais le dire à mon père » répétait-il.

Les étudiants défendaient si bien leurs droits qu'un de ces jours, ils ont réclamé de fumer en classe. La direction du collège s'est réunie : devait-on permettre aux élèves de fumer pendant les cours?

« Bien sûr que non, dis-je d'un ton ferme. Le tabac va détruire leur santé et les distraire de l'étude. »

Mais à l'époque, on ne connaissait pas les méfaits du tabac; c'était même avant-gardiste de tirer une touche. Finalement, la direction a permis aux étudiants de rhétorique et de philosophie I et II de fumer.

Qu'à cela ne tienne, je n'allais pas me laisser empoisonner sans rouspéter.

Avant de donner mes cours, je me suis procuré des cigares puants dans une tabagie.

Arrivé en classe, j'ai demandé poliment à mes étudiants la permission de fumer.

« Ben oui, fumez donc avec nous; on va avoir du fun! » me répondit l'un de mes élèves.

Je sortis l'un de ces horribles cigares de ma poche.

« Est-ce que quelqu'un a du feu? »

— J'ai un briquet, je vais vous allumer monsieur! »

J'ai tiré deux ou trois touches de tabac, sans l'aspirer, et je leur ai envoyé ça en plein visage.

« Je te remercie pour ton feu! » ai-je ajouté avec un grand sourire.

— Ah! Ça sent le diable! Ça pue!

— C'est pas à votre goût? » répondis-je en soufflant encore de la boucane dans le visage de mes étudiants. La classe était exigüe et l'atmosphère y est vite devenue irrespirable.

Les gars ont discuté.

« Monsieur, est-ce qu'on peut se parler ? »

— Mais oui!

— Si vous arrêtez de fumer le cigare, nous, on ne fumera plus de cigarettes .

— Ah! Bravo, bravo! Parle-moi d'une décision comme celle-là!

— On a pitié de vous, monsieur, mais vous, vous n'avez pas pitié de nous autres! » répondit l'un des élèves.

J'ai éteint mon cigare pour de bon. J'avais atteint mon but : fini la fumée pendant

les cours!

Après quelques mois d'enseignement au Collège St-Denis, la faculté des Arts de l'Université de Montréal a découvert que j'enseignais à temps plein à deux endroits. Ce n'était pas acceptable à leurs yeux. J'ai été forcé de démissionner de mon poste au Collège St-Denis.

J'ai poursuivi ma carrière au Séminaire Ste-Croix jusqu'en 1967. Le monde de l'enseignement s'est transformé pendant cette période. L'arrivée massive de professeurs européens, le retrait progressif des communautés religieuses du monde de l'enseignement, la mode de la marijuana : tous ces changements ont bouleversé les institutions dévouées à l'éducation classique.

Je m'en suis rendu compte le jour où une fille avait, par exception, été admise au Séminaire Ste-Croix pour améliorer ses résultats en mathématiques. Elle avait eu le culot de me révéler qu'elle fumait de la marijuana et de me demander que je lui fournisse à l'avance les questions de l'examen de mathématiques moyennant ses faveurs sexuelles.

« Mais un des professeurs a déjà accepté ça! » s'est-elle défendue devant mon refus catégorique.

— Ne viens plus me parler. Ne m'approche même plus pour me parler seul à seul! » ai-je rétorqué.

La mort de papa

En 1963, j'avais complété ma licence en psychopédagogie, option sciences, et je poursuivais mes études en biologie à temps partiel. Je continuais également à jouer de la trompette pour boucler mes fins de mois.

Je visitais papa aussi souvent que possible car il était devenu dépressif avec le temps. Il n'avait toujours pas le cancer, mais des troubles de prostate qui le gênaient passablement.

Vu son état dépressif, ma sœur Hermine l'a finalement placé à St-Jean de Dieu, un centre hospitalier spécialisé dans les soins psychiatriques. Mon père y a reçu des électrochocs; puis les médecins ont décidé de l'opérer pour réduire le volume de sa prostate.

Papa ne s'est jamais remis de cette opération; il avait 87 ans. Il est entré dans un état comateux.

Je l'ai visité pendant qu'il était dans le coma. J'ai fermé la porte de la chambre et me suis assis près de son lit pour lui parler. Son visage était cireux; il ne bougeait pas.

« Papa, vous savez pas quoi? Vous vous souvenez de la fête de maman? C'était le 10 août. Vous allez rejoindre maman le jour de sa fête. Pensez-y, papa! »

J'ai vu un petit rictus, très court, sur ses lèvres. Et j'ai continué;

« Vous êtes bien chanceux; vous allez être débarrassé; vous êtes malade. Vous allez vous libérer de la vie sur terre; puis vous irez au ciel tout droit, ah!... peut-être un petit purgatoire avant, hein papa? »

Je sais qu'il m'entendait.

Il est mort deux ou trois jours avant la fête de maman. Si j'avais eu une maison de santé à l'époque, je l'aurais amené. Papa ne buvait pas, ne fumait pas. Il mangeait mal, mais j'aurais tenté l'expérience.

Après la mort de papa, je me suis peu à peu éloigné du monde universitaire. J'étais fatigué et je me sentais de moins en moins intéressé par les balivernes qu'on débitait dans les cours de physiologie. Je me suis même fâché un jour contre le Dr Couillard, un prof de physiologie cellulaire de l'Université de Montréal.

Le docteur Couillard était un physico-chimiste implacable.

« Contrairement à ceux qui pensent que l'âme a quelque chose à voir dans les processus physiologiques du corps humain, je répète que ça n'existe pas et que l'âme n'a aucune affaire là-dedans !» clamait-il en pleine classe en donnant un coup de poing sur son pupitre.

— Dr Couillard, c'est l'âme qui fait tous les processus physiologiques! » ai-je répliqué en assenant aussi mon poing sur la table.

J'en avais marre des physico-chimistes.

Le Collège Marie-Victorin

En 1967, j'ai quitté le Séminaire Ste-Croix car un père de la communauté qui avait préséance sur moi revenait y enseigner.

J'ai alors enseigné à l'École polyvalente de St-Jérôme à des classes mixtes. C'était la première fois que j'enseignais à des groupes mixtes. Et je persiste à croire encore aujourd'hui que les classes ne devraient jamais être mixtes, en particulier à l'âge de la puberté. La discipline est toujours plus difficile à établir quand des gars et des filles se toisent, se guettent, se pavanent et cherchent à prouver, qui leur virilité, qui leur féminité.

Après une année à St-Jérôme, j'ai enfin été engagé par le Collège Marie-Victorin (appelé Scolasticat Central de Montréal à l'époque) pour enseigner la biologie au niveau pré-universitaire.

C'est à ce collège que j'ai atteint l'apogée de ma carrière de professeur. J'y ai acquis une grande maîtrise de mon métier et je crois sincèrement que j'étais un bon professeur : « le meilleur! »

On juge un professeur d'après les résultats qu'il obtient, soit la quantité de connaissances qu'il réussit à transmettre à ses élèves.

Lorsque je rencontrais un nouveau groupe, je ne faisais pas de sermons. Je disais à mes élèves que je détestais les sermons et qu'ils les détestaient sûrement autant que moi. Je présentais le plan de la matière à couvrir et je me lançais tout de suite dans l'enseignement du contenu du cours.

« Je vous mets sur la table les résultats de mes cinquante années d'expérience de vie. Je ne veux pas que vous vous contentiez de prendre ce que je vous donne. Je vous invite à consulter les meilleurs auteurs en biologie et en médecine pour que vous fassiez votre propre synthèse » leur annonçais-je en introduction de cours.

— Mais si on ne pense pas comme vous à l'examen? me demandait inévitablement un étudiant.

— Vous n'avez pas à penser comme moi. Si vous êtes capables de démontrer par votre travail que vous avez fait une recherche sérieuse, avec des références précises, vous aurez une note pour l'ensemble et la qualité de votre travail. »

Et voilà! Le cours était lancé.

J'enseignais debout : je ne me suis jamais assis pour livrer mon enseignement; cela aurait manqué de dynamisme. Puis, en circulant en classe, je demeurais plus alerte pour stimuler l'intérêt des élèves.

Je ne tolérais pas que deux étudiants parlent pendant que je donnais mes cours. Quand cela se produisait, je m'approchais des élèves bavards en continuant à enseigner. Rendu à leur hauteur, je leur demandais gentiment :

« Est-ce que je peux vous aider en quelque chose? »

Les élèves comprenaient très bien mon intervention et se taisaient.

Je préférais utiliser l'humour pour convaincre les étudiants de m'écouter.

Avec les années, je n'avais plus besoin de préparer mes cours. Puis, je me suis mis à défier les étudiants au tennis. Quand l'un d'eux n'était pas d'accord avec moi, je lui disais :

« Écoute, on va régler ça sur le court de tennis : si je te bats, j'aurai raison; sinon, c'est toi qui aura raison »

C'est au Collège Marie-Victorin que j'ai écrit mon livre *Médecine de demain*, que j'améliorais d'année en année. C'était le livre de base pour l'enseignement de mon cours de physiologie. J'ai compris que mon enseignement portait fruit le jour où la faculté de médecine de l'Université de Montréal a accepté davantage d'étudiants des Sciences de la santé en provenance de notre collège.

La vengeance est douce au cœur de l'indien : on ne m'avait pas accepté mais on acceptait mes étudiants.

J'ai enseigné au Collège Marie-Victorin de 1968 à 1976. C'est moi qui ai proposé de nommer ce collège d'après le nom du grand botaniste québécois, auteur de *La Flore laurentienne*, qui nous a honorés sur la scène internationale.

Pendant ces années, je jeûnais quand mon état de santé l'exigeait. Je jeûnais à la maison, ou encore dans un lieu de retraite tenu par une communauté religieuse. Je me suis retrouvé entre autres chez les Pères Franciscains de Châteauguay, où j'ai jeûné vingt et un jours sous la vigilance alarmée d'une infirmière religieuse qui croyait que je voulais me suicider. J'y ai malgré tout soigné une sinusite chronique.

J'ai également commencé à superviser des jeûnes dans un chalet des Laurentides. Des personnes qui assistaient à mes conférences sur l'hygiène naturelle venaient y jeûner l'été et je les visitais deux ou trois fois par semaine.

Mais c'est mon épouse Jeanne que je voulais convaincre de jeûner; avec les années, ma femme avait pris du poids et son médecin a découvert une nette

tendance au diabète.

J'ai un jour fait un long voyage aux États-Unis en compagnie de ma femme et de ma sœur Irène. J'ai présenté mon épouse au Dr Shelton qui lui a offert un lit pour se reposer et jeûner. Mais ma sœur Irène, une infirmière aveuglée par les effets illusoires des médicaments, a convaincu Jeanne de ne pas faire ça.

J'étais peiné car je connaissais les problèmes de santé liés au diabète. Et Jeanne, un jour, a dû combattre cruellement les effets secondaires liés à cette maladie.

L'accident de Jeanne

C'était le printemps 1971. Le temps était déjà froid et une fine couche de glace recouvrait le sol. Comme à l'habitude, Jeanne étendait son linge dehors tard en automne. Elle aimait la fraîche odeur des draps séchés au grand air.

Le panier sous le bras, elle a mis les pieds sur le seuil glacé de la porte arrière et elle est tombée. Elle a réussi tant bien que mal à ouvrir la porte et à se traîner jusqu'à l'escalier à l'intérieur de la maison. Paralysée par la douleur, elle est demeurée trois heures étendue par terre, incapable de se relever pour chercher de l'aide. Les voisins étaient absents et personne ne pouvait la secourir.

Je suis arrivé du travail en fin d'après-midi. Il faisait déjà sombre et la neige tombait. Au lieu d'entrer tout de suite à la maison, j'ai empoigné une pelle et nettoyé la neige qui recouvrait le sol.

J'entendis soudain un faible gémissement sourdre de la pénombre.

J'ai pensé que ça provenait de chez le voisin et j'ai continué à pelleter mon entrée. Le gémissement a repris : une plainte plus longue, poignante, inquiétante.

La voisine est-elle malade? ai-je pensé. Mais voilà, il n'y avait pas de lumière chez les voisins.

Le gémissement s'est tu. J'ai continué à gratter ma cour, l'esprit inquiet : c'était curieux d'entendre de tels gémissements.

Puis, le gémissement a repris : c'était tout près, ça venait de chez nous.

J'ai ouvert la porte de la maison et j'ai vu Jeanne, cassée en deux dans la pénombre, immobile, souffrante, affaiblie.

« Jeanne! Qu'est-ce qui se passe?

— J'ai tombé! a balbutié Jeanne.

— Es-tu capable de forcer ?

— Oh non, j'suis pas capable. J'suis pas capable de bouger! » a-t-elle soufflé entre deux gémissements.

J'étais pétrifié. L'état de Jeanne était grave.

« Bouge pas, je reviens tout de suite! »

Je me suis précipité pour téléphoner à la police.

« Envoyez-moi une automobile tout de suite avec deux hommes forts, dépêchez-vous! C'est urgent! »

Je savais qu'elle serait admise plus rapidement à l'urgence avec les policiers qu'en ambulance.

J'ai parlé doucement à ma femme pour la reconforter en attendant les renforts.

Arrivés sur place, les policiers l'ont soulevée avec précaution.

Jeanne n'était pas une femme plaignarde, mais là, elle criait.

« Amenez-la à Sacré-Cœur! » ai-je demandé. J'y connaissais un médecin fiable, le docteur Samson.

Jeanne fut prise en charge dès son arrivée. Le diagnostic était prévisible : une fracture ouverte au fémur.

Le médecin l'a opérée : il a placé une tige pour stabiliser l'os de la cuisse et prévu une longue convalescence car les personnes diabétiques guérissent moins vite que les autres.

Jeanne est demeurée trois mois à l'hôpital. Puis, on décida de la transférer à l'hôpital Marie-Clarac pour entreprendre sa réhabilitation en physiothérapie.

Je m'insurgeais contre les exercices qui lui étaient prescrits. Je savais qu'elle n'était pas suffisamment guérie pour faire travailler sa jambe malade.

« Vous êtes professeur? m'a demandé le docteur Breton. Eh bien, occupez-vous de vos étudiants et je m'occuperai de mes malades! »

Malgré mon opposition, ma femme était bourrée de médicaments et progressait très lentement.

Le 24 juin 1972, une procession en l'honneur de la St-Jean-Baptiste se déployait sur le boulevard Gouin. Les employés de l'hôpital étaient en nombre réduit en ce jour férié de la fête nationale des Québécois.

Jeanne revenait de sa séance de physiothérapie; elle a demandé à l'infirmière qui l'assistait de s'asseoir toute seule sur son lit, pour voir si elle prenait des forces. L'infirmière a répliqué :

« Bon... puisque vous ne voulez pas que je vous aide ... »

Et elle a quitté la chambre.

Jeanne a réussi à monter sur son lit mais elle a glissé : elle est tombée par terre et la tige métallique soudée à son fémur a percé l'os iliaque, un os du bassin.

En proie à une grande douleur, Jeanne a crié à l'aide, mais on a mis du temps à la secourir.

Il fallait encore une fois l'opérer mais le Docteur Samson était en vacances. Même si Jeanne souffrait terriblement, il valait mieux attendre le retour du chirurgien.

J'étais choqué par la chute de Jeanne; je me suis plaint auprès de l'infirmière chef : on avait laissé ma femme sans surveillance, sans même relever la barre de son lit.

« Écoutez, c'est une bonne infirmière qui était préposée aux soins de votre femme » a riposté l'infirmière en charge du département.

— Madame, elle n'a pas le droit de laisser un cas comme ça sans remonter la barre du lit !

— Votre femme a dit qu'elle était capable !

— Elle a dit qu'elle allait essayer pour voir si elle était assez forte. Ça veut pas dire de s'en aller!»

J'étais furieux mais je me sentais surtout découragé. Cette seconde chute n'augurait rien de bon.

J'ai consulté le Dr Breton, qui était en charge des services médicaux; il a nié toute négligence de la part du personnel de l'hôpital.

« Votre femme est diabétique, c'est pour ça que son cas est grave.

— C'est pas une raison. Quand on a affaire à une diabétique, il faut doubler, voire tripler ses précautions! »

J'ai voulu faire témoigner le docteur Samson mais à la dernière minute, le Dr Breton l'a empêché de témoigner. Il n'y avait rien à faire pour obtenir justice face à la négligence dont Jeanne avait été victime.

Après la deuxième opération, Jeanne est demeurée hospitalisée pendant cinq autres mois. On la gavait d'antibiotiques car sa jambe restait infectée.

Elle est revenue à la maison en réussissant à se déplacer doucement; mais après quelques mois, elle devait s'aider d'une marchette. Mes filles Marguerite et Hélène, qui vivaient sur la rue Quintal, assistaient leur mère dans l'entretien de la maison.

La retraite obligatoire

En 1968, lorsque j'ai commencé à enseigner au Collège Marie-Victorin, j'avais déjà 57 ans. Mais personne ne devinait mon âge; je n'avais aucun cheveu blanc, j'avais une peau sans rides et je marchais droit. Les jeûnes que je pratiquais, la diète végétarienne que je suivais, produisaient sans doute leurs effets.

Je jouais de moins en moins de la trompette et je perdais l'agilité pour en jouer. Comme on continuait à me demander de jouer de la musique, j'ai en quelque sorte inventé la disco-mobile. J'enregistrais sur bobine la musique en vogue pendant les années 70 et je faisais un montage rythmé pour animer des soirées de danse. J'étais devenu un genre de disc-jockey.

Par ailleurs, l'accident de ma femme m'avait profondément affecté. Ma femme ne serait jamais plus autonome; elle est passée de la marchette à la chaise roulante, puis est devenue incontinente. Son état ne cessait de se détériorer.

À l'époque, la retraite était obligatoire et l'idée de me retirer me démoralisait. Il me fallait agir : je ne voulais pas tirer ma révérence à 65 ans et je voulais aider Jeanne.

J'ai décidé, au printemps 1975, d'acheter une terre et de fonder une maison de santé basée sur la science hygiéniste; je pourrais enfin accomplir mon rêve le plus cher et amener ma femme à la campagne pour qu'elle y prenne du mieux.

Avec mon ami Pierre-Aimé Desrochers, j'ai scruté les journaux à la recherche de terres à vendre.

Les Laurentides ne m'intéressaient pas; je n'aime pas les mouches noires. Je reluquais plutôt du côté des Cantons de l'Est, une région moins achalandée par les mouches noires et les touristes et aux hivers moins rigoureux.

Je dénichai une annonce alléchante : *Terre à vendre, 450 acres, bois variés, maison habitable.*

J'appelai au numéro indiqué :

« Combien pour votre terre?

— Le plus possible, me répondit un dénommé Beaulieu, le propriétaire.

— Ça fait pas mon affaire de payer le plus cher possible!

— Venez-vous en : quand vous allez voir ça, vous allez acheter! » répliqua le vendeur.

Je me rendis sur place dans l'après-midi.

Pierre-Aimé et moi avons mis deux heures à nous rendre à Tingwick, un petit village au nom étrange perdu dans les montagnes et les épinettes.

Trois autres acheteurs discutaient déjà avec M. Beaulieu, le maître des lieux.

Je me présentai; Beaulieu dit au groupe :

« Le premier, c'est lui, dit-il en me pointant du doigt. Je lui donne la priorité! »

Puis il nous enjoignit de le suivre pour visiter la terre.

J'étais enchanté : il y avait du bois sain, de l'eau pure, de la tranquillité. L'un des acheteurs du groupe, certes aussi enchanté que moi, me prit à part :

« Si tu achètes la terre à un prix raisonnable, je te donne 5000 \$ de plus, comptant! »

Je n'avais donc rien à perdre si j'achetais la terre : au cas où je changerais d'idée, je ferais un profit en la revendant. Pierre-Aimé fut du même avis : nous avons convenu de l'achat de la terre le jour même au coût de 55 000 \$. Et nous avons décidé de la garder. L'acheteur qui avait fait une surenchère m'a téléphoné longtemps pour m'infléchir, mais j'ai décidé de garder le petit paradis que j'avais découvert.

Tic tic ta ta ta tic tic ta ta ta ...

Je me souviendrai toujours de mon premier éveil à la campagne. À chaque matin, la mitraille des pics-bois qui béquetaient les murs de la maison nous réveillait plus sûrement que le chant du coq.

La maison était en piteux état : les planchers étaient croches et le revêtement extérieur en papier goudronné imitation papier brique était percé par les pic-bois qui mangeaient les insectes qui rongeaient les murs.

J'avais une belle terre à aménager mais j'enseignais encore au Collège Marie-Victorin et ma femme vivait toujours à Laval-des-Rapides. J'ai donc partagé ma vie entre Montréal et Tingwick pendant un an.

Mon premier projet fut de me procurer un moulin à scie afin de bûcher et scier mon propre bois pour rénover et agrandir ma maison de campagne. J'ai dégoté un moulin à St-Georges de Beauce au coût de 7000 \$, livré par le vendeur en un jour de pluie torrentielle. J'ai fait installer le moulin chez Simon Lebel, mon voisin, parce qu'étant souvent absent de Tingwick, je craignais de me le faire voler.

On a tout déchargé sous une pluie battante et froide. J'ai pris froid car je n'avais pas l'eau chaude dans ma maison de ferme et j'ai dû attendre d'être de retour à Montréal pour me changer de vêtements.

Quelques semaines plus tard, nous avons transféré le moulin sur ma terre au coin des rangs Noble et Allison. Richard Laverdure, le frère de l'un de mes élèves de Marie-Victorin, était venu m'aider à déménager le moulin. En manipulant les scies, je me suis coupé un doigt. Le bout de mon doigt est tombé par terre; je l'ai ramassé, je l'ai placé au bout de mon moignon sanglant en le faisant tenir à l'aide d'un pansement propre et Richard m'a conduit à l'hôpital de Drummondville.

L'urgentologue a cousu mon doigt et je suis revenu à la maison. J'ai jeûné trois jours, le doigt trempé dans l'eau, pour faciliter la guérison de la plaie et j'ai recouvert dans les mois suivants le plein usage de mon doigt.

Malgré ces embûches, nous avons finalement installé le moulin à scie. Mais quand vint le moment de brancher le moteur, nous avons constaté que nous ne disposions pas de l'ampérage requis pour le faire fonctionner. Ça aurait coûté 5000 \$ pour amener un courant adéquat jusqu'au moulin. Le cœur en peine, j'ai vendu le moulin 3000 \$ à un homme de Tingwick qui, encore aujourd'hui, scie encore du bois grâce à mon inexpérience.

La mort de Jeanne

L'état de Jeanne continuait à se détériorer. L'infection dans sa cuisse perdurait et les médicaments l'empoisonnaient progressivement. Elle perdit bientôt toute autonomie et la soigner à la maison devint une tâche trop lourde.

Elle fut réadmise à l'hôpital trois ans après sa première hospitalisation. J'allais la visiter tous les soirs mais j'avais perdu espoir qu'elle guérisse. Si j'avais pu l'amener à la campagne, je l'aurais fait jeûner quelques jours, j'aurais pris soin d'elle; mais il était trop tard.

Jeanne ne se plaignait plus. Elle acceptait courageusement son combat. Un jour de mars 1977, elle a glissé dans un état comateux. L'hôpital m'a téléphoné pour m'informer de la dégénérescence assez rapide de ses facultés.

J'ai assisté Jeanne dans ses dernières heures.

Je me suis assis près d'elle et je lui ai parlé tout doucement à l'oreille.

« Jeanne, avec la vie que tu as faite, tu es certaine d'aller au ciel tout droit... Tu vas être débarrassée de ton corps malade. Tu vas être bien .»

Je lui parlais dans sa bonne oreille car elle était sourde de l'autre oreille. J'étais seul avec elle.

Le jour a coulé tout doucement; Jeanne respirait lentement, mais n'était plus consciente. Je l'ai veillée toute la nuit. Elle a rendu son dernier souffle au petit matin, calmement, sereinement.

J'ai pleuré un bon coup. Même si je m'y attendais, la mort de Jeanne, mon épouse, ma maîtresse et la mère de mes enfants, fut un moment très douloureux à vivre. Elle avait été ma compagne pendant plus de quarante ans.

Adieu Jeanne.

Je sais que tu es délivrée. Je t'aime.

La retraite de l'enseignement

Le 10 mars 1976

Monsieur,

C'est avec beaucoup de regret que nous devons vous annoncer que nous ne pourrons retenir vos services pour la prochaine année scolaire, conformément à l'article 13.08 de la convention collective.

Nous profitons de l'occasion pour vous remercier de l'excellent travail que vous avez accompli à l'intérieur du département de biologie depuis bientôt huit ans. Tous vos collègues et nous-mêmes avons apprécié votre disponibilité, votre honnêteté intellectuelle et votre jeunesse communicative.

Puisse ce départ être l'aube d'une nouvelle carrière qui, nous le souhaitons, sera à la mesure de vos aspirations.

Veillez agréer, Monsieur Bastien, l'expression de nos sentiments les plus distingués.

Le secrétaire général

Jean-Marie Cliche

Collège Marie-Victorin

Voilà. C'est fini. C'est terminé. J'ai 65 ans, je suis en forme comme un homme de 40 ans et je ne veux pas me mettre les pieds dans le fourneau et attendre d'avoir mal aux os.

Je suis insulté, peiné et non consentant : moi, à la retraite?

La maison de jeûne

Un homme qui arrête de travailler est un homme mort. J'ai trop d'idées, je n'ai pas le goût de m'arrêter. La vie est si grande, j'ai tant de choses à faire, j'ai de l'énergie à revendre et je mourrai en travaillant, les bottines aux pieds. Pas dans mon lit. Je consacrerai désormais mes énergies à la réussite de la maison de jeûne.

C'est ma fille Hélène qui a fait le premier jeûne à Tingwick : elle a jeûné vingt-un jours dans la maison que j'étais en train de rénover avec un tournevis parce que les coups de marteau auraient empêché ma fille de dormir. J'en porte encore une séquelle à la main droite.

Puis, une collègue de ma fille s'est amenée pour jeûner une dizaine de jours. La troisième personne qui a jeûné est une femme de Québec qui avait assisté à l'une de mes conférences. Elle était très gentille mais très exigeante : je devais changer les draps de Madame tous les jours en prenant soin de mettre des draps de couleur différente.

Depuis, il y a toujours eu des jeûneurs, sans même que je fasse de la publicité. Comme c'est étrange : par le seul « bouche à oreille », plus de huit mille personnes ont jeûné chez moi.

En 1977, Jacqueline Rondeau, une infirmière de Chicoutimi venue jeûner avec son mari, est venue m'aider les fins de semaine pour prendre soin des jeûneurs. Elle prenait l'autobus, passait le week-end à laver des draps et refusait que je la paie.

« C'est ma collaboration pour une bonne œuvre! » me répondait-elle en souriant.

Jeannine Laverdure, la mère de Richard, mon jardinier, m'a aussi donné un coup de main.

Je travaillais sept jours par semaine : je supervisais les jeûnes, j'améliorais la maison, je donnais des conférences, je travaillais dans le bois et j'avais des projets plein la tête. Mais un événement que je n'avais pas prévu est survenu dans ma vie : j'ai eu un huitième enfant.

Herminie

À la fin de l'automne 1977, une femme convaincue des bienfaits du jeûne par Jacqueline Rondeau s'est présentée à Tingwick pour se reposer ; elle avait 28 ans et cherchait à se sevrer de la consommation de drogues et d'alcool.

Ses crises d'élimination étaient aiguës : elle souffrait de cauchemars sanguinaires pendant son jeûne et elle me réveillait souvent pendant la nuit pour avoir du réconfort.

Je l'ai traitée professionnellement, comme il se doit.

Quelques semaines plus tard, cette jeune femme est venue me rendre une visite de courtoisie. Elle avait encore le goût de consommer certaines drogues et cherchait à se laisser convaincre des méfaits de la « mari ». Cette visite s'est conclue par une relation sexuelle incomplète mais féconde. Un mois plus tard, elle m'a contacté pour m'annoncer qu'elle était enceinte et que j'étais le père de l'enfant.

Pour un homme de 66 ans, c'est tout un choc. J'étais déjà grand-père. Cependant, je n'étais pas vraiment convaincu d'être le père : cette femme était mariée et avait certainement des relations avec son époux. Comme elle insistait pour m'affubler de la responsabilité de sa grossesse, j'ai accepté de l'aider. Elle a emménagé chez moi pendant les derniers mois de sa grossesse; je me disais qu'il serait facile d'établir les véritables liens de paternité grâce aux tests sanguins effectués en laboratoire.

Le 27 octobre 1978, j'ai assisté à la naissance du bébé : une naissance dans la pénombre et sans médicaments.

Le bébé a été déposé sur le ventre de sa mère pour apprendre à respirer tout seul. Puis, j'ai pris le bébé dans mes bras. C'était une petite fille. Elle avait les yeux ouverts et me regardait. J'ai alors compris qu'elle était ma fille. Son nom était déjà inscrit dans mon cœur : Herminie.

J'ai pris soin d'Herminie à la maison de jeûne pendant un an et demi. Elle dormait dans ma chambre et c'est moi qui en prenait soin le matin jusqu'à ce que sa mère se lève vers 10h00.

Je me suis très vite attaché à l'enfant; mais en même temps, je constatais que la vie commune avec sa mère s'avérait un véritable cauchemar.

J'étais malheureux et la mère d'Herminie refusait de quitter la ferme.

Une amie a alors décidé de m'aider. Elle a fait semblant d'acheter ma maison de jeûne; se déclarant propriétaire, elle a forcé la mère de ma fille à partir.

J'ai pu enfin respirer dans ma propre maison. Mais commencèrent alors de longues années d'inquiétudes, car la mère d'Herminie l'élevait en se basant sur des principes que je n'approuvais pas.

J'ai toujours assumé ma part de responsabilités à l'égard d'Herminie. Je ne pouvais pas en prendre la garde à cause de mon âge et de mon métier qui obligeait à une certaine tranquillité dans la maison. Mais j'étais présent; je la voyais et je veillais sur elle.

Le changement de nom

En 1978, j'ai réalisé un vieux rêve : reprendre le nom de mon ancêtre.

Moi, Joseph Ulric Aimé Bastien, suis devenu Joseph Jean Aimé Rocan, digne descendant de Sébastien Rocan, dont les fils furent indûment appelés Bastien. En prenant le nom de Rocan, je réparais une erreur que l'étude de la généalogie m'avait permis de découvrir. Le ministère de la justice m'a délivré mon certificat de changement de nom le 26 juin 1978.

Mes enfants du premier lit, baptisés Bastien, ont toutefois décidé de garder le nom Bastien. Seule ma fille Herminie porte le nom Rocan. J'ai cependant donné le nom de Rocan à la maison de jeûne que j'avais fondée : la Ferme Rocan. Quel nom poétique et bucolique!

La Ferme Rocan prend de l'ampleur

En 1979, les jeûneurs se faisait plus nombreux. La télévision de Radio-Canada s'est pointée, un beau matin, pour tourner une émission sur le jeûne animée par Jacques Houde, un animateur moustachu et sympathique.

Il a consacré toute son émission à la Ferme Rocan en présentant un reportage éclairé sur le sujet : le jeûne n'y était pas décrit comme une pratique dangereuse et sensationnelle mais comme un repos bienfaisant.

Suite à ce reportage, la colonie artistique québécoise a défilé à Tingwick; qui pour maigrir, qui pour embellir ou cesser de fumer.

J'avais loué un couvent à Danville pour abriter les jeûneurs mais le propriétaire des lieux ne payait pas, tel que convenu, les factures de chauffage. Pour éviter que mes jeûneurs frileux ne frissonnent honteusement, j'ai défrayé moi-même ces frais.

Le climat de mésentente qui prévalait m'a forcé à agir rapidement : il fallait coûte que coûte que je construisse une maison sur ma terre afin de devenir autonome et offrir un meilleur service à mes jeûneurs.

Mon ami et associé Pierre-Aimé Desrochers s'est désisté du projet : sa famille préférait rester à Laval. Je me suis retrouvé seul et j'ai mis sur pied mon projet : la construction sur ma terre d'une confortable maison de treize chambres équipées de lits moelleux et de fauteuils inclinables pour soulager les maux de reins des jeûneurs en pleine autolyse.

Le gouvernement québécois avait déjà voté sa loi sur le zonage agricole mais je me suis défendu avec vigueur; lorsque j'avais acheté ma terre en 1975, j'avais déjà mon projet en tête; je réclamaï donc un droit de préséance puisque la loi sur la protection du territoire agricole avait été passée après l'achat de la terre.

J'ai obtenu gain de cause mais je devais faire vite : la municipalité de Tingwick m'accordait un permis de construction échouant à l'automne 1981.

Pour rencontrer les délais, j'ai commandé une maison préfabriquée : les coûts et les délais en étaient plus abordables que pour la construction d'une maison traditionnelle.

En novembre 1981, ma nouvelle maison érigée en haut de la colline était habitable; la première jeûneuse qui y a séjourné est Nicole Boudreau, qui allait devenir mon assistante pour quatorze ans à venir.

J'avais bien sûr de bonnes employées pour m'aider; France, la première employée permanente qui est demeurée sur place, Jeanne Larchevêque, une dame qui nettoyait la maison avec ardeur.

Nicole a été ma première véritable assistante parce qu'elle voyait à tous les aspects de l'entreprise : la comptabilité, le personnel, le suivi des jeûneurs, l'organisation de conférences, la supervision de l'entretien ménager. J'étais soulagé d'une tonne de détails à régler.

En 1982, ma fille Hélène s'est jointe à la ferme; elle a travaillé pendant un an et demi au service des jeûneurs de la nouvelle maison.

De mon côté, je continuais à enseigner dans les centres de détention et je donnais des conférences partout : en Abitibi, en Ontario, dans le bas du fleuve, sur la Côte Nord, dans les Cantons de l'Est, à Montréal, Québec et ailleurs.

Par ailleurs, la tournée quotidienne des jeûneurs me prenait déjà une grande partie de mon temps. Bref, j'étais un homme occupé.

Ma fille Herminie grandissait sous la férule de sa mère; j'essayais d'être présent afin de lui apporter un peu de paix et de réconfort.

À l'hiver 1984-1985, j'ai rénové de fond en comble la maison de ferme originale. En démolissant cette vieille maison, nous avons trouvé un cadavre de rat, un vieux chapelet et du papier journal datant du début du siècle qui servait d'isolant dans les murs.

C'étaient des années de plein essor. On travaillait fort mais l'idéal restait toujours inattaquable : le jeûne était la plus belle cause du monde et promouvoir cette cause enthousiasmait toute l'équipe.



Une photo, assis sur le muret de pierre devant la maison de jeûne,
à l'âge de 82 ans.

Les jeûnes qui se déroulaient étaient de plus en plus longs : un homme de 42 ans, avec un tumeur protubérant au cou, a jeûné 51 jours. Sa guérison fut complète.

Les personnes qui jeûnaient appréciaient le mieux-être qu'elles en tiraient et de nombreux témoignages s'empilaient sur les bienfaits de la pratique du jeûne. Mais le Collège des médecins n'appréciait pas ce succès. Cette corporation attendait son heure pour se manifester.

Cette heure a sonné le 6 février 1985 quand, en soirée, une employée a découvert le corps d'un jeûneur mort dans son lit.

La mort de Roger Fréchette

Vers 20h, le 6 février, on me téléphone; c'est Francine Jolibois, une employée, qui m'annonce qu'un jeûneur est mort.

« Mort? Ben voyons, tu te trompes. Monsieur Fréchette? »

J'étais certain qu'elle se trompait. C'était impossible de mourir en jeûnant. Il avait peut-être simplement perdu connaissance.

Je me précipitai néanmoins à la maison de jeûne pour aller visiter Roger Fréchette.

À mon arrivée à la maison, je constatai que les employées avaient la mine défaite. Une profonde inquiétude me saisit.

« Prépare un jus d'orange! » ordonnai-je à l'une d'elles.

Puis je me dirigeai vers la chambre. Nicole, mon assistante, me suivait. Roger Fréchette était allongé sur le côté droit, son bras gauche recouvrant son visage. Je saisis son bras gauche au poignet pour le retourner sur le dos : son corps était raide, complètement pétrifié. Le bras gauche raidi restait figé dans les airs, tel une marionnette figée.

Alarmé, j'ai tenté de prendre son pouls; s'il restait un soupçon de vie dans ce

corps rigide, je le ranimerais, je le ramènerais à la vie.

Mais comment donc sentir le pouls d'un cadavre?

Nicole me répétait :

« Ça ne donne rien, il est mort, c'est évident! »

Quand j'ai réalisé que le jeûneur allongé devant moi était bel et bien mort, je me suis effondré.

C'était irréel, imprévisible, impossible.

Roger Fréchette avait jeûné sept jours et avait déjà recommencé à manger depuis deux jours. Il ne s'était pas présenté comme un homme malade; il jeûnait pour arrêter de fumer, sans plus.

Ma tête tournait; j'avais froid; je ne me sentais pas bien.

Nicole a téléphoné sur le champ à un avocat de Québec qui avait déjà jeûné et possédait déjà des rudiments sur la pratique du jeûne.

Les animateurs de radio et de télévision téléphonaient tour à tour à la maison de jeûne pour me parler; Nicole leur répondait que je n'étais pas disponible. Ses interlocuteurs disaient d'un ton narquois que je m'étais sauvé, que j'étais parti me balader loin du drame. En réalité, j'étais allongé dans mon lit et je ne savais rien du battage médiatique en cours sur mon compte.

Mes employées ont choisi de me cacher ces balivernes parce que mon état de santé demeurait préoccupant.

Le Collège des médecins a mis la main sur les dossiers de jeûneurs saisis par les enquêteurs de la police. Puis, des photos de la ferme Rocan et des titres subversifs tels que « Le jeûne qui tue » sont apparus dans les pages des journaux à sensations du genre Allo Police.

L'enquête du coroner

Après quatorze jours de jeûne, j'allais mieux.

J'ai récupéré quelques jours à la maison de jeûne, puis je suis parti récupérer chez

ma fille Aline à Laval. J'avais besoin de sortir de mon lieu de travail pour me refaire le moral. Je suis resté calme quand on m'a annoncé la couverture médiatique tordue des média sur la mort de Fréchette. Mais c'était déjà chose du passé et la terre continuait de tourner.

Les mois ont passé. Puis, pendant l'été, nous avons reçu des requêtes légales : la famille Fréchette annonçait qu'elle nous poursuivait pour manque de soutien futur, vu la mort du chef de famille en nos murs. Et le Collège des médecins a déposé une plainte totalisant 144 actes de pratique illégale de la médecine. Enfin, nous avons appris dans les journaux que le ministère de la Justice avait décidé de mener une enquête publique du coroner sur le décès de Roger Fréchette.

Cette enquête s'est déroulée en décembre 1986, plus de dix mois après le décès.

Un mort ambulat

Le témoignage le plus révélateur de l'enquête du coroner fut, sans contredit, celui du Dr Jean Hould, le médecin légiste qui avait pratiqué l'autopsie.

« On peut dire que monsieur Fréchette était un mort ambulat. Vous savez, on autopsie parfois des cadavres et quand on découvre l'état pathologique de leurs organes, on se demande comment ils faisaient pour respirer, marcher, vivre. Monsieur Fréchette était l'un de ceux-là. Son cœur à lui seul présentait quatre pathologies majeures. Il aurait pu mourir n'importe quand, à n'importe quel moment et le jeûne n'a rien à voir avec le décès. »

Le témoignage du pathologiste fut un baume qui me délivrait de toutes les inquiétudes que j'avais pu nourrir suite à la mort de l'homme qui jeûnait. Le Dr Hould était formel : le jeûne n'était pas en cause. Il a aussi ajouté une information surprenante : il y avait de l'alcool dans le sang du décédé.

« Monsieur Fréchette a pris un coup avant de mourir! » a précisé le médecin.

J'étais perplexe : comment se faisait-il que le sang du décédé recelait de l'alcool?

Comment avait-il pu prendre un coup avant de mourir?

En reconstituant le fil des événements, j'ai su que Roger Fréchette avait eu de la visite le dimanche précédent sa mort, soit à sa première journée de récupération. Une visite bruyante et joyeuse; un visiteur lui aurait-il offert un verre que Fréchette aurait accepté pour célébrer la fin de sa cure?

Le jour suivant, il a souffert d'indigestion. Il est décédé le lundi soir, au cours de la nuit.

La consommation d'alcool peut constituer un stress suffisant pour causer la mort d'un homme très malade du cœur. L'alcool fait s'agglutiner les thrombus dans le sang et perturbe le fonctionnement du cerveau en le déshydratant.

J'aurais aimé soulever cela à l'enquête du coroner, mais mon avocat, craignant que mon témoignage ne s'enlise dans des considérations scientifiques incompréhensibles pour le commun des mortels, m'a déconseillé de parler de l'alcool retrouvé dans le sang du mort.

Suite à l'enquête du coroner, la famille Fréchette a retiré sa poursuite pour manque de soutien futur : puisque Fréchette était un mort ambulant, sa veuve ne pouvait rien réclamer suite à son décès.

Le Collège des médecins a choisi de négocier une solution de compromis que mon avocat dans ce dossier, Jean-Pierre Ménard, m'a suggéré d'accepter au risque de m'enliser dans un procès onéreux et interminable.

J'ai accepté de plaider coupable à dix accusations de pratique illégale de la médecine si le Collège des médecins laissait tomber les cent trente-quatre autres accusations. Pour sa part, mon assistante Nicole a dû accepter de plaider coupable à une accusation de pratique illégale de la médecine.

Les frais judiciaires encourus par le décès de Fréchette se sont élevés à quelques dizaines de milliers de dollars. C'est une somme faramineuse, surtout quand on considère que le chiffre d'affaires de la maison de jeûne a chuté de 30% suite à la mauvaise publicité engendrée par l'affaire Fréchette.

La réussite du travail d'équipe

Avec les années, la Ferme Rocan a remonté la pente; le travail assidu de l'équipe y est pour quelque chose.

J'ai peu à peu confié la supervision des jeûnes à mon assistante et à des infirmières dévouées qui, à l'aide des bonnes employées qui vivent sur place pour assurer la garde de nuit, ont créé une ambiance sécurisante et chaleureuse à la maison de jeûne.

Avec le temps, je préférais faire de la recherche, préparer des conférences et des cours et travailler sur ma terre.

Au fil des années, j'ai planté plus de 40 000 épinettes grâce au programme de reboisement du ministère des Mines et des Ressources naturelles.

En 1989, nous avons rénové la maison construite en 1981 pour la rendre plus confortable. En 1991, Nicole Boudreau a témoigné à Rome lors de la tenue d'une commission internationale sur le jeûne. Puis, en 1994, le gouvernement québécois a tenu une commission parlementaire sur les médecines douces. Nous avons présenté un mémoire pour que le jeûne soit enfin « légalisé »; mais la commission a refusé de nous entendre parce que les hygiénistes agissent individuellement sans se regrouper entre eux. J'ai donc décidé de fonder une association pour promouvoir le jeûne et l'hygiénisme au Québec. Avec un groupe de supporteurs, la Société Nature Santé a vu le jour, se donnant comme mission de faire connaître l'hygiénisme et de regrouper ses adeptes.

À l'automne 1994, mon assistante Nicole a publié son livre « Jeûner pour sa santé », un excellent outil de promotion pour le jeûne.

Et moi, j'en suis à préparer un cours de psychophysiologie pour défendre le point de vue des animistes : l'âme est l'architecte du corps, elle en mène toutes les fonctions et le guérit. Pourquoi donc est-ce si ardu à promouvoir?

Je suis fier d'avoir fondé une maison de jeûne prospère. Les jeûneurs continuent d'y affluer et, après vingt ans, je continue à croire que le jeûne est la meilleure médecine. Mais je demeure insatisfait : contrairement à mes attentes, le jeûne n'est pas encore reconnu par le gouvernement parce que les médecins s'y opposent.

La population entière bénéficierait de l'instauration d'une politique de libre choix dans le domaine de la santé. Que chacun se fasse soigner comme il l'entend; à chacun de choisir sa propre médecine. Et à ce titre, le jeûne est la première cure : c'est le repos absolu pendant lequel tout être vivant, animal, végétal ou bactérien, accomplit son auto-guérison. Il s'agit du plus bel acte d'autonomie : prendre en mains sa guérison et sa santé.

Je jeûne essentiellement quand je suis exténué de surmenage. Je prépare un autre combat, celui qui décidera de l'avenir de la planète et de l'homme : la lutte contre les manipulations génétiques. Le laser, les médicaments, les vaccins, l'hormonothérapie, les rayons X et toutes les autres formes d'irradiations accélèrent la destruction de l'homme et de son milieu en endommageant irrémédiablement le bagage génétique des êtres vivants de toutes les espèces.

L'utilisation de tous les mutants est criminelle, même pour des raisons médicales.

Mon approche n'est pas radicale : elle est réaliste. Les médecins et les politiciens qui n'écourent que les lobbyistes du monde médical se débattent dans le même cul-de-sac de l'absurde. La Nature, notre mère universelle, nous offre toutes les solutions pour vivre heureux. L'homme détruit la nature, pollue systématiquement son environnement et se détruit lui-même.

Lorsqu'on parle de surpopulation à l'aube de l'an 2000, je ne m'inquiète pas : il n'y aura pas de surpopulation parce que la nature, sous le contrôle de Dieu, son créateur, réagira aux mauvais traitements que l'homme lui inflige. Ce seront des inondations, peut-être des tremblements de terre, mais Dieu décidera s'il y aura des survivants, probablement réfugiés à flanc de montagne.

J'aime la nature; et plus j'étudie la nature, plus je la respecte. Elle est d'une grande beauté. L'être humain aussi est d'une grande beauté quand il est sain, serein, respectueux de son environnement.

Les centenaires de la région des Hounzas nous le rappellent.

À 85 ans, je ne cesse de m'émerveiller; et je voudrais transmettre cette capacité d'émerveillement à mes descendants et à tous mes proches.

J'ai eu une vie mouvementée et j'ai encore tellement de projets en tête. La persévérance et l'amour de la biologie m'ont guidé. La vie est si belle, n'est-ce pas